LA BATAILLE
DEVANT SOUVILLE

DU MÊME AUTEUR

Les derniers jours du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916).

Les Captifs délivrés (Douaumont-Vaux, 21 octobre-3 novembre 1916). — 2 volumes, Plon, édit.

LES CAHIERS DE LA VICTOIRE

LA BATAILLE DEVANT SOUVILLE

PAR

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française.



PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78



A mon Frère
le Général P. BORDEAUX
qui, le 23 juin 1916,
commandait devant Verdun
la 307e Brigade
(405e et 407e régiments)
et qui, avec ses officiers et ses hommes,
garda et sauva Souville
ce jour-là.

H. B.

PRÉFACE

J'ai tenté, dans les Derniers jours du fort de Vaux *et dans* les Captifs délivrés (1), *de donner une idée, tout au moins locale, de l'épopée de Verdun.* La Bataille de Souville, *que je publie aujourd'hui, doit prendre place entre ces deux ouvrages. Elle retrace — bien imparfaitement — les combats qui se livrèrent dans la région de la Laufée, Vaux-Chapitre, Fleury, Thiaumont, Froideterre, entre la mi-juin et la mi-septembre 1916, c'est-à-dire après la chute du fort de Vaux (7 juin) et avant la reprise de notre offensive qui, le 24 octobre, devait nous restituer Douaumont. Les témoignages que j'ai pu recueillir ont été reçus tout chauds, et parfois sur place. Ils ont la force de la présence réelle, mais ses limites aussi, car être près n'est pas toujours être bien renseigné.*

Ce volume, en réalité, formait la première partie des Captifs délivrés. *La censure du Grand Quartier Général me refusa l'autorisation de le publier, à cause de notre ordre de bataille qui pouvait être déduit de la suite*

(1) 2 volumes, Plon, édit.

de ces combats. Rien n'était plus équitable alors que ce veto. Il n'a plus aujourd'hui sa raison d'être.

Je fais suivre la Bataille devant Souville *d'un* Historique général de la bataille de Verdun *que le lecteur trouvera sans doute aride, mais qui lui servira d'aide-mémoire. Cet historique fut rédigé en novembre 1917 à l'usage des états-majors américains.*



Si je me décide à publier ce livre — encore un livre de guerre — c'est que les lecteurs du Fort de Vaux *et des* Captifs délivrés *me l'ont réclamé. Ils m'ont dit comme dans la chanson de Béranger :* « *Parlez-nous de* lui... » Lui *n'est plus un : il est innombrable.* Lui, *c'était Napoléon. Aujourd'hui, c'est l'homme de la Marne, de l'Yser, de Verdun, de la Somme, de l'immortelle campagne de France.*

Parmi les témoignages qui accueillirent le Fort de Vaux, *il en est deux que je ne puis citer sans émotion. Dès son arrivée en France, le commandant Raynal qui m'avait, de Suisse, envoyé déjà ses amitiés par un officier rapatrié, m'écrivit :*

« Je tiens à vous redire ma reconnaissance de tout l'élan d'un cœur sincère : tous les officiers et les soldats du fort de Vaux y sont associés.

Les pages si émouvantes que vous avez écrites sont vraies. Votre livre est un monument de vérité dressé en face des monuments de mensonges que l'on a écrits de l'autre côté du Rhin. Vous auriez fort peu à ajouter, rien à retrancher... Permettez-moi de vous embrasser bien cordialement.

« Commandant RAYNAL. »

Mon livre avait paru au début de novembre 1916. Il parvint en Belgique, par quelle voie détournée? Et la Libre Belgique, *cet admirable journal qui, pendant toute l'occupation, raffermit le courage des populations opprimées et nargua les occupants, l'estima assez réconfortant pour l'imprimer clandestinement et le répandre. Lorsque j'entrai à Bruxelles à la suite du Roi — je faisais alors partie de l'état-major du général Degoutte, chef d'état-major général du roi des Belges — on me parla de cette brochure clandestine, et de divers côtés j'en reçus des exemplaires. L'un d'eux était accompagné de cette lettre :*

« ...Je vous ai envoyé ce matin un exemplaire de votre livre, dans son authentique travestissement de guerre. Il porte la trace, bien authentique aussi, des courses aventureuses qu'il a faites sous le manteau. Vous voulez bien dire que ces traces ne vous déplaisent pas ; mais je serais heureux de pouvoir vous montrer plutôt celles qu'il a laissées dans l'âme des nombreux lecteurs, jeunes ou vieux, dont il a ranimé ou relevé le courage. Les Allemands savaient ce qu'ils faisaient en essayant de supprimer votre œuvre, et ce n'est certainement

point par souci de votre propriété littéraire que leur police a mobilisé, durant plus de deux mois, ses bataillons d'assaut pour prendre, eux aussi, « le fort de Vaux ».

La Bataille devant Souville *comblera tant bien que mal le vide qui séparait* les Derniers jours du fort de Vaux *des* Captifs délivrés. *Puisse cet ouvrage découvrir quelque détail ignoré de la geste de Verdun ! Comme les cathédrales, le drame de Verdun est une œuvre anonyme, et comme il est dans les cathédrales des morceaux de sculpture que le jour ne caresse pas et que nul ne regarde, il est, dans cette épopée, des splendeurs oubliées et des merveilles à jamais inconnues. Aux pèlerins qui, sur ces lieux foudroyés, iront évoquer le passé sanglant et immortel, le paysage qui entoure Verdun apparaîtra comme une immense église dont les piliers sont portés par ces collines sacrées : Douaumont, Vaux, Souville, Mort-Homme... et dont la nef va se heurter à la voûte céleste, seule digne de servir de limite à cette douleur et à cette gloire...*

Paris, ce 21 février 1920.

H. B.

La Bataille devant Souville

(20 JUIN — 3 SEPTEMBRE 1916)

Depuis le 21 février (1916), date mémorable de la grande offensive sur Verdun, l'ennemi n'a pas cessé un jour d'assiéger les remparts des collines qui sur les deux rives de la Meuse protègent encore la vieille citadelle. Pétain, dès le 26 février, a organisé la route, les transports, les relèves, fortifié le moral de tous, divisé le front en secteurs avec des chefs responsables. La ruée allemande, enfin contenue, s'est figée sur place et muée en siège.

La bataille est devenue le heurt de deux volontés, de deux commandements, de deux armées, de deux nations. Les deux adversaires se sont pris corps à corps : tantôt l'un, tantôt l'autre a le dessous. Ils sont là, haletant, soufflant, sans jamais se lâcher. C'est le combat de boxe livré par deux peuples et qui a l'univers entier pour spectateur.

Après ses furieux assauts sur la rive droite,

l'ennemi avait tenté, en mars et avril, de manœuvrer, par la rive gauche, sur le Mort-Homme et sur la cote 304. Mais le 22 mai, la division Mangin (5e) est rentrée dans le fort de Douaumont : pour vingt-quatre heures il est vrai. Ces vingt-quatre heures ont dégagé la rive gauche menacée. Et l'Allemand, indigné de notre audace, a repris son furieux assaut contre l'ouvrage de Thiaumont, les bois de Vaux-Chapitre et le fort de Vaux. Il a réussi à investir le fort de Vaux et la petite garnison du commandant Raynal, vaincue par la soif, a dû se rendre dans son tombeau de pierre (1) le 7 juin.

Maintenant l'armée ennemie fait face au fort de Souville...

(1) Voir *les Derniers jours du fort de Vaux* (Plon, édit.).

I

L'esclave endormi et l'esclave enchainé.

20 juin 1916.

Il est des lieux où le printemps, cette année, n'a pas osé venir. Devant Verdun, entre Fleury et Douaumont, entre Souville et Vaux, pas un brin d'herbe n'a poussé. Le soleil ne ranime aucune vie végétale. La terre creusée d'entonnoirs qui se rejoignent est comme un visage gravé de la petite vérole où le sourire trébuche dans les trous...

Que Paris a de charme entre deux séjours à Verdun ! Voici que, revenu dans ce cercle du nouvel Enfer, une vision me poursuit. C'était hier : de Saint-Germain l'Auxerrois, attiré par les lignes architecturales du Louvre, je franchissais la voûte pour gagner la cour intérieure, quand je vis sur ma gauche les salles de sculpture ouvertes. Un soldat qui traverse la ville avant de retourner au front ne songe guère à rendre visite aux chefs-d'œuvre embusqués dans les musées. La vie fleurit en mouvement et le temps, mieux que l'art, suffit à suspendre sa course. J'entrai

pourtant, sans enthousiasme, cédant à une habitude ancienne, et je parcourus, impatient et prompt, les salles réservées au moyen âge et à la Renaissance. Malgré ma hâte, je fus contraint de m'arrêter devant les deux esclaves blancs, taillés dans le marbre de Carrare, que Michel-Ange destinait au tombeau de Jules II, au-dessous du *Moïse*, gloire, aujourd'hui, de Saint-Pierre-aux-Liens, à Rome, masse de pierre austère et puissante comme une place forte.

L'*Esclave endormi*, — plutôt paresseux qu'endormi, — s'étire, le bras gauche replié derrière la tête qu'il soutient avec complaisance, la main droite posée sur la poitrine qui, lentement, respire. On devine le souffle aisé et pur. Tout est grâce et force cachée dans ce corps juvénile dont l'indolence répugne aux travaux. Tandis que, chez l'*Esclave enchaîné*, tout est force apparente et douleur ; les bras musclés se tendent pour briser les fers, le cou se gonfle à se rompre, la cuisse droite à demi repliée se durcit pour participer à la contraction de tout l'être qui se ramasse et se tord dans un dessein unique : vaincre. Le sombre génie de Michel-Ange s'est complu dans cette pose de résistance au destin : l'esclave qui s'abandonne est beau comme un dieu qui abdique ; l'esclave contorsionné veut sa délivrance comme un

Prométhée qui, de son rocher, convoite encore le feu du ciel.

Ces deux esclaves dont hier, au Louvre, j'admirais le contraste, par quelle obsession, par quel mirage sont-ils ici, devant moi, sur le front des collines qui dominent la Meuse? Des trente forts qui défendent Verdun, deux ont été faits prisonniers : Douaumont, le triste soir du 25 février, avec une facilité déconcertante ; Vaux, le matin du 7 juin, après une lutte désespérée. Douaumont, c'est l'esclave endormi : il a été cueilli sans défense, il s'étire là-bas sur sa haute colline décorative, merveilleux belvédère qui fournit à l'ennemi ses meilleurs observatoires sur les deux rives du fleuve. Vaux, c'est l'esclave enchaîné qui ne s'est rendu qu'à bout de souffle et qui halète encore de colère.

Les deux captifs de la grande bataille de Verdun, n'irons-nous pas les délivrer? A grands coups retentissants, comme les gnomes malfaisants de la Walkyrie, l'ennemi forge leurs chaînes. A la fin du mois de février, quand, par la violence de son choc, il comptait forcer en moins de huit jours les portes de la forteresse, il a jeté aux quatre vents, comme un nom magique de victoire, les trois syllabes de Douaumont. Douaumont a représenté ses espérances des premiers jours. Espé-

rances précaires : barré sur la rive droite par la mise en bataille du 20e et du 1er corps, il a tenté l'attaque par la rive gauche de la Meuse du 6 au 12 mars, puis sur les deux rives ensemble les 9 et 10 avril, puis sur l'une ou l'autre à tour de rôle en fin d'avril et en mai. Pour l'attirer loin du Mort-Homme menacé, nous l'avons en partie délogé de Douaumont (22 et 23 mai). L'esclave endormi n'a pas consenti à se réveiller tout à fait. Et l'Allemand s'est rué sur Vaux, et Vaux, écrasé de feu, épuisé, crevant la soif, est tombé entre ses mains. Vaux a reçu les fers. Ainsi les deux forts ont-ils symbolisé les deux aspects de la bataille, l'un de surprise, l'autre de patience et d'usure.

Mais l'ennemi s'en tiendra-t-il là? Par les ravins de la Couleuvre et de la Dame où il accède de Douaumont, il menace l'ouvrage de Thiaumont qui protège la côte de Froideterre ; les 8, 9 et 12 juin, il s'y est brisé, mais il s'en est rapproché à distance d'assaut. Têtu, obstiné, tenace, il a renoncé à la ruse. Son artillerie est en place : il n'en modifiera pas la mise en batterie. Entre la Meuse et les Hauts-de-Meuse, il a fixé le couloir de son invasion. Les digressions de la rive gauche ne changent pas son plan. De ses observatoires de Douaumont, il aperçoit la boucle du fleuve,

il domine sa proie. Cette proie qui lui résiste depuis quatre mois, il la sent palpiter. Jamais il ne se résoudra à l'abandonner. L'affront serait trop cruel à son orgueil. Mais le temps le talonne. Les Russes sont en marche au sud du Pripet depuis le 4 juin ; déjà ils ont contraint l'Autriche à abandonner son offensive dans le Trentin. Et ne court-il pas des bruits inquiétants sur les préparatifs franco-anglais dans la Somme? Verdun est toujours libre et, si Verdun peut encore être prise, ce ne serait plus que dans un court délai.

Or, à cette veille du printemps qui me ramène au bord de la Meuse, ce qui me frappe partout où je passe, c'est le silence. Dans ce fracas de tonnerre qui, depuis le 21 février, n'a pas cessé de rouler de colline en colline, un vide se creuse. Fromentin, au Sahara, écrivait qu'il *entendait le silence* et c'était moins l'absence de bruit que la sensation d'une infinie solitude. Ici, le silence, tout relatif, — car il tombe encore des obus, — a quelque chose de redoutable, de mystérieux et de menaçant. La tempête s'est-elle éloignée tout à coup? Va-t-elle se précipiter sur quelque autre secteur du front? Ou bien se concentre-t-elle de nouveau, dans une ruée prête à éclater?...

Voici les deux chefs qui reviennent de leur inspection : Pétain, Nivelle. Comme la cathé-

drale que, du fleuve, je regardais tout à l'heure couronnant la ville, l'armée de Verdun a ses deux tours...

21 juin.

Le doute est dissipé. Un déluge de fer et de feu s'abat sur Froideterre, sur Fleury, sur Souville. C'est la ligne aujourd'hui visée. Quand il la tiendra, l'ennemi n'aura plus devant lui que les collines de Belleville et de Saint-Michel, dernier rempart à peine suffisant pour protéger les relèves, les ravitaillements, les travaux qui s'accomplissent dans la cuvette de Verdun. Souville surtout, rival de Douaumont dont il égale l'altitude, est la grande protection de la forteresse. Il le faut détruire et conquérir. Alors, l'assaillant pourra entrevoir la victoire...

Comme à la fin de février, comme en mars ou en avril, la terre semble prise d'un tremblement nerveux. Du fort de la Chaume où je suis monté, je vois en face de moi les coteaux se muer en innombrables volcans. Souville porte un énorme panache noir. Quelle angoisse de voir écraser un terrain où chefs et soldats veillent, et parmi eux quelqu'un qui vous est particulièrement cher ! Derrière ces barrages, ces éclatements, ces fumées, que deviennent les nôtres ? On voudrait savoir, on a l'anxiété de ne pas savoir.

Quelques obus viennent tomber au pied du fort. Mais ce sont des munitions perdues. La bataille n'est pas là. N'aurai-je pas l'occasion d'aller plus avant?...

22 juin.

Je redescends de Souville. Ne pas savoir serait la plus triste chose du monde. On vit beaucoup par curiosité aujourd'hui ; ce n'est pas une des moindres raisons que l'on ait de tenir à la vie.

Par une belle nuit limpide, j'ai regagné, hier soir, la caserne Bévaux, au-dessus de Verdun, où les agents de liaison attendent, où j'avais ma petite chambre au début de la bataille de Verdun. Nous avons fixé le départ au petit jour : quatre heures du matin. D'ici là, je puis dormir. A peine couché, voici que le bombardement s'en prend à nous. Les obus nous passent sur la tête et vont crever le mur d'une écurie voisine. Les hennissements épouvantés des chevaux remplissent le silence fugitif qui sépare les éclatements. Il faut se lever en hâte et se précipiter dans l'abri aménagé. Peu à peu, l'un ou l'autre sort la tête, puis le corps tout entier. La nuit est criblée d'étoiles et toute palpitante des éclairs des batteries. La lumière de la lune est tamisée par un nuage qu'elle traverse, à travers lequel elle semble courir. Le grand

bras lumineux d'un phare cherche les avions dans l'espace. La tranquillité est revenue. C'est ailleurs que l'artillerie ennemie opère. Allons nous recoucher.

Une heure plus tard, nouveau branle-bas. Cette fois, personne ne bronche. Les chevaux ont beau hennir et les murs crouler, nul n'a le courage de se tirer hors du lit. Les Boches ne varient pas leur point de direction et nous leur abandonnons l'écurie puisqu'ils y tiennent absolument.

Départ à quatre heures avec le guide. En automobile, nous croisons des troupes relevées, compagnies au pas allègre malgré la fatigue, qui finissent par quelques traînards. Au poste de secours où nous quittons la voiture, un afflux de blessés légers qui parlent avec fièvre de l'attaque en préparation : — « Qu'est-ce qui va se passer? Jamais ils n'ont tant bombardé. Tous les ravins sont empoisonnés et les barrages rendent les pistes impraticables. »

Force nous est de prendre le boyau, bien qu'il soit long et mauvais. On ne peut songer à marcher à découvert. Un jour rouge, sanglant, s'est levé dans les nuages. Il fait chaud et lourd. Voici un mort, le premier, bien étendu sur le dos, le visage calme et intact, une plaie au côté droit. Près de lui deux cadavres de chevaux, tout frais, vidés de

leur sang qui stagne en une mare épaisse, comme si un fût de vin rouge avait été éventré. Le boyau peu profond nous met de plain-pied avec ce spectacle, puis il se creuse davantage, et notre horizon se limite au couloir étroit qui s'ouvre devant nous et au ciel où passe au-dessus de nous une escadrille d'avions ennemis : j'en compte neuf dans l'encadrement des petits flocons blancs dont nos artilleurs les saluent. Nous montons à travers le bois des Hospices, nous redescendons pour traverser la voie ferrée, puis il nous faut remonter vers la batterie de l'Hôpital. Pauvres bois dégarnis, arbres ébranchés, décapités, coupés en deux, réduits à n'être plus que des souches malencontreuses. Quand nous devons quitter le boyau, nous apercevons, dans les creux, des nuages qui traînent, comme ces brumes du matin nées de la rosée et que le jour dissipe. Mais une odeur d'éther nous prend à la gorge, nous pique les yeux. Un obus qui tombe à quelques pas nous enveloppe de cette atmosphère méphitique. Déjà un malaise s'empare de nous. Mon guide, tout jeune, doit s'arrêter ; il est saisi de mouvements nerveux, il va étouffer. Nous sortons en hâte de leur boîte nos masques ; je l'aide à ficeler le sien, il m'aide à endosser le mien et nous sommes soulagés presque aussitôt. La respiration

reprend son cours normal, le cœur fonctionne avec régularité, nous pouvons continuer notre marche. Mais les malaises reviennent : étourdissements, vomissements, difficultés à respirer. Nous n'avançons plus que lentement, avec des arrêts forcés, la vue obscurcie par les lunettes brouillées, trébuchant à chaque instant dans les trous. Nous croisons des agents de liaison envoyés à l'arrière : avec leurs groins ils ont l'air de bêtes fantastiques errant dans une forêt chargée de maléfices. Eux aussi, ils nous parlent d'un bombardement sans pareil : toute la côte de Souville est pilonnée et baignée d'une nappe de gaz asphyxiants.

Sous la buée qui recouvre le verre, nos yeux ne distinguent plus rien et nous marchons à tâtons.

Pour un instant nous ôtons nos masques. Nous avons atteint le sommet de la colline ; l'air y est moins lourd que dans les fonds. J'ai devant moi une vision d'apocalypse : la terre est broyée, réduite en bouillie, et de cette bouillie émergent pêle-mêle, comme les restes d'un naufrage, des débris d'arbres, de murs, de chevaux, des sacs, des bidons, des armes, des lambeaux d'uniformes, des lambeaux de chair. C'est un chaos que la masse des obus ne cesse pas de pétrir. Jusqu'à l'entrée de la tourelle où

nous nous glissons, j'ai l'impression de traverser un charnier.

Le long de l'escalier des hommes dorment. Tous portent le groin. A gauche, par une ouverture, j'aperçois les cuisiniers : ils penchent leurs groins sur un brasier. En bas, dans une première salle voûtée, mal éclairée par une bougie, les agents de liaison entament une partie, en attendant les ordres ; ils agitent leurs groins au-dessus des cartes. Des secrétaires approchent de leurs groins les papiers qu'ils tâchent à lire à la lueur d'une lampe fumeuse. Voici les officiers dans la dernière pièce, voici le chef que je connais bien : mieux préservés ou bravant le risque, ils ont quitté leurs masques. Et de voir des figures humaines je suis presque surpris et rasséréné. Depuis la forêt hantée, je vivais dans une atmosphère de cauchemar.

On fait à peine attention à ma présence. Le téléphone, qui était coupé, vient d'être rétabli, et l'on met tout de suite à profit cette heureuse circonstance qui économise des coureurs. Des renseignements sont demandés, des ordres donnés ; on s'attend à une attaque, qui sera formidable si l'on en juge par la préparation. Souville a été toute la nuit soumis à un feu d'enfer. Le forgeron a forgé les chaînes, mais il lui manque le prisonnier. Je sors pour voir les deux captifs,

l'esclave endormi et l'esclave enchaîné. Il faut gagner la batterie voisine, et c'est un inquiétant chemin. Mais quelle récompense ! Cette première crête est celle de Fleury : du village à contre-pente il ne reste qu'une tache blanche, comme un long rectangle tracé à la craie sur la terre brune ; le ravin de Chambitoux se creuse au delà, puis ce sont les pentes de la Caillette, et la dentelle de Douaumont ferme l'horizon. Plus à droite, et plus rapprochée, la croupe du fort de Vaux se détache au-dessus de la plaine de la Woëvre, dominée par les hauteurs noires d'Hardaumont. Et du sol qui me sépare des deux forts, pas une parcelle n'est intacte. Les entonnoirs se rejoignent et leurs lèvres mêmes se recoupent. Combien d'années faudra-t-il pour que l'herbe ici repousse? Le printemps qui parcourt la terre, quand il a, de son pied léger, approché ces lieux de la désolation et de la mort, comment ne se serait-il pas enfui?

J'ai vu les deux captifs et il est temps de redescendre. En me retournant, j'aperçois, devant l'entrée exposée de la batterie, le commandant de la brigade. Il m'a raccompagné jusqu'au seuil de son domaine, mauvaise place pour y séjourner. C'est une bonne fortune, au cours de cette guerre, de rencontrer son frère. Nous échangeons des signes. Il veut me dire : « Hâte-toi. » Et je veux lui

dire : « Rentre. » Un tournant du chemin nous sépare.

Cette fois, je suis pressé et nous refusons le boyau. La route est battue, mais plus courte et meilleure. Malgré les masques, nous filons à toute allure, croisant, à travers les vapeurs démoniaques qui continuent de sortir des éclatements d'obus, d'autres gnomes hideux, coureurs sans sacs, ravitailleurs en eau ou en munitions, brancardiers portant des cadavres. Comme dans les contes de fées où les princesses captives sont enfermées dans des tours et gardées par des monstres qui remplissent de leurs sortilèges les forêts ensorcelées, l'ennemi multiplie les envoûtements autour de Douaumont et de Vaux, prisonniers auxquels il rêve d'adjoindre Souville.

Un lieutenant qui sort blessé du poste de secours me décrit le spectacle sans nom qui l'y attendait. Dans le fond où l'abri est creusé, les gaz sont plus délétères. Tout le monde, à l'intérieur, a revêtu le masque, le médecin-chef en blouse blanche, un instrument de chirurgie en main, les infirmiers affairés qui vont de l'un à l'autre, les blessés alignés et saignants. Un aumônier, lui aussi masqué, donne l'absolution aux mourants sans visage...

Au dehors, le bombardement continue, menaçant d'entrer. Sous la mort qui plane,

cette assemblée de groins grotesques et impassibles, quel Goya les peindra?

J'ai vu les deux captifs. Pour le moment, il n'est pas question encore de les délivrer, mais seulement d'empêcher Souville de grossir leur nombre...

II

Les drapeaux repliés.

23 juin.

Cette attaque du 23 juin, comme concentration de feux et déploiement de masses d'infanterie, a été la plus formidable tentative allemande contre Verdun, avec celle des derniers jours de février et des premiers jours de mars sur la rive droite et celle des 9 et 10 avril sur les deux rives. Les interrogatoires de prisonniers, et notamment de sous-officiers du corps alpin, nous ont fait connaître qu'elle devait être poursuivie sans interruption les 23, 24 et 25 juin, et alimentée sans cesse par des renforts de troupes fraîches. La prise de Verdun était escomptée dans un délai de quatre jours. Il fallait, en effet, en finir avant la fin du mois, de manière à pouvoir se retourner contre les Russes déjà engagés et faire face, sur une autre partie du front occidental, à l'offensive franco-anglaise menaçante.

Il arrive qu'un détail permette de fixer d'un coup toute l'importance d'une opéra-

tion. Les drapeaux des régiments allemands ne sont pas gardés sur les lignes, mais laissés à des dépôts de l'arrière. Après la bataille du 23, l'ordre a été retrouvé qui prescrivait, dès le 18, de les envoyer à l'avant. Ils devaient être déployés dans Verdun conquise.

Donc, le 21 juin, après le silence inquiétant des jours précédents, l'ennemi écrase de ses bouches à feu la zone de Froideterre, Fleury, Souville, Tavannes. C'est la première ligne de résistance qu'il lui faut emporter ; ensuite viendra la ligne de collines de Belleville, Saint-Michel, Belrupt, dernière ceinture de Verdun. Il utilise, pour amener ses troupes à pied d'œuvre, la série des ravins orientés du massif de Douaumont vers la Meuse, de l'ouest à l'est, qui séparent les levées de terrain : ravins du Helly et de la Couleuvre, pour tendre ses tentacules sur l'ouvrage de Thiaumont, et même ravin de la Dame où il pousse ses premières vagues d'assaut depuis qu'il a pu s'installer à la ferme de Thiaumont ; ravin de la Caillette, prolongé par le ravin de Chambitoux qui le conduit à la porte de Fleury ; ravin des Fontaines qui partage le bois de Vaux-Chapitre et entaille les pentes de Souville, et dont il a gagné l'accès en s'emparant, — au prix de quelles pertes ! — du village et de l'étang de Vaux.

Il vise un triple objectif : l'ouvrage de

Froideterre à l'ouest, le village de Fleury au centre, le fort de Souville à l'est. Le plan de l'opération et les ordres ont été reconstitués d'après les interrogatoires des prisonniers et les documents recueillis sur eux et sur les morts. Une carte tendancieuse donnait même les divers mouvements géographiques jusqu'à Verdun, puis en raccourci, comme pour escamoter les distances, la route de Verdun à Paris.

Le 22 juin, dans l'après-midi, l'ennemi engage une première action qui a pour but de le rapprocher à distance d'assaut de son objectif le plus ardu, le fort de Souville. Il attaque devant Vaux, du bois Fumin au ravin de la Horgne, et il obtient, en effet, une avance assez menaçante au bois Fumin. Deux compagnies de notre 132e régiment, sous les ordres du commandant Nivelle (nom, comme noblesse, oblige), séparées de nos lignes et presque entourées par des forces très supérieures, s'accrochent au terrain, résistent au sud de Vaux, parviennent à communiquer par coureurs et même à se ravitailler, et ne consentent à rejoindre notre front reporté en arrière que sur un ordre formel.

Cependant le bombardement augmente d'intensité à partir du 22 juin. Le Trommelfeuer, l'ouragan, commence, et c'est un

ouragan empoisonné. A partir de neuf heures du soir, l'ennemi recouvre les coteaux de Souville, de Fleury et de Froideterre, les ravins qui les séparent, les vallonnements qui les prolongent, d'une nappe de cent mille obus asphyxiants. Des précautions spéciales avaient été prises, au dire des prisonniers, pour garantir les hommes et les vivres pendant l'emploi de ces obus dans la composition desquels entrait de l'acide prussique. Dans les fonds, les nuages qu'ils avaient amassés stagnaient sans que le jour ni le vent parvinssent à les dissiper. Une si minutieuse et effroyable préparation devait, selon les prévisions de l'état-major allemand, briser toute résistance, rendre impossibles ravitaillements et relèves, aveugler les observatoires, intoxiquer les abris et les postes de commandement. De fait, sans les masques, elle eût infailliblement réussi : les pistes furent jalonnées de chevaux morts, relèves et ravitaillements s'accomplirent dans les plus pénibles conditions ; la fatigue et la douleur eussent en d'autres temps passé pour intolérables. Mais douleur et fatigue c'est, pour l'armée de Verdun, le lot quotidien, c'est la charge collée aux corps durcis, aux âmes trempées.

Et si malgré tous ces poisons il y avait encore des hommes, des Français, assez

monstrueusement opiniâtres pour oser tenir les tranchées, on les accablerait sous les masses d'assaillants, on les noierait sous les vagues d'infanterie. L'ennemi, qui veut aboutir à tout prix, a réuni des forces puissantes. Il a rassemblé pour cet assaut des régiments du Ier et du IIIe corps bavarois, du XVe corps, du corps alpin, de la 19e division de réserve, de la 1re et de la 3e divisions. Cette dernière n'a jamais encore été engagée à Verdun, non plus qu'une brigade du corps alpin. Troupes fraîches, troupes aguerries, c'est une armée de choix et de choc qu'il va précipiter sur nos lignes.

L'attaque principale sera accompagnée de deux attaques moins nourries sur les ailes : aile droite, par le bois de Nawé (19e division de réserve), aile gauche par le bois Fumin (1re et 19e divisions). Elle-même sera menée par douze régiments : le corps bavarois (cinq régiments des Ier et IIIe corps) ayant pour objctif l'ouvrage en ruines de Thiaumont, puis celui de Froideterre ; le corps alpin (4 régiments) devant s'emparer du village de Fleury ; la 103e division (3 régiments) marchant directement sur Souville.

Masquées, aveuglées, à demi étouffées, à demi ensevelies dans la terre qui jaillit sous la pluie de fer, les troupes de nos trois divisions — Garbit (de la Meuse à Thiaumont),

Toulorge (de Thiaumont au ravin des Fontaines), Giraudon (du ravin des Fontaines à la Laufée) — savent bien que, lorsque l'ouragan les dépassera, ce sera le signal de l'assaut. Elles attendent, et quelle attente sur le sol, dans le sol bouleversé, parmi les plaintes et les appels des blessés, en compagnie des morts ! Elles attendent, domptant leurs nerfs, tendues, crispées vers un seul but, une seule idée : ne pas céder la place, résister, tenir. Les guetteurs essuient de leurs doigts gourds les verres des lunettes embuées, sondent l'horizon qui fume. Le tir s'allonge. L'ennemi va surgir, le voilà.

Il est six heures du matin. Le ciel est parsemé de nuages. L'attaque allemande est ainsi disposée : les bataillons de première ligne en deux vagues, fortes chacune de deux compagnies, les bataillons de renfort rapprochés de façon à étayer immédiatement les premiers et dissimulés dans le ravin de la Dame, dans les abris de la ferme de Thiaumont, dans le ravin de la Caillette et dans le ravin du Brazil. Les régiments de réserve enfin ont été rassemblés à peu de distance dans les abris du ravin de la Couleuvre, du fort de Douaumont et du ravin de la Fausse-Côte. Ce resserrement exceptionnel des renforts et des réserves permet de mesurer l'importance et de surprendre la méthode de

l'opération : l'offensive doit être non seulement puissante, mais continue et sans arrêt. Méthode rationnelle, mais coûteuse : car ces agglomérations d'hommes, prises sous le feu de nos batteries qui fouillent les ravins, causent à l'ennemi des pertes si lourdes qu'elles ne permettent pas l'alimentation prévue du combat.

Sur notre gauche, les bataillons de tête des Ier et IIIe corps bavarois réussissent à s'emparer de l'ouvrage de Thiaumont. De Douaumont à Froideterre on descend en pente douce sans rencontrer d'obstacles naturels. C'était Thiaumont qui constituait la principale barrière, et Thiaumont est perdu.

***

Pour se rendre un compte exact de cette défense de Thiaumont dans l'effroyable journée du 23 juin, il faut connaître au moins le travail de l'un de nos bataillons qui disparut tout entier dans la tourmente, et c'est le 121e bataillon de chasseurs à pied, commandé par le chef de bataillon de Belenet (frère du colonel qui tint le village de Douaumont à la fin de février avec le 95e régiment). Cinq régiments bavarois attaquent sur le front de Thiaumont. La gauche du 121e B. C. P. reste inébranlée et même contre-attaque à la baïonnette (22e compagnie, capitaine Popescu).

La 1re compagnie de mitrailleurs (capitaine Jozan et lieutenant Moulin) se distingue spécialement par son sang-froid et son tir ajusté, puis dans les corps à corps. Mais la droite doit fléchir sans se replier et faire face aux colonnes allemandes qui, malgré de lourdes pertes, ont réussi à progresser dans le ravin sud de Fleury et prennent à revers la côte de Thiaumont. Le corps à corps devient alors général sur tout le front du bataillon qui est cerné. On jugera de son acharnement aux chiffres des pertes : le bataillon avait en première ligne 1 150 hommes, il eut 561 tués, 260 blessés et 250 prisonniers, tombés de fatigue et épuisés. Soixante chasseurs, seulement, échappèrent à ce glorieux combat, et furent recueillis par le 120e B. C. P. (commandant Rousseau) dans des circonstances singulières : faits prisonniers et désarmés, ces soixante malheureux étaient dirigés vers l'arrière, sous escorte, par le ravin de la Dame. Le lieutenant Houplon, commandant la compagnie de mitrailleurs du 120e B. C. P., apercevant leur colonne, ordonna de faire un barrage devant elle avec ses pièces. L'escorte allemande s'enfuit, et les chasseurs du 121e B. C. P., répondant au geste d'appel de leurs camarades, vinrent les rejoindre, s'armèrent et s'équipèrent avec les fusils

et effets des morts et continuèrent, dix jours encore, de prendre part à la bataille et d'y représenter avec grand honneur le numéro de leur bataillon sur la ligne de feu.

Quant au commandant de Belenet, il avait, avec sa liaison, fait face de sa personne aux colonnes allemandes qui progressaient au sud de Fleury. Son capitaine adjudant-major, le capitaine Haring, le sous-lieutenant bombardier Breuil, qui étaient avec lui à son poste de commandement, sont grièvement blessés dès le début de cet engagement. Le poste est inondé de liquides enflammés. Les derniers défenseurs sont intoxiqués, brûlés, carbonisés. Le commandant lui-même est évanoui, sous les cadavres. Son adjudant de bataillon, l'adjudant Willmann, le relève quand, après le combat, les Allemands veulent emmener leurs prisonniers. Le commandant parvient à se dissimuler. Il est seul survivant dans l'abri qui est soumis à une nouvelle aspersion. Aiguillonné par les brûlures, il rampe à l'abri de la fumée jusqu'à un trou d'obus voisin où un Bavarois s'empare de lui et le conduit à son major. Dans un français très pur, ce major complimente le commandant sur la belle défense de son bataillon et le fait évacuer en automobile sur le lazaret de Montmédy. Tel fut le sort du 121e B. C. P. et de son chef

dans la matinée sanglante du 23 juin. Sans nul doute, par sa défense acharnée de Thiaumont, il permit à nos renforts d'arriver et il limita la perte du terrain. Tout entier il fut engouffré dans la tempête.

***

Des éléments téméraires, sur ce premier succès, s'élancent au delà, poussent l'aventure jusqu'à venir battre les murs de l'ouvrage de Froideterre (2 compagnies du 4e régiment bavarois et des fractions des 20e et 24e). Le commandant du fort n'en croit pas ses yeux. Des Boches, ce sont des Boches qui déferlent ! Une première mitrailleuse qui doit leur barrer la route est enrayée. L'instant est critique. Une autre, par bonheur, la supplée. L'ennemi se dissimule dans le fossé, dans les entonnoirs. Il faut l'y découvrir, l'en chasser. Une contre-attaque immédiate le balaie, nettoie le plateau jusqu'au poste des Quatre-Cheminées en contre-pente où elle dégage un commandant de brigade et son état-major, mais elle ne peut reprendre l'ouvrage de Thiaumont.

Cette contre-attaque, menée par le 114e bataillon de chasseurs à pied, Lyonnais, Dauphinois, Savoyards, commandé par le commandant Dessoffy, ayant à sa gauche les bataillons solides du 297e régiment, mérite d'être mentionnée. Le poste des Quatre-

Cheminées (1) est un retranchement qui domine une moitié de cuve dont les parois s'ouvrent d'un côté vers Froideterre, de l'autre vers Fleury ; lui-même est à contre-pente de l'arête qui de Douaumont descend vers Froideterre. Dans cet abri, à moins de 1 200 mètres des lignes ennemies, s'étaient entassés, la nuit du 22 au 23 juin, deux états-majors de brigades (celui du général de Teyssières du 12e corps et celui du colonel de Susbielle (258e brigade) de la 129e division : général Garbit), plus deux états-majors de régiment. C'était la relève : celle des troupes était terminée, celle des chefs devait prendre fin le lendemain 23. Comme on ne pouvait dormir aussi serrés, et dans le tapage du bombardement, on mit les masques et l'on fit un bridge ; les ordres étaient donnés, il n'y avait plus qu'à attendre. Brusquement l'inquiétude gagna le P. C. ; on était sans nouvelles du 121e bataillon qui tenait le secteur de Thiaumont. Les coureurs envoyés n'étaient pas revenus. Le colonel de Susbielle fait alors appel à ses réserves : le 114e bataillon de chasseurs se remet en marche. Son chef le précède. Il arrive au P. C. des Quatre-Cheminées. Là il apprend du colonel de Sus-

(1) Voir, dans le beau livre de Louis Gillet, *l'Assaut repoussé,* la partie intitulée *le P. C. des Quatre-Cheminées* qui a trait, sous une forme romanesque, à cet épisode.

bielle qu'il a été impossible de rétablir la liaison avec le 121e bataillon, sans doute débordé, et que le capitaine de Juge-Montesquieu vient d'être tué d'une balle au cœur en montant à l'observatoire de la crête, au-dessus du poste. L'état-major déchire les papiers ; on s'attend d'un instant à l'autre à voir apparaître l'ennemi. Les chasseurs arriveront-ils à temps? Et comme le commandant Dessoffy et son officier adjoint, le lieutenant Doucet (professeur de français à l'Université de Groningue) se précipitent à leur tour à l'observatoire pour se rendre compte du terrain où engager le bataillon, ils sont mis en joue par une troupe de Boches qui, de l'autre côté, arrivent à la crête. Instinctivement ils se baissent. L'ennemi croit que c'est le geste de lancer des grenades ; il s'arrête et se terre ; les deux officiers en profitent pour redescendre en courant grouper les pionniers qui les attendent, organiser par eux la défense du P. C. des Quatre-Cheminées et presser la marche du bataillon.

Le 114e bataillon, parti de Verdun le 22 vers neuf ou dix heures du soir, avait dû traverser, depuis la ferme de Montgrignon jusqu'au bois du Ravin des Vignes, en passant par le canal et le ravin du Pied du Gravier, une nappe de gaz constamment entretenue par les obus toxiques. Il était parvenu à un

poste en réserve, le petit bois des Vignes, vers une heure du matin, dans un état d'extrême fatigue. Là, pas de liaisons téléphoniques, tous les fils étaient coupés. Cependant on avait rétabli la liaison avec le 297e et avec le commandement au P. C. des Quatre-Cheminées. A 8 h. 15, le commandant du bataillon avait reçu cet ordre : « L'ennemi attaque très vigoureusement sur notre front. Notre première ligne a dû se replier. Le 114e bataillon de chasseurs se portera immédiatement, en utilisant le boyau et les défilements, à l'ouest du P. C. des Quatre-Cheminées, de façon à prendre à revers et sur sa droite l'attaque ennemie. Le détachement Charpiot (297e) se portera dans la même direction en échelons, en arrière à gauche, à 200 mètres en arrière de la gauche du 114e bataillon. » Les chasseurs se reposaient. Alerté, le bataillon est, en moins d'un quart d'heure, prêt à partir, les vivres et les grenades dans les musettes, les outils au ceinturon. C'est alors que le commandant le précède au P. C., puis vient à sa rencontre. A peine l'a-t-il rejoint que, sur la crête descendant de Fleury, apparaissent des groupes ennemis importants, marchant d'un pas si tranquille qu'on se demande un instant si ce ne sont pas nos troupes qui se replient. Les ayant reconnus, le chef prend ses dis-

positions pour dégager le P. C. des Quatre-Cheminées et contenir les Allemands sur la crête de Thiaumont-Froideterre. Malgré les fatigues de la nuit, le déploiement du bataillon s'exécute avec un admirable entrain. Les chasseurs voient l'ennemi : ce n'est plus un combat dans l'incertitude, le but est là et ils s'élancent pour l'atteindre. Le mouvement s'opère à merveille, la gauche marchant en râteau sur la crête Froideterre-Thiaumont, refoulant les Allemands et dégageant le poste de commandement ; la droite atteignant avant l'ennemi les tranchées de 2e position et le forçant à fuir du côté de Fleury. Le bataillon, pour boucher le trou creusé dans nos lignes, avait dû se déployer sur un front de plus de 1 500 mètres ; nul doute que l'ennemi n'ait cru à l'arrivée de renforts beaucoup plus importants.

***

Au centre, le village de Fleury est débordé par les deux ailes. La perte de Thiaumont le découvre à l'ouest et l'ennemi se rabat sur lui par le ravin des Vignes. Notre ligne forcée au ravin de Chambitoux le découvre au nord-est. Les deux régiments de tête du corps alpin ont été arrêtés, plus à l'est, au pied de Souville, par nos feux d'artillerie et de mitrailleuses, au sud de la voie ferrée Fleury-

Vaux qui suit le ravin du Brazil : tout ce vallon sanglant est jalonné de cadavres. Mais un bataillon qui avait pu gagner du champ avant les rafales s'est jeté sur Fleury, a réussi à gagner les premières maisons, puis à s'infiltrer et, rejoint par un autre bataillon, il s'y accroche. Vers 9 heures, le village est entre les mains des Allemands, sauf la partie sud et la station où quelques éléments opposent une défense acharnée.

Sur notre droite enfin, la 103e division, qui avait la mission la plus importante, celle de s'emparer de Souville, échoue dans son effort devant la 307e brigade (colonel Bordeaux) de la 130e division (général Toulorge).

La colline de Souville, depuis la perte de Douaumont et de Vaux, est notre principal rempart sur la rive droite. Souville perdu, il n'y aurait plus, pour protéger Verdun, que la côte de Belleville-Saint-Michel. On accède à Souville au nord par les pentes boisées de Vaux-Chapitre, bouleversées par tant de bombardements et de combats. Ces pentes sont tenues depuis huit jours par les deux régiments de la brigade Bordeaux : le 405e (colonel Mauriot) et le 407e (colonel Allain) dont les éléments y alternent.

Au moment de l'attaque, c'est le 407e qui tient la ligne. Très éprouvé, il a reçu à sa gauche l'appui de quelques compagnies du

405e. Le colonel Allain a son poste de commandement à la Carrière, bien connue de tous ceux qui ont visité cette région ravagée. Les débris de la première ligne sont refoulés par les 71e et 32e régiments allemands. A droite, le bataillon Forzy parvient à conserver l'appui de sa droite, en sorte que la liaison fut maintenue avec la troupe voisine, circonstance qui contribua grandement à sauver la situation. Mais à gauche, un vide s'est produit, où les Allemands pénètrent, prenant à revers une partie des nôtres. Ceux qui ne sont pas tués ou pris se replient à travers les trous d'obus et les arbres brisés. A ce moment, les Allemands tiennent la victoire de bien près. S'ils réussissent sur Souville comme sur Thiaumont et sur Fleury, Verdun est en grand danger. Une heureuse contre-attaque va tout sauver. Le commandant de la brigade a donné toutes les forces dont il dispose, et par surcroît l'énergie qui l'anime. Le colonel Allain, voyant le repli, arrête quelques mitrailleuses, les fait mettre en position à côté de son poste de la Carrière et donne l'ordre de tirer. Un temps d'arrêt se produit ; les Allemands ne sont plus qu'à 100 mètres. Dans ce réduit de pierres sèches et de cavités qui s'appelle la Carrière, le colonel Allain réunit rapidement une centaine d'hommes du bataillon Joignerez, puis tous les

employés présents de la compagnie hors-rang, téléphonistes et signaleurs dont les emplois sont devenus bien inutiles, — car les postes, les lignes, les appareils, tout est détruit, — brancardiers, pionniers, ordonnances, cuisiniers ; quelques blessés s'y joignent. A leur tête se placent le lieutenant Guillot, officier pionnier, et le lieutenant téléphoniste Huguenard. « Allez-vous laisser enlever votre chef ? », leur dit le colonel Allain. Le lieutenant Guillot s'élance, en criant : « En avant pour la France et pour le colonel ! » Les deux groupes se portent vivement en avant ; le commandant Joignerez, vieil officier, qui était sorti de la retraite pour prendre part à la guerre, est tué ; le lieutenant Guillot est tué ; mais le résultat est atteint ; la vague allemande se retourne, se replie et parcourt 200 ou 300 mètres avant de se reformer face en avant. Verdun est encore une fois sauvée.

A Verdun, plus que dans toute autre bataille peut-être, à cause de la densité du bombardement sur un espace restreint, et de la difficulté des communications, les chefs des petites unités depuis la brigade jusqu'à la section et les combattants des premières lignes eurent l'occasion d'initiatives ou de résistances isolées qui plus d'une fois sauvèrent des situations compromises. Certes le commandement avait fait l'impossible

pour assurer ce jour-là une artillerie puissante. Mais depuis le 22, toute liaison, par téléphone ou par signaux optiques, était rompue, et toute observation rendue inutile. Au fort de Souville, d'admirables observateurs d'artillerie, deux fois murés par le bombardement sous leur abri de quelques poutres, avaient été écrasés. Les ravitaillements ne parvenaient plus aux troupes. La faim, la soif surtout ajoutaient leurs tiraillements au supplice des défenseurs. Et cependant ceux-ci ont tenu. Et quand ils eurent arrêté l'ennemi, il fallut installer la nouvelle ligne. Les premières patrouilles envoyées à gauche ne revinrent pas ; les Allemands étaient maîtres de Fleury. Les agents de liaison, seul et dernier moyen de communication, tant il est vrai qu'avec toutes les inventions de la science il faut toujours, à la guerre, en revenir à l'homme lui-même, rencontrèrent même plusieurs fois des patrouilles ennemies à la chapelle Sainte-Fine. Peu à peu cependant, la situation se stabilisa ; la brigade allemande qui tenait Fleury, menacée sur sa gauche par Vaux-Chapitre demeuré entre nos mains, n'osa pas exploiter son succès. La bataille pour Souville était du moins gagnée.

Trois jours après, le 26, le 348ᵉ régiment ayant relevé le 407ᵉ, une patrouille commandée par le caporal Bailleux vit soudain s'approcher

lentement dans l'ombre une forme humaine. Tantôt elle rampait en tâtonnant d'un trou d'obus à un autre, et tantôt elle se dressait, en haute stature, s'accrochant aux troncs des arbres brisés ; elle proférait des appels et des plaintes en français. On s'approcha. C'était le capitaine Bouhéret, un capitaine de vingt-quatre ans. Atteint le 23 d'une balle qui lui avait traversé la tête en arrière des yeux, il était demeuré à terre entre les lignes. Au bout de soixante heures, revenu à lui et poussé par un heureux instinct, il s'était dirigé de notre côté ; il était aveugle, mais sauvé. Son régiment, le croyant perdu, allait célébrer un service funèbre pour son repos éternel. Proposé pour la Légion d'honneur, il reçut la croix à l'ambulance où il fut transporté.

***

La journée du 23 juin a été l'une des plus dures et des plus périlleuses, sinon la plus dure et la plus périlleuse, de toute l'âpre bataille de Verdun. On a reculé sur Thiaumont et Fleury, mais Souville est gardé et peu à peu la ligne sinueuse et flottante se fixe et se durcit. Au plus fort de la tempête du 9 avril, le général Pétain avait dit : « Courage, on les aura. » Au rapport de la 2e armée, dans la mairie de Souilly, ce soir du 23 juin, il se

montre tel qu'il fut alors dans l'orage. Ces rapports de Souilly, à cinq heures du soir, sont restés dans ma mémoire, car j'ai assisté à quelques-uns des plus importants. De Nettancourt, où il avait alors son quartier général de commandant de groupe d'armées, le général Pétain y venait dans les grandes occasions. Sans même s'en douter, il en prenait alors la direction. Les officiers de liaison rendaient compte des opérations de chaque secteur, puis le chef, de tous ces renseignements, tirait la physionomie générale de la bataille et en résumait les conditions présentes. Intoxiqué par les gaz, je n'ai pu assister au rapport du 23 juin. Un de mes camarades, le commandant, aujourd'hui colonel P..., me l'a raconté : « Pétain, me dit-il, avait son air calme des grands jours. « Messieurs, nous « déclara-t-il, il faut être sans inquiétude. « Nous n'avons pas été heureux aujourd'hui, « nous le serons demain. »

Et le général Nivelle, certain que la partie, si lourde à gagner, se gagnera, parle ainsi dans son ordre du jour, écrit le soir de ce fameux 23 juin, aux soldats de l'armée de Verdun :

L'heure est décisive.

Se sentant traqués de toutes parts, les Allemands lancent sur notre front des attaques furieuses et désespérées, dans l'espoir d'arriver aux portes de Verdun avant d'être attaqués eux-mêmes par les forces réunies des armées alliées.

Vous ne les laisserez pas passer, mes camarades. Le pays vous demande encore cet effort suprême; l'armée de Verdun ne se laissera pas intimider par les obus et cette infanterie allemande dont elle brise les efforts depuis quatre mois; elle saura conserver la place intacte.

Dès le lendemain, les troupes, ces rudes troupes de Verdun qui se sont comme incrustées dans le sol français, qui se sont incorporées avec lui, commencent de contre-attaquer sur Froideterre, sur Fleury, sur le ravin des Fontaines. C'est une véritable masse d'attaque allemande qui a été rompue le 23 juin. Une fois encore, Verdun est sauvée. « Nous avertissons la population, dit le *Lokal Anzeiger*, de ne pas se faire d'illusions et de ne pas s'attendre à des succès de nos troupes qui anéantiraient d'un seul coup la défense de Verdun. La bravoure de l'adversaire et ses continuelles contre-attaques ne nous permettent pas d'avoir de telles espérances. »

Et les drapeaux qui, des dépôts de l'arrière, ont été dirigés sur l'avant, soigneusement roulés dans leur fourreau, les drapeaux qui devaient être déployés sur la fameuse place d'armes de la ville conquise, les drapeaux sont renvoyés sans avoir été sortis de leur gaine, sans avoir flotté au vent, sans avoir salué la victoire. Ils s'en vont piteux et recouverts, comme des cadavres qu'emportent en hâte les brancardiers.

III

LE CLAIRON DE THIAUMONT.

4 juillet.

La bataille du 23 juin n'a pas été gagnée par l'ennemi. Elle l'a néanmoins rapproché de la proie qu'il convoite. Souville résiste, mais Fleury et Thiaumont sont en son pouvoir.

Le général Mangin a maintenant sous sa direction tout le secteur menacé. Et le général Mangin veut la riposte immédiate en attendant les grandes opérations préparées avec méthode et patience. Il est hors de doute que l'adversaire, ne disposant plus des moyens suffisants pour alimenter le combat sur les deux rives à cause de l'offensive qu'il pressent sur la Somme, restreint son effort à la rive droite, entre la côte du Poivre dont il occupe la majeure partie et le fond de la Horgne à l'est du fort de Vaux. C'est par là qu'il entend forcer le passage : il accumule sur ce point le matériel et les effectifs.

Sur ce champ de bataille circonscrit, la principale ossature du terrain est constituée

par deux longues arêtes, l'une orientée du nord-est au nord-ouest : Douaumont-Froideterre, l'autre orientée du nord-ouest au sud-est : Fleury-Bois de Nawé. Ces deux mouvements de terrain se soudent à hauteur de Thiaumont, composant ainsi une sorte de croix inégale. La branche sud-ouest de la croix sur laquelle est accroché, légèrement à contre-pente, le village de Fleury, couvre deux ravins, le ravin des Vignes et le ravin de la Poudrière. Les pentes nord-est de Fleury, plus régulières, ne sont entaillées que par le ravin de Chambitoux qui sépare le terrain boisé de Vaux-Chapitre de la cote 320. Ce ravin de Chambitoux est coupé perpendiculairement par le ravin du Brazil et prolongé vers le nord par les Fausses-Côtes. Tous ces vallonnements défilés servent de cheminement à l'infanterie ennemie qui, de Douaumont, sa place d'armes, cherchera à progresser vers Fleury-Souville par l'itinéraire Fausses-Côtes, Chambitoux et, plus tard, par les couverts de Vaux-Chapitre.

La branche nord-ouest de la croix, celle du Bois de Nawé, se replie au nord et vient mourir au nord-est de Bras, au-dessus de la Meuse. Trois ravins parallèles à cette croupe, le Helly, la Couleuvre et la Dame, descendent de Douaumont vers le ravin de Bras. Ce sont aussi des cheminements pour l'infanterie

allemande qui, de la ferme Saint-André, cherchera à atteindre Thiaumont par l'itinéraire les Fosses, les Chambrettes, les pentes est et ouest de la cote 378. Notre artillerie vigilante aura vite fait de la rejeter dans le ravin du Helly qui la conduira à l'inévitable halte de Douaumont. Mais après, ce sera la descente hardie et périlleuse sur les pentes à découvert de Douaumont à la ferme de Thiaumont. Nos observateurs en avions saisiront leurs colonnes, et les leçons données à leur audace seront si sanglantes que l'ennemi préférera changer de parcours en l'allongeant et amener ses renforts vers Thiaumont par le ravin du Brazil et par les pentes de Fleury dont il occupe le village.

La branche nord-ouest de la croix monte vers Douaumont en pente douce. La branche sud-est, c'est Froideterre qui domine la vallée de la Meuse et les ravins sud de Fleury et qui, malgré des bombardements incessants et formidables, demeure le pivot de notre défense, l'espoir d'une progression possible si l'on veut reprendre Fleury et, un jour, Douaumont. Il faut donc, à tout prix, consolider Froideterre en reprenant l'ouvrage de Thiaumont perdu le 23 juin.

Tout cet ensemble s'appuie à deux bastions. Au nord, c'est la côte du Poivre, en partie seulement en notre possession et si précieuse

par les vues de ses observatoires sur toute la région à l'ouest de Douaumont. Au sud, c'est le mamelon de Souville, dominé par le fort, but des attaques allemandes qui voient en lui le véritable rempart de Verdun.

En arrière de cette ligne de défense, il n'y a plus qu'une dernière crête : Belleville-Saint-Michel, appuyée d'un côté à la Meuse et de l'autre au bois des Hospices.

Sur ce plan des lieux on peut mesurer la perte que représentent Thiaumont et Fleury. C'est Thiaumont qu'il importe avant tout de reprendre, afin de protéger Froideterre. Quand, au début d'avril, le général Nivelle, qui commandait alors le 3e corps, vint occuper le secteur de Vaux, l'ennemi, descendu de Douaumont, s'était emparé du bois de la Caillette, du ravin de la Fausse-Côte et venait jusqu'à la voie ferrée qui suit le ravin du Brazil. La situation était périlleuse. Il décida aussitôt qu'il attaquerait. Et il fit remonter à l'ennemi les pentes de la Caillette.

Dès le 24 juin, le général Nivelle, commandant l'armée de Verdun, prescrit au général Mangin qui commande le secteur d'attaquer sur Thiaumont et Fleury. Dans la série d'opérations locales qui sont alors entreprises presque journellement par nos troupes, du lendemain de la bataille du 23 juin jusqu'au 11 juillet, date à laquelle se déclenchera

une nouvelle offensive allemande, — ne pouvant les prendre une à une, ne pouvant les chanter une à une, car toutes, même lorsqu'elles échouèrent, offrent, comme des corbeilles pleines, leurs fruits sanglants, — j'ai choisi un épisode, emprunté à l'histoire du 202e régiment d'infanterie. Comme dans ces œuvres d'art qui dégagent une sensation plus vaste d'humanité en renforçant le motif principal par le reflet qu'en donnent les personnages secondaires, je prie qu'on imagine, par delà les protagonistes mis en scène, les combattants d'autres régiments qui, pendant cette période d'épreuves, arrachèrent pierre à pierre à l'ennemi un morceau de Fleury, un pan de mur gisant de Thiaumont.

C'est le 1er juillet que le 202e vint prendre position sur l'emplacement ou proche l'emplacement de l'ouvrage de Thiaumont, que le 218e a enlevé d'un bel élan le 30 juin; où l'ennemi est rentré le soir, que nous avons repris, reperdu, repris, on ne sait plus au juste, tant la lutte a été acharnée, et tant l'ouvrage détruit, écrasé, piétiné, n'offre plus à l'assaillant qu'un vague point d'appui. Dès le lendemain, 2 juillet, le régiment reçoit le choc adverse.

Le capitaine Gaury, atteint d'une balle, tombe la face contre terre ; il ne peut plus de lui-même se retourner. Va-t-il

mourir si misérablement? Un de ses hommes vient à son aide :

— Place-moi face à l'ennemi, demande-t-il comme une prière.

Puis, redressé, il a encore la force de murmurer : « Vive la France ! » et il retombe mort.

Le 4 juillet, c'est le 6e régiment de la garde prussienne qui est précipité tout entier sur Thiaumont. Il est précédé de fortes patrouilles qui se sont coiffées de casques français et qui tâchent d'endormir la vigilance des sentinelles en les appelant : « C'est toi, Louis. C'est toi, Pierre... » Piège grossier bientôt éventé. Ces vieux noms français exigent un accent de chez nous. Aux patrouilles fusillées ou chassées succèdent les vagues d'assaut. Le 202e sort des entonnoirs qui lui servent de tranchées et marche à sa rencontre, les hommes criant : *on les aura* et jetant des grenades.

Pour exciter ou contenir ses troupes tour à tour, selon les nécessités de l'action, le lieutenant-colonel Wasquez, qui commande le régiment, quitte son abri avec ses officiers adjoints, qui, tous, seront blessés tour à tour, et il se porte en avant. Atteint de trois blessures, il doit passer le commandement au chef de bataillon Rapilliard, mais refuse de se laisser évacuer, et de son bran-

card il assiste avec énergie son remplaçant.

Le commandant Rapilliard a pris avec lui, à tout hasard, pour proclamer ses ordres avec plus de sonorité, un clairon qui n'a pas eu le temps de terminer ses classes et qui n'entend pas grand'chose aux sonneries. De plus, l'instrument où il appuie sa bouche est tout bossué et l'embouchure en est faussée.

— Sonne quand même, ordonne le commandant, sonne toutes les fois que tu verras des Boches.

Et le clairon de souffler dans son cuivre et d'en tirer d'effroyables couacs qui excitent l'hilarité des poilus et les mettent en belle humeur. A peine abrité, il attire sur lui grenades et coups de fusil : par miracle, il échappe aux coups et trompette éperdument toutes les fois qu'il voit bouger quelque chose. Jamais consigne ne fut mieux remplie.

A côté du musicien a pris place un singulier personnage. C'est un feldwebel qui a été fait prisonnier au début de l'action et qui a été amené au poste de commandement. Le sous-officier allemand ne semble pas très satisfait de demeurer là, exposé au feu et les oreilles déchirées. Il grimace affreusement, mais cherche à plastronner. Comme on l'interroge, quand la fanfare le permet, il riposte avec arrogance, en un français à peine hésitant :

— Dans une demi-heure la garde prussienne sera ici. Vous allez voir.

Il se redresse et branle la tête de façon avantageuse. Le commandant Rapilliard, agacé, lui crie dans la figure :

— Tu ne connais pas mes poilus : c'est eux que tu vas voir.

Et il l'abandonne au clairon pour conduire lui-même la contre-attaque. Promptement, il réunit son monde et réussit à culbuter l'ennemi par une belle charge le long de la route de Thiaumont. Lorsqu'il revient de l'affaire, tout chaud malgré la pluie, le musicien sonne aux champs aussi fort que brait un âne, et le feldwebel qui, accablé soit par la musique, soit par la fatigue, s'était assis, se relève brusquement, se met au *garde à vous*, salue et dit :

— Les Français, braves.

Il répète, le visage grave et les yeux mouillés :

— Braves.

Mais il ajoute, en jetant sur son compagnon un regard courroucé :

— La musique mauvaise.

Cependant les munitions risquent de manquer : il faut aller, pour en prendre, fouiller les morts. L'ennemi, devant une résistance aussi acharnée, renonce. A l'infanterie qui se retire, succède un déluge de fer. « La terre,

rapporte un témoin, les cadavres, les armes brisées sont projetés en l'air, et ces débris innommables retombent sur ceux que le sort épargne et qui défendent ce charnier. »

A la tombée du jour, la situation sur le front de Thiaumont est rétablie, et le 202e a la fierté d'avoir vu les talons de la garde prussienne.

IV

La bataille pour Souville-la-Laufée.

11-12 juillet.

L'occupation de l'ouvrage de Thiaumont en pointe avancée de notre ligne ne peut se maintenir. L'ennemi descend au delà le long de la crête de Froideterre, et revient au poste de commandement 119 qu'il a déjà occupé le 23 juin. Là se livre, le 7 juillet, un combat d'une violence extrême : deux bataillons de notre 293e régiment d'infanterie et un bataillon de notre 247e ont contre-attaqué et se sont même avancés jusqu'au nord et au sud de Thiaumont. Puis c'est toujours la même douloureuse antienne : les chefs mis hors de cause, la troupe se reconstitue en arrière ; le colonel d'Ollone, qui commande la brigade, est blessé ; blessé, le lieutenant-colonel Manceron, qui commande le 293e ; blessé, le lieutenant-colonel Bonnaire, qui l'a remplacé.

Pourquoi faut-il que le théâtre de cette lutte héroïque s'appelle le P. C. 119? Rien n'est plus mal sonnant que ces chiffres et ces abréviations de la guerre moderne.

Douaumont, Thiaumont, Hardaumont, Vaux, Souville, Tavannes retentiront pour notre gloire dans les siècles des siècles comme des cloches de bronze. Comment faire retentir dans les mémoires le nom du P. C. 119? Il est pourtant des hommes pour qui ces abréviations et ces chiffres représentent un lieu de misère, de douleur et de sang, un calvaire de gloire : sur la pente de Froideterre, cela forme une bosse à peine sensible, une bosse de terre brune qui ne se détache guère du chaos produit par le martèlement continu des éclatements. Il est des hommes pour qui la France s'est résumée toute, un jour, dans la défense du P. C. 119.

Mais ce ne sont là que des combats locaux, nécessaires pour arrêter la pression ennemie et pour redonner confiance en eux-mêmes à nos hommes après les dures épreuves du mois de juin. Cependant un nouveau fait, survenu le 1er juillet, va peser désormais sur la bataille de Verdun. Le 1er juillet, les armées françaises et britanniques ont passé à l'offensive sur les plateaux des deux rives de la Somme. Du 1er au 5, au prix de pertes légères, elles se sont emparé, sur un front de dix kilomètres, d'une zone de terrain d'une profondeur de quatre à cinq, défendue par quatre et parfois cinq lignes de tranchées, appuyées par des abris bétonnés et des défenses

accessoires. Près de 10 000 prisonniers, 80 canons et plusieurs centaines de mitrailleuses complètent le gain de ces fameuses journées. Foch et Fayolle ont mené l'affaire. Certes, l'armée ennemie, concentrée dans la région de Péronne, appuyée aux villages changés en redoutes, est en état d'opposer une furieuse résistance. Mais, pour soutenir le combat, elle devra faire appel à des renforts. Verdun est donc dégagée. Verdun, assiégée depuis plus de quatre mois, est sauvée. C'est la victoire de Verdun.

Pas encore. L'ennemi n'a pas renoncé, ne veut pas renoncer au but qui l'hypnotise et dont il a rempli l'univers. Son orgueil et son artillerie en place l'attachent pareillement à Verdun. Il ne cessera pas d'attaquer Verdun. La prise de Verdun, même après tant de pertes subies et un si long délai, même sans avantages matériels, sans aucun espoir d'en tirer profit et de rompre notre ligne, la prise de Verdun pour s'arrêter au bord de la Meuse, serait malgré tout un succès moral qu'il pourrait opposer à l'avance des Alliés sur la Somme et à la marche russe en Galicie. Verdun enchaînée pour le 14 juillet, liée au poteau pour la fête nationale des Français, quel éclat la propagande allemande, si experte à manier l'opinion, ne tirerait-elle pas de cette capture? La barrière de Souville-

Froideterre, ébranlée le 23 juin, cédera peut-être sous une nouvelle ruée. Il faut que le fort de Souville, comme Douaumont, comme Vaux, soit fait prisonnier.

Mais notre offensive sur la Somme absorbe les forces dont il peut encore disposer sur le front occidental. Pour alimenter ses attaques, le Kronprinz ne peut puiser que dans sa propre armée. Sans doute pourra-t-il opérer des prélèvements dans les secteurs défensifs entre Argonne et Moselle. Alors il restreindra encore le cadre de ses assauts. Il a déjà abandonné la progression par la rive gauche. Sur la rive droite, il réduira le secteur d'attaque au front Froideterre-Damloup. Ce qu'il gagne par ce resserrement, il tentera de l'employer en violence de choc, et ce sera la bataille du 11 juillet.

Elle avait été fixée primitivement au 9. Le mauvais temps la fit retarder de deux jours. Elle s'étendit de Fleury-devant-Douaumont à la batterie de Damloup. Les forces engagées comprenaient : quatre régiments du corps alpin et de la 4e division, trois de la 103e division, deux de la 1re division et trois du XVe corps actif. Il y eut une attaque principale de l'aile droite sur Souville, appuyée par une attaque secondaire de l'aile gauche sur la Laufée. La préparation d'artillerie commença dès le 9 juillet

par un bombardement sur tout le front du bois de Nawé au bois Fumin. Le 10 et le 11, l'artillerie concentre la plus grande part de son activité sur le secteur de Souville, — Souville, le rempart et la clé de Verdun, Souville dont les chaînes sont forgées.

Et c'est bien Souville que vise l'attaque principale qui, le 11 au matin, s'étend de Fleury au bois de Vaux-Chapitre, les bataillons dans leur dispositif habituel : deux lignes d'attaque fortes chacune de deux compagnies, les compagnies de tête formant trois vagues. Les renforts sont dissimulés sur le revers des pentes nord de Fleury, dans le ravin du Brazil, jusqu'au village de Vaux ; les réserves attendent les ordres au fort de Douaumont, dans le ravin de la Fausse-Côte, plus loin encore dans le ravin de Bezonvaux. Sur tout le front d'attaque, les premières vagues progressent d'une centaine de mètres, puis, fauchées par nos mitrailleuses, refluent, diminuées, sur les tranchées de départ où les deuxièmes vagues ont été maintenues par nos tirs de barrage. Au centre cependant, le 140e régiment (4e division) a refoulé nos éléments avancés, s'accroche aux dernières maisons de Fleury, occupe à coups de grenade la lisière sud du village détruit, se précipite, le matin du 12, sur la chapelle Sainte-Fine. Farouches, exaltés, envoûtés par Sou-

ville, qu'on a désigné à leurs coups comme un être vivant, quelques soldats plus hardis, de compagnies mêlées, grimpent les pentes de Souville. Ils atteignent la crête : ils se jettent contre les flancs broyés du fort. Là, ils se font prendre ou exterminer, mais ils sont allés à Souville.

L'attaque de l'aile gauche visait la ligne de la Laufée. Du fort de Vaux, elle se précipite, à cinq heures du matin, dans les bois mutilés du Chênois et de la Montagne. Deux bataillons du 126e régiment sont dispersés par nos feux dès leur sortie des tranchées. Le 143e régiment réussit tout d'abord à rompre notre première ligne au bois du Chênois; pris en flanc sur sa droite par nos mitrailleuses et violemment contre-attaqué, il reflue à son tour. Mais le 99e s'est emparé de la batterie de Damloup, puis de l'abri de Combat qui est derrière et qui commande la Laufée. Il perd l'abri de Combat : la batterie lui restera. Certes les pertes sont disproportionnées avec le résultat : les aveux des prisonniers en apportent la preuve. Voilà tout de même les Allemands bien près de Souville et bien près de la Laufée.

***

C'est l'opération allemande reconstituée d'après les interrogatoires et les documents

recueillis. Comment nos troupes ont-elles résisté à cet assaut de douze régiments, préparé par le pilonnage et l'empoisonnement? La gauche était tenue du ravin des Vignes qui borde à l'est la côte de Froideterre au ravin des Fontaines par la 131e division (général Duport) que relèveront ou renforceront les régiments de la 128e (général Riberpray) ; la droite, du ravin des Fontaines au fond de Dicourt, par la 71e (général Mordrelle).

J'ai montré la côte de Fleury coupant, comme le bras transversal de la croix, la crête de Froideterre-Douaumont, entaillée au nord par le ravin de Chambitoux, au sud-ouest et au sud par le ravin des Vignes et le ravin de la Poudrière, portant sur sa pente sud, proche le sommet, le long village de Fleury-devant-Douaumont. C'est un bastion en avant de Souville, mais c'est le nœud de tout un réseau de ravins qui facilitent les entreprises des assaillants. Au carrefour où se croisent, en arrière du village, les routes de Verdun à Vaux et de Fleury à Tavannes, est la chapelle Sainte-Fine, ou, du moins, ce qui en subsiste. Après le 23 juin, nous avions réussi à reprendre pied dans quelques îlots de Fleury. Le 11 juillet, l'ennemi dépasse Fleury, commande le ravin de la Poudrière, menace le carrefour de la chapelle Sainte-

Fine. Dans le ravin de la Poudrière, le colonel Coquelin de Lisle est tué avec sa liaison comme il défendait son poste de commandement submergé par les vagues d'assaut. Sera-ce, comme le 23 juin, une poussée qui, momentanément, rompt l'obstacle? La ligne a fléchi, mais elle va se rétablir. Le général Duport ordonne immédiatement de lancer deux bataillons du 100e régiment à la contre-attaque de Fleury. La mise en place des troupes d'assaut prend du temps ; l'opération est reportée au soir, une erreur de direction la fait échouer. Le lendemain 12, elle est reprise dans la matinée sans résultat appréciable.

Les Allemands l'ont prévenue à trois heures du matin, ont surpris au cours de leur relève des éléments du 167e régiment, se sont infiltrés au sud-ouest de la station de Fleury. Et les voici qui marchent sur la chapelle Sainte-Fine, pour se porter, de là, sur le fort de Souville. L'heure est grave, mais les ordres sont donnés avec précision et sang-froid pour dégager le fort menacé ; un bataillon du 100e régiment se poste sur le chemin de Vaux, face à la chapelle Sainte-Fine qui est perdue ; le 25e bataillon de chasseurs arrive de Tavannes et, quand le bataillon de réserve de la division atteint le plateau que le fort couronne, il trouve la situation

déjà redressée. Des Allemands qui sont venus à Souville, pas un n'est reparti.

Cependant l'ennemi a gagné près de cinq cents mètres de terrain au delà de Fleury, il tient les ravins des Vignes et de la Poudrière, il occupe l'ouvrage de la Poudrière. La 37e division (général Niessel), qui vient relever la 151e, recevra la difficile mission de dégager la région du fort et de reprendre le village de Fleury.

A l'ouest, entre le ravin des Fontaines qui sépare les pentes de Fleury des pentes de Souville, et le fond de Dicourt qui se heurte à la falaise de la Laufée, les troupes du général Mordrelle recevront le choc de l'attaque d'aile et ne fléchiront que sur la droite, quand la perte de la batterie de Damloup leur supprimera un point d'appui. Cependant la bataille se présente pour elles dans les plus défavorables conditions. Dès le soir du 10, les barrages en arrière de nos lignes par obus à gaz suffocants, sans doute chargés d'oxychlorure de carbone, les ont gênées dans les relèves en cours. Le bataillon Odienne du 370e régiment qui, sa période accomplie, descendait du secteur de Vaux-Chapitre, les bataillons Sauvage (217e) et Reitlinger (370e), en marche pour prendre leur dispositif de combat, ont spécialement souffert. Le masque collé au visage, la sueur

coulant à l'intérieur jusqu'aux lèvres séchées, les yeux aveuglés sous le mica brouillé des lunettes, le dos courbé de fatigue sous le sac, les pieds enfoncés dans l'argile boueuse, trébuchant dans les trous, — les distinguez-vous, dans les ténèbres, en file indienne, se serrant de près les uns les autres pour ne pas se perdre, trempés de pluie, lamentables et douloureux, mais se raidissant sous la perpétuelle menace de ces obus qui, en heurtant presque sans bruit le sol mou, s'ouvrent comme des coffrets de sorciers pour répandre leurs poisons? Parfois un rang se creuse, le choc sourd d'un corps qui s'abat s'amortit dans la boue, du sang se mêle à la terre mouillée, une âme, une force spirituelle s'envole comme un oiseau de lumière vers le ciel obscur et inexorable. Chacun fouille en soi-même pour y trouver, comme dans une cachette secrète, un dernier reste de courage et d'énergie : l'un prie, l'autre jure, l'un pense à boire et l'autre à ses enfants, celui-ci se suspend à la vie comme à une poutre qui craque, celui-là se penche sur la mort comme sur un abîme dont il mesure la profondeur, et la plupart sont assez occupés par les difficultés de la marche pour ne pas chercher autre chose que l'endroit où poser le pied ou, dans la musette, un reste de pain à grignoter. On est sauvé de l'angoisse morale par les

obstacles physiques. Devant la mort qui est là, il y a comme une série de petites barrières qu'il faut franchir une à une : toutes ces sceondes, toutes ces parcelles de temps remplies par les détails matériels. Alors apparaît l'importance des simples petits devoirs d'état qu'il faut accepter et remplir avant tous les autres. Il faut marcher, on marche ; avancer, on avance ; se porter en ligne, on s'y porte. L'exécution des ordres, c'est la prière du soldat.

Toute la nuit, les troupes ont gravi ce calvaire. Au matin, épuisées, elles supportent le choc de l'infanterie ennemie. Et l'effort qui leur sera demandé, elles l'accompliront. Du bois Fumin à la batterie de Damloup, les vagues d'assaut déferlent. Elles échouent dans le bois Fumin contre ce roc de poitrines humaines que forme le bataillon Roman (358e). A la Vaux-Régnier, où les tranchées n'ont pu être approfondies, on en vient au corps à corps (bataillon Chamart-Boudot : 358e), un instant le bataillon est submergé ; sur sa droite, par suite du recul de certains éléments, une trouée se produit quand le second peloton de la 21e compagnie vient à temps la boucher, prêt à s'opposer à une nouvelle attaque de l'ennemi, mais celui-ci qui perd son sang à flots ne renouvelle pas sur ce point ses tentatives ; une poignée d'hommes

l'a tenu en respect, et la liaison à droite avec le bataillon Trarieux (217e), au secteur du Chênois, est rétablie. Dans ce secteur, le terrain forme glacis en face du fort de Vaux ; il est à découvert, exposé aux feux, difficile à tenir ; il est tenu de quatre heures du matin à midi. Mais, attaqués de face, pris à revers par des troupes ennemies venues de la batterie de Damloup sur l'abri de Combat et le poste de commandement Montagne qui sont plus en arrière, les restes des compagnies d'occupation, pour échapper à l'enveloppement qui les menace, se retirent sur la ligne de la Laufée.

La batterie de Damloup, où l'on s'est tant battu depuis ces premières journées de juin qui virent la défense mémorable du fort de Vaux, a été perdue, en effet. Dès longtemps, nous ne l'occupions qu'en partie. Les 13e et 17e compagnies du 221e régiment, décimées, fondues sous le bombardement, ont été englouties dans l'attaque. Par la trouée qu'a causée leur disparition, ont passé les détachements d'assaut (*Sturmabteilungen*, ont dit les prisonniers) chargés de s'emparer de l'abri de Combat et du poste de commandement Montagne. Une autre compagnie du 221e (la 18e), malgré sa situation en l'air et la brèche laissée sur sa droite par la perte des 13e et 17e compagnies, arrête la pro-

gression de l'ennemi, tient jusqu'au soir ses emplacements avec les fusils qui lui restent et n'abandonne ses positions que par ordre, dans la soirée, après qu'elle a permis au commandement d'assurer ses dispositions par l'entrée en ligne de trois compagnies du 221e régiment (les 14e, 22e et 21e). Sur le front rectifié, celles-ci assurent la défense de la ligne de crête, et maintiennent la liaison entre les troupes de garnison de la Laufée à l'ouest, et les unités du 221e à l'est.

La garnison du secteur de la Laufée, enfin, à l'extrême droite de la bataille, reçoit mission de recueillir les éléments de la défense du Chênois-Montagne et de reconstituer une ligne de défense au sud de la batterie de Damloup, de l'abri de Combat et du P. C. Montagne aux mains de l'ennemi. Car l'ennemi a fait une brusque irruption, au sortir de la batterie de Damloup, sur l'abri de Combat et jusque sur le P. C. Montagne où il a cueilli le lieutenant-colonel Leyrand, commandant le 217e régiment, et son état-major. Le colonel est envoyé au fort de Vaux escorté de deux gardiens. Un barrage de nos fidèles 75 lui supprime en route cette escorte, le couvre de terre, le blesse même d'un éclat, mais l'épargne. Tranquillement, il revient, tout seul, à son poste de commandement. Peut-être un autre barrage lui creusera-t-il un che-

min jusqu'à nos lignes. Une telle chance ne peut le tromper. Il arrive au P. C. Montagne. On s'est terriblement battu pendant son absence. La compagnie Geissmann, la 22e de son beau régiment qui était en réserve, a contre-attaqué sans retard et à plein élan. Coup sur coup, ses deux officiers sont tués ; une houle se produit, un sous-officier la ramène ; elle avance, mais ne peut se maintenir sur place. Le bataillon Martelet (358e) et quelques autres éléments de la 141e brigade reprennent à leur compte l'opération au cours de la soirée et parviennent cette fois à entrer dans le P. C. Montagne où ils capturent 80 prisonniers, dont un officier, et délivrent le colonel Leyrand qui, précisément, y revenait, juste pour les recevoir. Il avait pu se promener en liberté dans les lignes allemandes et cherchait un abri honorable pour y passer la nuit, dans les lignes françaises de préférence. On put, le soir même, organiser la défense de la position en avant du P. C. Montagne en s'appuyant sur la ligne de la Laufée.

... Inébranlable dans sa résolution et sa confiance, certain de sauver Verdun malgré la rage déployée par l'ennemi, le général Nivelle, le soir de cette angoissante journée du 11 juillet, comme il l'avait fait le soir du non

moins angoissant 23 juin, soutient et encourage ses troupes. Tout le jour il a suivi et redressé l'action. Le matin il a su l'avance allemande au delà de Fleury par les ravins des Vignes et de la Poudrière ; il a reconnu la perte de la batterie de Damloup, de l'abri de Combat et du P. C. Montagne. Il est allé chercher de plus près la physionomie de la bataille. Souville ne sera pas prisonnier. Souville menacé ne portera pas les fers qui chargent Douaumont et Vaux. Là est le résultat véritable. L'affaire est encore une fois manquée, mais l'audace ennemie n'a pas encore abdiqué. Le soir, le général s'est assis à sa table de travail, cette table où, depuis le 1er mai, prenant la place du général Pétain, il s'est accoudé si souvent, ordonnant ses lignes de défense ou, de préférence, préparant ses offensives. Il y a trouvé une adresse de félicitations de l'Académie française. C'est quelque chose, en un pareil moment, après un effort titanique pour repousser une fois encore le rocher qu'un géant veut rouler sur Verdun, que de sentir venir à soi comme une armée invisible les puissances spirituelles du pays. Dans une guerre comme celle-ci, tout compte, et la force morale se traduit en afflux d'opiniâtreté ou de hardiesse. Et il prend texte de cet hommage d'une élite pour transmettre aux soldats de Verdun cette nouvelle exhortation :

Soldats de Verdun,

Vous avez répondu à l'appel qui vous était adressé. Grâce à votre héroïque ténacité, l'offensive des Alliés a déjà franchi de brillantes étapes, et les Allemands ne sont pas à Verdun.

Mais votre tâche n'est pas achevée : aucun Français n'aura droit au repos tant qu'il restera un ennemi sur le sol de France, de l'Alsace et de la Lorraine.

Pour permettre à l'offensive des armées françaises et alliées de se développer librement et d'aboutir à la victoire définitive, vous résisterez encore aux assauts de nos implacables ennemis qui, malgré le sacrifice d'un demi-million d'hommes que Verdun leur a déjà coûté, n'ont pas renoncé à leurs vains espoirs.

Et, non contents de résister, vous mordrez encore et sans cesse, pour retenir devant vous, par une menace continuelle, le plus possible des forces ennemies, jusqu'à l'heure prochaine de l'offensive générale.

Le passé répond de l'avenir ; vous ne faillirez pas à votre mission sacrée, et vous acquerrez ainsi de nouveaux titres à la reconnaissance du pays et des nations alliées.

V

Une artillerie divisionnaire en action.

11-12 juillet.

Dans ces récits de combats, si difficiles à ramasser en quelques traits généraux et en quelques épisodes significatifs, il est trop rarement question de l'artillerie, ou plutôt il est constamment question du matériel, des calibres, des préparations, des bombardements, des effets, des destructions. Les tirs se sont perfectionnés au point qu'il ne faut pas moins de cinquante vocables pour énumérer leurs méthodes. — Cinquante ? vous exagérez. — J'en ai compté 46 sur les rapports d'artillerie que j'ai pu dépouiller, et en voici l'énumération :

1 Tirs d'interdiction.
— de contre-batterie.
— de peignage.
— de contre-préparation.
5 — de représailles.
— de concentration.
Tirs de démolition.
— de barrage.
— de neutralisation.
10 — de surprise.
— de harcèlement.
— de destruction.
— de surveillance.

Tirs concentriques.
15 — de réglage.
— d'efficacité.
— à obus spéciaux.
— préventifs.
— de ratissage.
20 — d'encerclement.
— d'isolement.
— de bouleversement
— de précision.
— de brossage.
25 — systématiques.
— de balayage.
— intermittents.
— d'arrosage.
— progressifs.
30 — régressifs.
— de martelage.
— d'empoisonnement.
Tirs de pilonnage.
— de contre-pilonnage.
35 — d'accrochage.
— de cardage.
— de contre-bombardement.
— de recherches d'observatoire.
— nuancés.
40 — de bombardement continu.
— de saupoudrage.
— de rateau.
— de neutralisation contrôlés.
— au lapin.
45 — au pigeon.
— de cassure.

Et comme si cette longue liste ne suffisait pas aux artilleurs, ils terminaient généralement leur énumération par : *tirs divers*. Je n'ai jamais su exactement ce que cette catégorie pouvait bien comprendre, étant donné le joli choix d'expressions extrêmement variées dont se composait leur vocabulaire.

Mais ne dirait-on pas que ces terribles bouches à feu ont choisi elles-mêmes leurs emplacements, s'y sont disposées d'elles-mêmes, toutes camouflées et abritées, se ravitaillent elles-mêmes en munitions, crachent toutes seules leur mitraille? L'artille-

rie, c'est parfait, mais les artilleurs? N'irons-nous pas les interroger? Voici l'artillerie de la 71e division. Elle est commandée par le lieutenant-colonel Dumas. Il est du Midi, et il est blond ; du pays de l'éloquence, et il est sobre de gestes et de paroles ; du pays de l'agitation, et il est calme. Tant il est vrai que, derrière les formules de convention, les ténors toulousains et les farandoles provençales, il existe un Midi grave, logique, ordonné, de descendance latine. La précision de ses ordres égale leur rapidité. Il voit juste, parce qu'il ne se hâte pas et ne se perd pas dans les détails : une fois qu'il a vu, tout s'enchaîne en un instant dans sa pensée accoutumée à conclure. Il a prévu pour l'emploi de ses pièces toutes les hypothèses et au fur et à mesure que les renseignements lui parviennent, il les exploite sans désemparer. Il manie son artillerie comme un orchestre où chaque groupe d'instruments entre en action à son heure et joue sa partie.

Et ce chef au commandement si sûr est en même temps le plus modeste des hommes et au dedans, pour ceux qui l'ont pénétré, le plus délicat et sensible. Les 10, 11 et 12 juillet, c'est lui qui, par ses tirs de barrage, a brisé l'attaque ennemie sur la Vaux-Régnier, le Chênois et la Laufée et permis

à l'infanterie de revenir au poste de commandement Montagne.

L'un de ses officiers, le capitaine Linzeler, a noté dans son carnet ses impressions du 11 juillet. Il était au poste du Tillat, en arrière du fort de Tavannes et du bois des Hospices. Si je le cite, ce n'est pas tant pour le pittoresque de ses notes que pour leur observation humaine et surtout leur amicale psychologie de l'artilleur qu'il importe de mettre en lumière, car elle n'a guère été présentée que dans le volume tout chaud de jeunesse intelligente et ardente du maréchal des logis Paul Lintier, *Ma pièce* :

« Ce n'est que le 11, et assez tard dans la matinée, que nous nous sommes rendu compte de l'importance de l'attaque subie. La violence du bombardement nocturne ne nous est apparue qu'à la réflexion. Les tirs que nous faisions, l'âpre action de chacun, le bruit de nos canons dominaient le bruissement des projectiles asphyxiants, adouci et sournois, comme une pluie constante et molle par une nuit obscure, et qui mouille sans être vue ni presque entendue.

« Dans le P. C. où je suis resté, au Tillat, dans la citerne vide, au mur d'enceinte démoli, et où le bombardement a été incessant, nous n'avons eu de nouvelles qu'une fois avant l'attaque, par le ravitaillement,

vers deux heures du matin, le 11. Les obus asphyxiants, nous dit-on, barraient les voies d'accès et allaient jusqu'à nos échelons dans le ravin de Belrupt.

« L'arrivée du ravitailleur dans cet abri, découvrant les toiles de tente qui en fermaient l'entrée et franchissant le feu allumé devant la porte, le casque, le masque, le grand manteau à pèlerine et le sac à vivres sur l'épaule, dans le sommeil lourd de nos coureurs et de nos téléphonistes épuisés, sa hâte à achever sa distribution et à rejoindre sa voiture dont les chevaux toussent sous les gaz, c'est une apparition singulière dans ce mélange de silence et de bruit, d'ombre épaisse et de lumière rouge du foyer qu'il traverse ; de la vie efforcée au-dessus de la mort.

« Les premières nouvelles arrivent par les coureurs vers quatre heures du matin; notre abri est toujours préservé des gaz par sa double barrière de toiles et de feu. On les entend bondir sur le caillebotis, soulever la toile, sauter sur le sol dur de la citerne. Ils s'assoient tassés et soufflant. Ils nous voient sans masques, et aussitôt font sauter les leurs, et tout leur corps se soulève sous la joie de l'air absorbé. Les visages de ces coureurs, tout ruisselants, violets, les yeux étincelants et gonflés, les bouches craquelées de sécheresse,

dégagent un effort et une énergie magnifiques. Ils disent le fléchissement de nos lignes. On croit l'ennemi arrêté, mais rien n'est précis. Des blessés, des errants égarés les ont vus entrer, nous rejoignent et notre abri est bientôt plein. Le lieutenant-colonel Defaucamberge renvoie les blessés au poste de secours voisin, à vingt mètres de notre abri. C'est un boyau, ce poste de secours, creusé au pied du mur de la citerne, assez mal abrité par des poutrelles de fer, des rondins, des sacs de ciment hâtivement placés. Il peut contenir quatre blessés, il en a dix, et graves. Ils sont par terre, muets, sur des brancards dont le dernier déborde l'abri. Ce blessé recevra dans la journée un nouvel éclat d'obus. Et les malheureux blessés que je viens de ramener là, puisqu'on ne veut pas les abriter, je les dirige vers l'arrière.

« Les autres resteront là jusqu'à minuit. Des ambulances françaises ont remplacé les ambulances américaines ; malgré nos efforts énergiques, nous n'obtiendrons pas qu'on envoie une voiture à cet endroit qu'on a estimé trop dangereux. Et c'est un camion d'artillerie lourde, venu ravitailler en munitions une batterie voisine, qui les emportera après minuit.

« Les renseignements sont arrivés dans la matinée assez rapidement, pendant que le

bombardement diminuait et c'est dans l'après-midi seulement qu'on a pu fixer notre ligne et rétablir les barrages. Et j'ai compris dans cette nuit et cette journée, en voyant nos hommes calmes dans l'abri, la qualité du courage de l'artilleur, ni supérieure, ni inférieure à celle du fantassin, mais si différente. Le fantassin, sous le bombardement, dans la tranchée, peut être soutenu par l'attente même de la marche en avant, l'espoir de la lutte face à face et de la vue enfin de l'ennemi à abattre avant d'être soi-même abattu. L'artilleur doit travailler comme à l'usine, avec la même précision calme, sans voir jamais le résultat de son effort, sans se laisser troubler par un danger dont il ne peut connaître l'origine. Il faut qu'il puise dans son cerveau, dans son raisonnement toute l'énergie de son action. Et il le fait très simplement, avec une ardeur passionnée d'intelligence... »

Une ardeur passionnée d'intelligence : le chef d'escadron Périquet, commandant le 2e groupe de ce régiment d'artillerie, se sert presque des mêmes expressions quand il parle avec amour de ses batteries « parfaitement stylées et également passionnées ». Le 5 juillet, il vient reconnaître, au bois de l'Hôpital, le terrain qu'il trouve sévèrement bombardé. Les échelons sont très éloignés des batteries et dans une situation précaire.

Chaque nuit le ravitaillement devra se faire à plein débit par un chemin défoncé dont les fondrières se dissimulent sous la boue : de nombreuses épaves témoignent de la difficulté. Du moins l'observatoire est merveilleux, inespéré et livre des vues étendues sur tout le champ de tir, depuis les points les plus éloignés : Hardaumont, Grand Chena, Dieppe, Haraigne, jusqu'au barrage normal au sud de Damloup et en potence devant la ferme Dicourt.

Le commandant décide d'occuper très fortement cet observatoire afin de l'utiliser de façon continue : un lieutenant et trois sous-officiers y veilleront en permanence avec tous les instruments nécessaires. Pour encadrer solidement les échelons, il affecte, en plus des chefs d'échelons des batteries, un lieutenant au soin des chevaux, à la visite des voitures et à la répartition des travaux (lors du bombardement par obus toxiques dans la nuit du 10 au 11, ce lieutenant sauvera tous les chevaux en les conduisant à temps au sommet du plateau de Belrupt) et un second lieutenant au lotissement des munitions, à l'entretien et à l'amélioration de la route de ravitaillement (celui-là fera couper et mettre en place trois cents fascines, construira des dérivations pour éviter les barrages ennemis, et assurera les ravitaille-

ments de telle sorte qu'il n'y aura à déplorer ni incident ni accident). Enfin il constituera un détachement avancé spécialisé qui restera sur place avec le plus possible de relais téléphoniques : ce personnel, dit le rapport « eut un rendement plein et continu et rendit de précieux services ».

Dès le 6 juillet, le groupe entre en action. Les observateurs signalent une circulation très active dans l'arrière-ligne ennemie. Des tirs sont réglés sur de nombreux groupes qui se dirigent vers les premières tranchées : village de Damloup, les Quatre Chemins, lisière du Grand Chena, bois de la Plume, route Eix-Bezonvaux, talus du chemin de fer, etc. Les jours suivants les lignes téléphoniques sont améliorées et les communications se perfectionnent. La circulation ennemie devient plus intense ; la région en arrière d'Hardaumont et du fort de Vaux semble affectée à l'adduction des réserves ou renforts : sans doute une action importante se prépare. Toutes les troupes en mouvement sont prises à partie ; un régiment qui est signalé s'engageant entre Vaux et Hardaumont est foudroyé par quatre tirs progressifs accolés et à toute vitesse. « Avec l'expérience de plus en plus affirmée des observateurs qui connaissent maintenant leur terrain à fond et avec l'ardeur passionnée

des batteries, il est tout à fait rare que ces tirs ne réussissent pas. Les observateurs ne quittent plus leurs appareils. » Ils sont les yeux des pièces en action. Ce sont eux qui distinguent le gibier et constatent les résultats. Et leur *ardeur passionnée* se communique aux servants qui nourrissent les gardiens du territoire aux longs cols de bronze.

Le 10 juillet, toutes les batteries de l'artillerie divisionnaire exécutent des tirs de contre-préparation offensive. Par échappées, à travers les fumées, l'observatoire et la liaison d'infanterie signalent jusqu'à sept heures du soir, jusqu'à la tombée du jour, des mouvements de troupes, en particulier sur les pentes est de la batterie de Damloup, sur celles du fort de Vaux, à Damloup, dans le fond de la Horgne. Puis, commence, vers dix heures du soir, ce bombardement par obus asphyxiants qui durera sans relâche jusqu'au lendemain, à cinq heures du matin. Les artilleurs ont été exercés au port du masque. Ils devront le garder pendant plus de douze heures, mais il n'y aura pas d'intoxication, sauf dans une batterie où les masques furent mis trop tard (six intoxiqués). Quelle nuit d'épouvante et d'inquiétude si l'on avait le temps de penser ! Mais, sous le groin qui étouffe, il faut apporter sans répit les munitions, les engloutir, tirer et recommencer. On ne voit rien, on ne sait

rien ; dans les ténèbres passent sans discontinuer les obus empoisonnés, quelque chose d'effroyable se prépare ou se perpètre. Les fantassins qui sont devant doivent en avoir le cœur serré. Il faut qu'un rideau de fer les protège. Et c'est pourquoi le tir de riposte des batteries est, pendant toute cette lugubre nuit, continu et, suivant les renseignements de la liaison qui fonctionne sous les ordres de l'artillerie divisionnaire, exécute des barrages devant Damloup, dans le fond de la Horgne, sur les pentes est du fort de Vaux.

Le 11 juillet, l'offensive prévue se produit à quatre heures du matin. Par projecteurs ou fusées, la bataille se suit du poste de commandement de l'artillerie. A l'extrême droite, les attaques sur la ferme Dicourt et sur la tranchée de Wissembourg qui domine le fond de la Gayette n'ont pu déboucher. Mais l'ennemi, par le moyen des *flammenwerfer*, s'est emparé de la batterie de Damloup. La compagnie qui tenait l'ouvrage est détruite ou prisonnière. Aussitôt la batterie de Damloup perdue est écrasée d'obus. Cependant l'ennemi a progressé jusqu'à l'abri de Combat et au poste de commandement Montagne où le colonel du 217e régiment a été fait prisonnier. Il faut barrer plus en arrière, sur la crête de la Laufée. Le commandant Périquet ne se contente pas de ce barrage : il fait exécuter

un tir de balayage partant de là jusqu'au fond de la Horgne. C'est sans doute ce tir de balayage qui libère de ses deux gardiens le colonel Leyrand du 217e, emmené prisonnier au fort de Vaux.

Aucune contre-attaque d'infanterie ne part sans être précédée et accompagnée par l'artillerie. Les liaisons sont merveilleusement assurées. Malgré les masques, portés depuis la veille, les artilleurs ne cessent pas de tirer. Ils ne pourront se démasquer que vers onze heures du matin.

Une batterie de 77 s'étant révélée à la ferme de la Plume (à l'est d'Hardaumont), elle est neutralisée et prise à partie par un tir de destruction réglé pièce par pièce au niveau. Le tir est si précis que trois dépôts de munitions sautent successivement et que des flammes s'élèvent au-dessus de la ferme qui brûle une partie de la nuit. Quant à la batterie dont le feu a été, dès les premiers coups, éteint, elle n'a plus tiré désormais.

Le 12 juillet, au matin, le commandant Périquet reçoit cette communication téléphonique :

— Attendez-vous à quelque chose de gros pour le 14 juillet.

Il répond sans hésitation :

— Le quelque chose de gros, nous l'avons eu. C'est passé.

Car on ne mesure bien souvent qu'après coup l'importance d'une attaque et la grandeur de l'effort adverse.

Et le commandant Périquet résume ainsi ses observations :

« ...Il est impossible que les nombreux tirs de surprise des 8, 9, 10, 11, 12 juillet, sur des objectifs aussi importants qui étaient manifestement des troupes d'assaut, n'aient pas gêné très considérablement l'ennemi dans la préparation de l'attaque qu'il projetait.

« Tous les groupes pris sous le feu ont été dispersés et ont subi des pertes constatées souvent très importantes. Les observateurs passionnés par leur rôle et munis d'excellents instruments ont vu de nombreux cadavres restés sur le terrain...

« Les batteries, parfaitement stylées et également passionnées, tiraient au but dès les premiers coups. Le premier jour, leur préparation de tir avait été perfectionné dans ce sens et le lotissement des cartouches était poursuivi soigneusement.

« Grâce aux précautions spéciales prises dans le port du masque et grâce à la confiance de tous dans ces engins de protection et à la présence de masques de rechange pour les pointeurs, dès le déclenchement de l'attaque, l'artillerie, nullement contrariée par le tir

prolongé d'obus toxiques, est intervenue efficacement et spontanément en dehors de la zone normale.

« L'attaque sur la tranchée de Wissembourg a complètement échoué. L'ennemi a été arrêté sur la crête de la Laufée dont les points d'appui et voies d'accès ont été pris sous le feu sans interruption. On distinguait de la tranchée de Wissembourg les cadavres épars sur le terrain, entre la crête et la batterie de Damloup... »

Enfin le chef rend hommage à la sûreté et à la rapidité des liaisons entre l'infanterie et l'artillerie dont il indique la conception et la méthode. « Le personnel, ajoute-t-il, fut inlassable de dévouement et de bravoure. » Ce que cette simple ligne peut résumer d'actes d'énergie, d'endurance, d'ingéniosité, d'héroïsme, il faut le laisser deviner.

Au début de la guerre il y eut souvent —pourquoi le nier? — des rivalités, des heurts, presque des conflits entre les différentes armes. Les fantassins se plaignaient des artilleurs. Les artilleurs gouaillaient les fantassins. Aujourd'hui, la plus étroite solidarité les unit. Ils veulent s'entr'aider, se réunir, se sentir à travers l'espace reliés physiquement et moralement. Le 221e régiment d'infanterie a pendant ces deux journées éprouvé l'efficace amitié du 2e groupe

de l'artillerie de la 71e division. Le 95e régiment qui le relève retrouve cette même agissante amitié, et voici dans quels termes le colonel de Belenet qui le commande remercie de son concours le chef d'escadron Périquet, commandant ce 2e groupe :

« Je ne puis que vous féliciter de l'organisation de l'artillerie telle que je l'ai trouvée ici en arrivant, ainsi que du zèle et de l'intelligence de tout le personnel mis à ma disposition... Les résultats acquis ont pu être constatés et ce matin encore on voyait des brancardiers munis de brancards circuler sur les points que vous avez battus... Je vous suis très reconnaissant de laisser votre personnel mettre les nouveaux venus au courant et je suis heureux d'avoir pu apprécier pendant quelque temps votre si bonne collaboration. »

Précieux et chaud témoignage, sous sa forme décolorée de rapport officiel, du fantassin à l'artilleur ! Voici que la courtoisie s'en mêle et qu'on échange des politesses. Ce colonel de Belenet qui reparaît ici est venu à Verdun dans les plus tragiques circonstances. Le soir du 25 février, quand le fort de Douaumont fut enlevé par surprise, c'est lui, qui avec son 95e régiment, a tenu le village et barré la route à l'ennemi trop tôt triomphant. C'est encore lui qui, au Bois-

Brûlé, dans la forêt d'Apremont, à l'est de Saint-Mihiel, a défendu la fameuse redoute. Il a connu de dures traverses. Il est sobre d'éloges et le voisinage de la mort a fait de lui, comme il a fait des meilleurs, le servant de la stricte vérité...

VI

LE PRINCE RENVOIE SES MUSICIENS.

4 août 1916.

Ne dirait-on pas le titre d'un chapitre d'*Eviradnus* ou du *Petit Roi de Galice*? Le prince renvoie ses musiciens, comme Hamlet, prince de Danemark, renvoie ses comédiens. Mais, à la guerre, y a-t-il place pour de la musique, et de quel prince s'agit-il?

A la guerre il y a place pour bien des choses, et même pour tout ce qui tient entre la vie et la mort dans le désir des hommes. Ce qui se passe de l'autre côté des lignes, ne faut-il pas que nous le sachions? Ne devons-nous pas connaître l'ordre de bataille, les travaux de défense, les effectifs, le commandement? Et quand nous connaîtrions tout cela, n'aurions-nous pas encore la curiosité de savoir ce que pense Fritz, Hans, Ludwig ou Peter? Il arrive parfois qu'un détail projette brusquement une grande clarté sur tout un ensemble d'événements. Le renvoi des drapeaux à l'arrière, le soir du 23 juin, est à lui seul l'attestation de

l'échec : la grande offensive allemande a beau conquérir Fleury et Thiaumont, Souville échappe et le front de France n'est pas rompu. C'est pourquoi l'histoire d'un chanteur n'est pas ici déplacée.

Il s'appelle Meyer, il appartient à la 1re compagnie du 41e régiment d'infanterie et il fait partie d'une équipe de musiciens où il brille au premier rang ; pour interpréter les lieder de Schubert ou de Schumann, ou les chansons populaires, il n'a pas son pareil. Or il a gardé l'habitude de noter sur son carnet ses impressions de guerre : notes brèves, souvent insignifiantes, la plupart du temps sans aucun intérêt militaire. Et certes il ne croyait pas qu'un jour il servirait de témoin dans la grande guerre quand il inscrivait, le plus innocemment du monde, le soir du 30 juillet, qu'il avait chanté au quartier général du général von Lochow. Le plus innocemment du monde, mais non sans une pointe de satisfaction et de vanité. Le général von Lochow a-t-il l'habitude de régaler les chanteurs que ses colonels lui expédient, sur sa demande, de l'un ou l'autre de ses régiments, quand il donne des réceptions? Aucune allusion n'est faite à sa munificence. A en juger par l'importance attachée à la nourriture dans la rédaction du carnet, à la nourriture sans oublier la

boisson, les largesses du général von Lochow ne sont pour rien dans le contentement du soldat Meyer. Mais le général von Lochow recevait à son quartier général de Nouillon-Pont un visiteur de marque. Nouillon-Pont est un petit village en bordure de la route de Spincourt à Longuyon, au nord-est de ces forêts de Mangiennes et d'Hingry qui ont dissimulé, au mois de février, les travaux de préparation pour l'offensive sur Verdun. Ce visiteur de marque n'était autre que le Kronprinz. Et le Kronprinz se montra si satisfait de la musique qu'il pria le général von Lochow de lui envoyer les chanteurs à son quartier général de Stenay pour une fête qu'il pensait donner le 4 août. Voilà ce qui remplit d'allégresse le cœur du soldat Meyer. Le prince impérial a goûté ses chansons, le prince impérial en a redemandé, le prince impérial attend les musiciens à son propre quartier général le 4 août. Et le soldat Meyer, le soir du 30 juillet, se promet une grande joie de la promenade à Stenay.

Du 31 juillet au 4 août, on compte communément quatre jours. A la guerre il y a jour et jour. Les événements quelquefois se précipitent comme des chevaux emportés. Tout de même, une invitation du Kronprinz est un ordre. Le général von Lochow se garderait de ne pas l'exécuter. Son Altesse a

demandé les musiciens pour le 4 août : elle les aura. Et le 4 août, l'équipe de chanteurs est amenée en automobile au quartier général de Stenay.

Leur arrivée dut être assez bouffonne. A l'état-major tout est en désarroi. Il n'est pas très prudent d'y introduire une équipe de chanteurs. Que se passe-t-il donc pour que MM. les officiers montrent tant d'émotion? Comment? On dit que les Français viennent de percer le front allemand à Thiaumont? C'est inimaginable ! Les Français de Verdun attaquent, les Français de Verdun percent le front allemand? Et voici que les ordres se succèdent, se précipitent, crépitent comme la fusillade. Le 364e régiment se repose à Maizières-les-Metz, à l'abri de la forteresse : embarquez le 364e pour Spincourt d'où il sera dirigé sans retard sur les lignes. Le 2e bataillon du 56e régiment vient d'être relevé du secteur de Thiaumont : qu'il fasse demi-tour et qu'il retourne immédiatement à son poste. Jetez au nord-ouest le premier bataillon du 143e régiment. Le 1er régiment de chasseurs alpins, qui a été alerté dans la nuit du 3 au 4 août, a-t-il débarqué à Vilosnes? Qu'il soit porté dès ce soir entre Thiaumont et Fleury ! Quoi encore? Où trouver des renforts? Où fabriquer des hommes? Quelle activité et quelle inquié-

tude ! Stenay est en l'air. Stenay s'agite. Ma parole ! On dirait de la panique. Et tout à coup, dans la cour où ils attendent, quelqu'un débusque les musiciens : « Que viennent faire ici ces gens-là? tonitrue le commandant du quartier général. — Ils viennent chanter, Monsieur le Major. » La culture germanique fournit-elle au commandant du quartier général suffoqué une réponse satisfaisante? La culture française lui aurait soufflé : *Eh ! bien, dansez maintenant !* Mais la culture française, c'est bien connu, a l'impertinence de répondre à tout, et même d'avance : n'a-t-elle pas mis en fable jusqu'aux origines de la guerre et, parmi les chiffons de papier qu'il a déchirés, M. de Bethmann-Hollweg a-t-il cru détruire *Le loup et l'agneau* dont le *Tu la troubles* contient toute la politique allemande? Sans doute notre major se dut-il contenter d'un *qu'ils aillent au diable.* Mais quand on lui répliqua : ordre du Kronprinz, force lui fut d'en référer à l'autorité supérieure.

L'autorité supérieure renvoya les chanteurs à leur régiment. Adieu, lieder de Schumann et de Schubert, adieu, vieux airs populaires, vous ne retentirez pas dans une ville française ! Le même automobile qui les avait amenés tout frétillants les remporte la mine basse et le gosier sec à n'en pas tirer une

note. Fidèlement, le soldat Meyer inscrit : *La séance récréative a été contremandée par suite de graves événements.*

Le lendemain, il venait grossir le nombre des 1 400 prisonniers faits par nous les 2 et 3 août. Quels étaient donc ces graves événements qui avaient fait ajourner la *séance récréative* offerte à ses invités par le Kronprinz? Mais n'y a-t-il pas imprudence à offrir des séances récréatives quand on n'est pas assuré du lendemain, ni même de l'heure qui va sonner? Depuis ce fameux 21 février, qui devait préluder à la conquête de Verdun et à la définitive humiliation française, le Kronprinz, vraiment, n'a pas mené une vie de tout repos. Jusqu'au 25, passe encore ! On recevait de bonnes nouvelles, quoique trop lentes les trois premiers jours : ces Français se battent bien, on les croit écrasés par l'artillerie, et on les trouve en place. Tout de même Brabant et Beaumont, et Louvemont, et le fort de Douaumont, *pierre angulaire de la forteresse,* et toute la Woëvre tombaient comme des châteaux de cartes. A partir du 26, dame, les choses se gâtent. Pour gagner un arpent de terre, il faut l'arroser de sang plusieurs fois, et la bousculade d'une contre-attaque vient, la plupart du temps, annuler le résultat. Cinq mois d'efforts, quarante divisions engagées, le plus formidable matériel d'artillerie

qu'on ait encore accumulé sur un même front d'attaque au cours de la guerre n'ont pu venir à bout de cette résistance inqualifiable, ou si justement qualifiée par un officier allemand de *monstrueusement opiniâtre*. Et Verdun n'a même pas empêché les Français de prendre part à l'offensive sur la Somme, d'y prendre la part principale. Oui, certes, le Kronprinz aurait grand besoin d'une ou deux bonnes séances récréatives. Comme Orsino, duc d'Illyrie, dans *le Soir des Rois* de Shakespeare, il eût si volontiers pris un bain de musique. Avec la tristesse d'un poème ou d'une chanson on berce sa douleur, qu'elle soit d'amour ou d'orgueil. « Si la musique est l'aliment de l'amour, réclame Orsino, jouez toujours, donnez-m'en à l'excès, que ma passion saturée en soit malade et expire ! Cette mesure encore une fois ! Elle avait une cadence mourante ! Oh ! elle a effleuré mon oreille comme le suave zéphyr qui souffle sur un banc de violettes, dérobant et emportant leur parfum... Assez, pas davantage ! Ce n'est plus aussi suave que tout à l'heure... » L'Orsino de la Meuse, qui avait pris tant de plaisir, au quartier général de Nouillon-Pont, à écouter les chanteurs et spécialement le ténor Meyer, doit renoncer à tout l'agrément qu'il se promettait de leur venue à Stenay. Lui aussi

il doit s'écrier, mais contraint : « Assez, pas davantage ! Ce n'est plus aussi suave que tout à l'heure... » Une autre musique lui est servie par les Français...



Le 23 juin le Kronprinz avait conquis Thiaumont et Fleury : Souville, il est vrai, avait tenu ; la conquête de Souville serait donc pour la prochaine fois.

Mais le 24 le général Nivelle contre-attaque sur Fleury et Thiaumont, dégage les abords immédiats de Souville.

Trois semaines plus tard, le 11 juillet, nouvelle grande offensive allemande. Du côté de la Laufée, nous perdons la batterie de Damloup et l'abri de Combat. Plus à l'est, l'ennemi dépasse Fleury, descend par les ravins des Vignes et de la Poudrière, atteint la chapelle Sainte-Fine. Mais, dès le 15, Nivelle et Mangin, avec une ténacité quotidienne, sans relâche, sans repos, poussent leurs troupes à l'assaut des ravins, de l'ouvrage de la Poudrière, du Dépôt qui est au sud de l'ouvrage de Thiaumont, de la batterie C et du poste de commandement 119. C'est le flux et le reflux des vagues. Elles battent Thiaumont et Fleury, se retirent, reviennent avec un élan accru. Et comment

énumérer tant d'assauts, de combats, de gestes héroïques perdus dans la grande épopée de Verdun? Il faudrait prendre une à une chaque unité engagée et la suivre jusqu'à sa relève. De cette gerbe d'efforts est faite la beauté rayonnante de Verdun. Comme les cathédrales elle est une œuvre anonyme. Comme il est dans les cathédrales des morceaux de sculpture que le jour ne caresse pas et que nul ne regarde, ainsi dans la bataille de Verdun il est des gloires oubliées et des merveilles inédites que, plus tard, il appartiendra aux historiens de rechercher et révéler dévotement.

C'est la division Niessel, zouaves et tirailleurs (37e), qui, après les dangereuses journées des 11 et 12 juillet où l'ennemi est venu se faire tuer jusque devant le fort de Souville, est amenée pour contre-attaquer. Sa mission est de dégager la région de Souville et de reprendre le village de Fleury.

L'opération, fixée au 14, jour de la fête nationale, est reportée au lendemain : 4 bataillons, partant du ravin des Vignes, prendront pour objectif Fleury : 2 bataillons partiront de la batterie est du fort de Souville, l'un pour attaquer Fleury par l'est, l'autre pour barrer le ravin de Chambitoux, chemin des renforts ennemis ; enfin un bataillon

attaquera, plus à l'est, face à Thiaumont, le P. C. 119.

La journée fut ardente et terrible. Sur les pentes du ravin des Vignes qui séparent Fleury de Thiaumont, prises de flanc par les mitrailleuses, nos troupes subirent des pertes lourdes, — le bataillon Torloting du 5e zouaves eut tous ses officiers tués ou blessés, — et néanmoins avancèrent, gagnant 300 mètres de terrain. Un ou deux îlots du village furent même occupés. Le bataillon Boisrouvray (du 115e), aidé par une compagnie du 317e, s'empara vers 6 heures et demie du soir du P. C. 119 où il fit une cinquantaine de prisonniers : l'attaque avait commencé à 8 heures du matin. Plus de dix heures d'assauts réitérés, de progression à la grenade, plus de dix heures sans arrêt, sans manger et sans boire, — sans boire quand on a la gorge et les lèvres en feu.

Plus de dix heures, et il faut recommencer. Le lendemain, 16, à 3 h. 45 du matin, le bataillon Boisrouvray reprend son attaque, cette fois sur la batterie C, tandis que trois compagnies du 317e marchent sur le Dépôt. Ainsi l'ouvrage de Thiaumont sera-t-il investi au sud ou à l'est. On parvient au sud-ouest de la batterie et l'on installe des mitrailleuses, mais le 317e doit revenir à une soixantaine de mètres à l'est du P. C. 119. C'est la toile

de Pénélope qui se défait à mesure qu'elle se fait. Une avance ici se paie par un recul là. Jamais on ne célébrera assez l'énergie déployée dans ces éternels recommencements. Cependant le 2e zouaves a repris sa marche sur Fleury.

Le 18, on se dispute le P. C. 119 et le Dépôt. Les zouaves gagnent un peu de terrain du côté de la chapelle Sainte-Fine que le 169e enlève le 19 à 5 heures du matin, tandis que les tirailleurs progressent à la grenade et viennent border la route, — quelle route ! — de Verdun à Vaux. Dans la nuit du 19 au 20, la Poudrière (au sud de Fleury), que les Allemands avaient d'autant plus fortement organisée que l'ouvrage faisait saillant dans nos lignes, et qui était défendue par deux compagnies du 11e régiment bavarois, est enlevée par le bataillon Thomas du 2e zouaves. Les zouaves la débordèrent au nord et redescendirent sur sa face est. Les Allemands réfugiés à l'intérieur, pour regagner leurs lignes, tentèrent une sortie sur cette face qu'ils ne croyaient pas gardée : ils y furent reçus par nos grenadiers. Refluant dans l'ouvrage, ils cherchèrent à s'échapper à l'ouest : ils y trouvèrent une de nos mitrailleuses. Cernés, ils regagnèrent l'abri de leur galerie centrale. Nos grenadiers pratiquèrent du dehors une ouverture par laquelle ils lan-

cèrent quelques grenades suffocantes qui provoquèrent des incendies. La garnison (150 hommes), devant ce traitement pénible, se rendit et de même toute la ligne ennemie (320 hommes, dont 7 officiers et 1 médecin) adossée à la Poudrière et tournée par les zouaves. Mais le Dépôt, au sud de Thiaumont, continuait de résister.

Dans la nuit du 21 au 22, le 2e régiment de tirailleurs pousse trois escouades jusqu'à la voie ferrée où elles s'installent. Le 22, les zouaves progressent par le ravin de la Poudrière sur Fleury et font prisonniers 6 sous-officiers et 60 hommes. Le 24, le commandant Négrié, à la tête d'un détachement formé pour l'assaut (une compagnie du 11e régiment, une du 20e, plus les grenadiers d'un bataillon du 20e), s'empare enfin de la fameuse batterie C. Le 28, une attaque de deux bataillons sur le Dépôt nous en livre la partie supérieure, ce qui nous permet de battre le ravin des Vignes et d'empêcher tout mouvement ennemi dans cette région.

Ainsi, pendant cette seconde quinzaine de juillet, la région de Thiaumont-Fleury est le centre agité de la bataille de Verdun. Pas un jour ne s'écoule sans combat. La Poudrière, la chapelle Sainte-Fine, le Dépôt, le P. C. 119, la batterie C sont l'objet de luttes mémorables où nous affirmons petit à

petit, et au prix de quelle endurance ! notre ascendant.

En quinze jours, la division Niessel a créé une base pour remonter les pentes de Fleury et atteindre la crête indispensable à la sécurité de Verdun. A son arrivée dans le secteur, le bombardement avait rendu les routes impraticables, même aux animaux de bât. Tous les ravitaillements, tous les transports devaient s'effectuer à dos d'hommes. Dès le 18, la route de Souville était réparée ; dès le 20, des pistes pour ânes et mulets étaient créées, et dès le 21 pour voiturettes. Quelles troupes que celles-ci qui travaillent et se battent tour à tour, se reposent des combats à la grenade en creusant et élargissant les boyaux, en recherchant et aménageant des sources, en retournant cette terre de France qu'elles ont rendue sacrée !

En vérité, quand on a en face de soi de pareils adversaires, le moment n'est pas très bien choisi pour faire de la musique. Le général von Lochow a voulu montrer, le 30 juillet, qu'il avait l'esprit libre en offrant à son illustre visiteur, le Kronprinz, le régal de quelques chansons. « ...Cette mesure encore une fois, elle avait une cadence mourante... » Et sans doute les deux chefs, après le concert, ont-ils arrêté un autre programme, celui de l'offensive du 1er août. Trois semaines

entre l'offensive allemande du 23 juin et celle du 11 juillet, trois semaines entre celle du 11 juillet et celle du 1er août : c'est le délai qu'exige la venue des renforts puisés par le Kronprinz dans sa propre armée entre Argonne et Moselle, puisque, maintenant, les opérations de la Somme empêchent de l'alimenter du dehors. Le Kronprinz, en quittant le général von Lochow à la veille d'une attaque, a voulu montrer à son inférieur son absence totale de préoccupation : il a réclamé les chanteurs pour le 4 août à son quartier général de Stenay. Le 4 août, on célébrerait un succès, — Verdun, non : depuis le 23 juin où l'on pouvait tout espérer, où l'on n'a pas abouti, on sait qu'il ne faut pas compter sur une victoire brusquée, mais peut-être Souville.

***

Et le 1er août, par une chaleur accablante, la nouvelle grande offensive allemande sur Verdun se déclenche. Mais dès le lendemain, si le Kronprinz était plus prévoyant, il aurait pu contremander les musiciens.

Huit divisions ennemies seront engagées tour à tour au cours de ce mois d'août, sur le front d'attaque Froideterre-Souville, dont six retirées des secteurs calmes de l'armée

du prince impérial : la 12e brigade bavaroise venue de la région de Saint-Mihiel, une demi-division Ersatz de la Garde accourue de la Woëvre, les 25e et 21e divisions de réserve, les 33e et 34e prélevées sur l'Argonne, la 14e division prise sur la rive gauche de la Meuse, enfin le 364e régiment envoyé du voisinage de Metz ; les deux autres divisions (4e et 50e) ont été reconstituées et reparaissent pour la deuxième fois sur ce front.

Chez nous les divisions de Cadoudal (31e) à gauche (secteur Thiaumont-Fleury) et Collas (15e) à droite (secteur de Vaux-Chapitre à la Laufée) reçoivent, le 1er août, le choc de la masse ennemie après un bombardement comparable à ceux qui précédèrent les âpres journées des 23 juin et 11 juillet. A gauche, nous perdons tout d'abord le P. C. 119 et le Dépôt. Mais le bataillon Faure, du 96e régiment, qui est en réserve, reçoit l'ordre d'avancer. Il doit franchir 600 mètres de terrain découvert, creusé de fondrières et battu des mitrailleuses et de l'artillerie : il les franchit dans un ordre parfait. Une de ses compagnies atteint le P. C. 119, le reprend et s'y organise. Au cours de cette série de combats, de ce flux et de ce reflux des deux troupes, le lieutenant Laborde et une dizaine d'hommes ont été faits prisonniers. Conduits à l'arrière, le lieutenant,

le caporal-fourrier Barthes et six de ces braves gens profitent du désarroi causé par le tir continu de nos batteries pour terrasser leurs gardiens et s'enfuir vers nos lignes où ils ne parviennent à rentrer en rampant que le lendemain, apportant des renseignements précieux sur l'organisation des positions allemandes.

Sur la droite, la bataille n'a pas été moins dure. L'ennemi s'est avancé par le ravin des Fontaines qui coupe en deux le bois de Vaux-Chapitre dans la direction de la chapelle Sainte-Fine et qui entaille les pentes de Souville. Le ravin des Fontaines est plus connu sous le nom de ravin de la Mort. Depuis les combats du fort de Vaux on n'a pas cessé de s'y battre. La source qui lui donne son nom débite une eau contaminée par les cadavres. La première vague d'assaut a été précédée d'un jet de grenades à fusil asphyxiantes, à odeur caractéristique d'anhydride phosphorique. Elle se dresse et se couche suivie d'autres, très denses, actionnées par un commandement énergique. « A vingt mètres devant notre première ligne, écrit un commandant de compagnie, au niveau du boyau des Carrières, un officier allemand debout braque son revolver à sa droite et à sa gauche pour faire lever et progresser la première vague qui vient d'exécuter un bond.

Cet officier est immédiatement abattu par un de nos hommes. » L'ennemi a beau multiplier, de 4 heures du matin à 9 heures, ses assauts, dès 9 heures il doit reconnaître qu'il est barré sur le plateau de Vaux-Chapitre. Mais, plus à droite, par le bois Fumin, il s'est infiltré ou il a forcé le passage et il se dresse, menaçant, sur la crête de la Haie Renard qui est comme un bastion en avant de Souville. Quelques éléments ont réussi à passer par le ravin des Fontaines. La situation de notre 27e régiment, chargé de sa garde, est critique. Si l'on ne reprend pas la crête de la Haie Renard, il sera enveloppé, car sa droite est déjà débordée. Mais dans l'après-midi ce danger est conjuré et la crête est réoccupée.

La journée du 1er août ne nous a pas coûté si cher que celles des 23 juin et 11 juillet. Elle va d'ailleurs trouver une prompte revanche dans les journées suivantes. Le 2 août, à notre tour, nous prenons l'offensive et menons l'action. A gauche, il faut dégager, au sud de Thiaumont, le P. C. 119 reconquis par miracle et qui fait saillant dans les lignes ennemies. Les lignes? A peine ose-t-on parler de lignes : dans ce terrain bouleversé, saccagé, pareil à quelque paysage fantastique de planète morte ravagée par un cataclysme, les fronts sinueux, mal définis, reliés tant bien que mal de trous d'obus en trous d'obus,

se heurtent ou s'enchevêtrent. Pour dégager le P. C. 119, il faut prendre la tranchée des Trois-Arbres qui est à trois ou quatre cents mètres au nord-est de l'abri des Quatre-Cheminées. L'abri des Quatre-Cheminées est creusé sur la pente sud de Froideterre au-dessus du ravin des Vignes. Les bataillons Riols et Faure du 96e régiment, renforcés des grenadiers du bataillon Gervalle, enlèvent la tranchée des Trois-Arbres.

Les hommes qui devaient mener l'attaque, écrit le capitaine Azaïs, adjudant-major au 2e bataillon du 96e, avaient pu jouir, pendant les heures qui l'avaient précédée, du travail merveilleux et réconfortant de notre 155. Ce n'étaient que Boches et débris de toutes sortes qui voltigeaient en l'air. Encouragés par ce spectacle et leurs chefs en tête, ils sortent d'un bond de leurs trous d'obus et se précipitent sur la tranchée ennemie. Là encore l'attitude résolue de nos troupes déconcerte l'ennemi qui lève les bras en l'air et se rend... Une demi-heure après le signal de l'attaque, plus un Allemand valide n'occupe la tranchée. Cette opération, qui a demandé une demi-heure à peine, nous a rendus entièrement maîtres de la tranchée, de 150 prisonniers, dont 3 officiers, de 3 mitrailleuses et d'une grande quantité de munitions qui servaient à défendre la position conquise. Elle ne nous a coûté que 3 morts et 5 blessés.

Le lendemain 3 août, l'ouvrage de Thiaumont est repris. Là encore la préparation d'artillerie offre une vision terrifiante. « Tout semble sauter en l'air. » Les troupes excitées sont pleines d'élan.

C'est alors, dit le capitaine Azaïs, un spectacle inoubliable de voir dévaler de toutes les pentes qui descendaient de la crête Fleury-Douaumont des files d'Allemands les bras en l'air et qui se hâtaient, semblant vouloir chercher au fond du ravin un refuge contre le tir effroyable de notre artillerie. Ces files étaient si nombreuses et les formes du terrain les canalisaient tellement bien vers le fond qu'on eût pu croire de loin à une contre-attaque d'un bataillon ennemi, s'exécutant avec ordre et suivant un plan déterminé.

Cependant l'attaque se poursuit comme sur le champ de manœuvres et dans un calme impressionnant : les 6e et 7e compagnies du 96e marchent accolées. Le capitaine Fournery qui commande la 6e est tué, le capitaine Lemaire prend le commandement des deux. Une contre-attaque ennemie a débouché de l'ouvrage de Thiaumont. Les deux troupes se sont heurtées dans un choc sauvage. Un groupe allemand s'avance pour se rendre, affirme le rapport Azaïs ; derrière lui un autre groupe est prêt à tirer. Cette déloyauté exaspère nos hommes. « Le soldat Durand, de la 7e compagnie, saisit un fusil mitrailleur dont le tireur vient d'être blessé et, debout, à bras francs, exécute un tir violent qui jette le désarroi chez l'adversaire. » La 7e compagnie réussit un mouvement enveloppant qui la porte sur la face est de l'ouvrage de Thiaumont, et les derniers défenseurs de l'ouvrage, une quarantaine environ, sont

cernés et pris. Les abords de la redoute sont jonchés de cadavres. Le capitaine Lemaire l'organise. Une section, commandée par le sergent Hervès, s'avance au delà jusqu'à la tranchée Wagner où elle cueille encore 80 prisonniers.

Une mitrailleuse, ajoute le capitaine Azaïs, est ramenée dans nos lignes dans des circonstances plutôt comiques. Un soldat allemand prisonnier, à qui le sous-lieutenant Martin avait demandé en français s'il n'avait pas près de lui une mitrailleuse, ne lui répondit d'abord rien parce qu'il ne le comprenait pas. Le sous-lieutenant Martin imita alors le bruit de la mitrailleuse en faisant tac-tac-tac. Le soldat comprit et répondit : « Ya. » Et sur l'ordre de l'officier il alla chercher la mitrailleuse et la ramena dans nos lignes.

Le 3 août, l'ouvrage de Thiaumont est donc à nous. Le 4, nous allons rentrer dans Fleury. A droite, en effet, la division Collas cherche sa liaison avec la division de Cadoudal et la trouve en avant de la chapelle Sainte-Fine. Mais sa grande affaire est l'attaque sur Fleury qui est conduite par le colonel Leschères. Le 56e gravit les pentes de la côte et atteint la station à droite du village, faisant près de 400 prisonniers (2 août). C'était la limite fixée à la progression. Le lendemain, 3 août, l'attaque est reprise par deux compagnies du 56e et deux du 10e. Ces compagnies pénètrent dans le village, mais, prises sous

des tirs de barrage, ne peuvent s'y maintenir. Le 207e y revient, donne la main aux gens de Cadoudal qui, des pentes de Thiaumont reconquises, se rabattent, eux aussi, sur Fleury. On s'appelle, on s'excite, on se rue. Et le 207e, échauffé, dans un élan magnifique, dépasse sans ordre la voie ferrée, arrive à bout de souffle de l'autre côté de la crête à l'entrée du ravin de Chambitoux. Eternelle et cruelle rançon du courage irraisonné, de l'élan sans direction : une contre-attaque refoule cette belle troupe fatiguée au delà même du village de Fleury dont elle ne peut garder que les lisières et la station. Mais le 4 août, le 134e, cheminant en file indienne et rasant la crête qui borde au nord le ravin de la Poudrière, pour ne pas être repéré trop tôt, fonce brusquement sur le village et l'enlève à la baïonnette.

Par surcroît, il fait renvoyer de Stenay l'équipe de chanteurs amenés en automobile pour divertir le Kronprinz. Car c'est la nouvelle de la reprise de Fleury, après celle de la reprise de Thiaumont, qui jeta le trouble dans le quartier général de Stenay. Songez : Thiaumont et Fleury perdus, le ravin des Fontaines barré, la ligne rétablie sur la crête de la Haie Renard, Souville, que visaient tous ces assauts multipliés du 23 juin, du 11 juillet, du 1er août, Souville toujours

debout, toujours libre et toujours arrogant, 1 400 prisonniers en deux jours, voilà une rude riposte à l'offensive savamment préparée du 1er août, dont le Kronprinz, à l'issue du concert, le 30 juillet, prévoyait l'heureuse issue en s'entretenant avec le général von Lochow avant de lui réclamer l'équipe des musiciens.

Dans *le Soir des Rois*, Orsino, duc d'Illyrie, n'écoute pas assez le fou qui lui chante des chansons. Il le prend pour un bouffon quand il en reçoit des vérités. « Lorsque j'étais tout petit garçon, chante le fou du duc Orsino, lorsque j'étais tout petit garçon, par le vent et la pluie, hé ! ho ! une folie n'était qu'enfantillage, car il pleut de la pluie tous les jours... »

Les hommes ont vieilli et les folies ne sont plus enfantillages. Celle-ci a fait pleuvoir du sang tous les jours sur les collines qui font une ceinture à Verdun et dans les ravins où s'amassaient les eaux. Tout ce sang a vainement coulé et Verdun ne sera pas captif.

Mais le ténor Meyer, de la 1re compagnie du 41e régiment, ne savait pas la chanson que chante le bouffon du duc d'Illyrie...

VII

Thiaumont.

8 août.

Thiaumont : nom qui, dans l'histoire, égalera ceux de Fleury, de Douaumont et de Vaux. Quel clairon réveillera ses morts glorieux? Celui du 202e y a sonné la charge avec des couacs sans nombre, mais il a vu les talons de la garde prussienne.

Vous souvenez-vous du tambour Legrand qui, rien qu'avec ses roulements tantôt lents et tantôt pressés, évoquait toute l'épopée impériale? Ces cadences entraînantes, c'était Austerlitz ; cette marche rapide, c'était Iéna ; mais la mélopée grave, pour laquelle les baguettes trop souvent levées ne s'abaissaient qu'avec une lourde tristesse, n'était-ce pas la tragique retraite de Russie? Le clairon qui sonnera Thiaumont et Fleury, Douaumont et Vaux, pourra se contenter d'un refrain monotone, — un couplet pour la douleur, un autre pour le triomphe, — mais il devra ni donner tant d'ampleur qu'il remplira le

monde. Que, plus tard, il remplisse le monde, revenu à la paix, de ce souvenir de souffrance et de gloire, comme le rossignol, d'une note unique sans cesse renforcée, remplit les nuits de printemps !

L'ouvrage de Thiaumont est, je l'ai dit, à la croisée des deux branches de la croix formée par deux arêtes, l'une allant de Douaumont à Froideterre, l'autre de Fleury au bois de Nawé. De là son importance stratégique. L'ennemi qui tient Douaumont et qui veut conquérir Froideterre vient se heurter à sa défense. De même si, maître du bois de Nawé, il prétend marcher sur Fleury, Thiaumont domine les ravins qui lui servent de cheminements, ravin de la Dame, ravin de Chambitoux et, en arrière, le ravin des Trois-Cornes et le ravin des Vignes.

Il est le point central, le nœud de toute cette région disputée. Il est la clé de Froideterre et de Fleury. Ce que fut l'ouvrage autrefois, ne l'ayant pas vu dans sa force intacte, je n'en sais rien. Ecrasé, renfoncé, replongé dans la terre pétrie par des bombardements continus, il fait sur la crête Froideterre-Douaumont une excroissance brunâtre, à peine distincte du sol chaotique. Mais son béton, comme celui de Douaumont et de Vaux, a résisté : à l'intérieur, il peut

encore protéger une garnison d'une compagnie.

Thiaumont, perdu par nous le 23 juin — dans les circonstances héroïques que j'ai dites, — ainsi que Fleury, a été repris le 30 par le 248e régiment. Reperdu le 12 juillet, il a été reconquis le 3 août par le 96e. C'est sur lui que le Kronprinz fera passer sa colère du 3 août. Ah ! l'on a pu dire au quartier général de Stenay que les Français avaient forcé le front allemand à Thiaumont ! Ah ! l'état-major a dû en hâte alerter des régiments et contremander des musiciens ! Thiaumont paiera : qu'on prépare l'attaque sur Thiaumont ! A tout prix il faut reprendre Thiaumont, sans quoi c'est à renoncer à Verdun. Et tout l'univers doit savoir qu'un Allemand ne renonce jamais.

Du 3 au 8 août, jour fixé pour l'attaque, l'artillerie ennemie ouvre un feu d'enfer sur nos positions Thiaumont-Fleury. Le commandant du 3e bataillon du 122e régiment, qui tient la ligne sur la gauche, note ainsi l'existence qu'on mène dans ce secteur privilégié :

Du 3 au 8 août, le tir de l'ennemi n'a pas cessé un instant sur le secteur du bataillon, tir dirigé très habilement sur tous nos points vulnérables, manifestement connus de lui. De jour tout mouvement, sauf pour les isolés, toute manifestation d'activité, tout point paraissant être un centre ou un itinéraire

permanent attirent le feu ; beaucoup d'avions nous survolent, cherchant à préciser l'emplacement des lignes et des réserves; soldats et chefs subalternes doivent attendre tout le jour, couchés dans leurs trous d'obus et couverts de leurs toiles de tente, un moment de répit pour dégourdir leurs membres et manger, ou l'appel des guetteurs pour se dresser contre l'attaque; la nuit seule permet de vaquer aux occupations essentielles, et il faut les accomplir sous la trajectoire permanente de l'artillerie ennemie, avec une seule voie sur l'arrière. La permanence de ce tir, très impressionnant parce que surtout de gros calibre, rend impossible la réparation des quelques tranchées existantes, difficile l'amélioration des trous d'obus, et empêche surtout de rendre, aux blessés le jour, aux morts la nuit, les devoirs qui leur sont dus ; le spectacle et l'odeur de ces derniers, les plaintes que malgré tout leur courage profèrent les premiers sont une épreuve pénible pour tous, et cela dure cinq jours consécutifs.

Cinq jours, ainsi terrés, accroupis et recroquevillés dans leurs trous, la chair frémissante et contractée, le cœur tordu par l'angoisse morale que donne le contact des morts, la plainte des blessés et cette pluie de fer qui ne cesse jamais et qui fait trop souvent de l'homme atteint un débris sans nom, cinq jours nos hommes attendent l'attaque dont un pareil bombardement ne peut être que le prélude. Ils l'ont attendue si longtemps que, lorsqu'elle se produit, le 8 août au matin, ils en sont presque soulagés.

Au poste de commandement de la division,

un message envoyé par pigeon apporte à 6 h. 15 ces nouvelles : « Les Allemands occupent la crête Thiaumont-Fleury, ils sont entrés dans notre première ligne. Les mitrailleurs et les quelques soldats du P. C. 119 tiennent encore. Les Allemands sont à 400 mètres de l'abri 119. Le commandant Faure (2e bataillon du 96e régiment) est mortellement blessé. Le commandant Bonnefont tient toujours le Dépôt. »

Le P. C. 119 et le Dépôt se défendent, mais l'ouvrage de Thiaumont? Il semble bien, d'après ce texte, qu'il soit déjà aux mains de l'ennemi. A 6 h. 35, nouveau message : « Les Allemands sont arrêtés sur la route Fleury-Thiaumont par les mitrailleuses de l'abri 119 et par le bataillon Pusey (2e du 81e). » Toujours rien sur l'ouvrage de Thiaumont : un doute est-il possible?

Enfin, à 7 heures, des nouvelles plus précises arrivent : « L'ennemi a enlevé l'ouvrage de Thiaumont dont les défenseurs, pendant 1 h. 30, ont résisté à coups de grenades et de mitrailleuses. Des fractions ennemies ont dépassé cet ouvrage et progressent au nord des batteries C, puis ont été arrêtées par une contre-attaque spontanée des fractions de soutien du bataillon Michel du 122e. »

Comment étaient disposées nos troupes

et qui défendait Thiaumont? Thiaumont était tenu par le 3e bataillon du 81e régiment (commandant Lavenir) et par les 6e et 7e compagnies du 96e. Mais leurs effectifs avaient été très réduits par les combats des jours précédents. A l'intérieur même de l'ouvrage, il n'y avait que la 9e compagnie du 81e, capitaine Vidal. Les 10e et 11e compagnies étaient sans abri, occupant des trous d'obus vaguement reliés entre eux. De même les débris des deux compagnies du 96e. Au sud de l'ouvrage, appuyant sa défense, sont échelonnés, on le sait, le P. C. 119 occupé par des mitrailleurs du 81e et du 96e, la batterie C tenue par des éléments du 1er bataillon du 81e, et, plus bas, le Dépôt. Les 1er et 3e bataillons du 81e étaient disposés sur la droite et en arrière de Thiaumont. Un bataillon du 122e tenait la gauche et un bataillon du 71e était en soutien. Les réserves étaient dissimulées sur les pentes du ravin des Vignes, proche l'abri des Quatre-Cheminées et dans le ravin des Trois-Cornes. Les barrages constants de 210 empêcheront ou retarderont leur entrée en ligne. Un 210 éclatera même dans l'escalier de l'abri des Quatre-Cheminées, provoquera l'explosion d'un dépôt de munitions et l'incendie intérieur de l'abri. Malgré le dévouement des gradés, le calme des hommes et la promptitude des

secours, il faudra l'évacuer, y laissant 40 victimes. Le lieutenant-colonel Rondenay, commandant le 81e régiment, relate ainsi l'affaire du 8 août :

A cinq heures, après un tir de barrage assez court, mais d'une exceptionnelle intensité, les Allemands déclenchent une puissante attaque sur l'ouvrage de Thiaumont... En trois vagues précédées par des grenadiers, leur infanterie se porte à l'assaut, collée à un barrage d'artillerie. A Thiaumont, la fusillade crépite, les mitrailleuses de la C. M. 3 (capitaine Meillier) entrent en action. Les débris du 3e bataillon du 81e et des 6e et 7e compagnies du 96e se font tuer sur place. Pas le moindre reflux ne se produit de l'avant sur l'arrière. Mais ce sublime sacrifice est impuissant à arrêter l'attaque allemande. Thiaumont est submergé...

Le commandant Lavenir qui défendait l'ouvrage et ses abords est redescendu le 9 août au soir avec 30 hommes, se demandant comment il était encore vivant. Mais la consigne donnée par le général Mangin était de se faire tuer sur place plutôt que de céder un pouce de terrain : elle a été exécutée. La lutte a été d'une violence inouïe sous le soleil levant déjà chaud. Du sol desséché montait une poussière intense mêlée à la fumée des éclatements de grenades. La garnison à demi anéantie par les tirs de barrage arrêta tout d'abord l'assaut par le feu des mitrailleuses, puis il fallut en venir au corps à

corps. Pas un homme de la garnison n'en redescendit. Cependant rien ne transpirait à l'arrière de ce combat opiniâtre, confus, que recouvraient fumée et poussière. Puis, de cette vision de cauchemar qu'offrait au petit jour Thiaumont « submergé », on vit sortir une colonne allemande qui gagnait au large dans la direction du sud, sur les redoutes de soutien, sur les pentes de Froideterre. Alors les mitrailleuses du 96e et du 81e placées au P. C. 119 et disposées en deux groupes, le premier au pied de l'ouvrage et au sud, le second sur l'ouvrage même, face aux batteries C, entrèrent en action.

Commandés, a écrit le lieutenant-colonel Rondenay, par des officiers et des sous-officiers qui firent preuve du plus pur héroïsme, animés d'un souffle puissant de courage et d'abnégation, sans souci des balles et des obus, sans souci des pertes sévères, les officiers remplaçant au volant les pointeurs tués, les mitrailleurs du 96e et du 81e tirent avec furie. Toutes les fractions qui tentent de déboucher au sud de Thiaumont par l'abri 118 sont fauchées et clouées sur place. L'attaque est arrêtée. L'ennemi se terre dans les trous d'obus avec ses morts et ses blessés, et le lendemain une patrouille du 71e, poussée près de l'abri 118, trouvera plusieurs centaines de cadavres allemands couchés par quatre, entre cet abri et l'ouvrage de Thiaumont.

Le commandant Lavenir, voulant énumérer les exemples donnés dans cette journée mémorable, commence par citer des noms et finit par une formule qui glorifie tous les

défenseurs de Thiaumont : le capitaine Azaïs du 96e, dirigeant la C. M. 2 du 96e à la place de l'officier mitrailleur blessé ; l'aspirant Anglade (81e) qui se fait tuer debout face à l'ennemi, grimpé sur un parapet pour diriger un tir ; le lieutenant mitrailleur James (81e), tué sur la pièce où il a pris la place d'un pourvoyeur tombé ; le soldat Lombard du 96e qui, deux fois de suite, va sous le feu chercher deux camarades grièvement blessés ; le soldat David, agent de liaison du 3-82, qui remplace spontanément à une pièce un camarade tué ; les compagnies de mitrailleuses, deux du 96e et la première du 81e, la garnison du P. C. 119 : « tous ceux enfin dont le dévouement ignoré et le pur héroïsme ont brisé sur une position dangereuse l'élan d'une attaque puissamment montée ».

Dans *la Chanson de Roland*, il n'y avait que douze pairs de France : les obscurs combattants ne sont pas cités. Les héros de Verdun sont innombrables, les noms des soldats et des chefs se mêlent, et il leur faut ajouter tous les morts anonymes dont le sacrifice est total, puisqu'ils ont donné jusqu'à cette vie posthume qu'est la gloire, puisque rien de personnel n'est jamais entré dans leur soumission absolue aux exigences de la patrie.

Cependant, sur la droite, le 1er bataillon

du 81e régiment a résisté tout d'abord à la poussée formidable. Refoulé à gauche par l'envahissement de Thiaumont, il s'est peu à peu replié, ne cédant que 150 à 200 mètres de terrain. A l'extrême droite enfin, le 2e bataillon du même régiment (commandant Pusey), très réduit, ayant perdu tous ses officiers moins son chef de bataillon et le capitaine Loubet commandant la compagnie de mitrailleuses, repousse toutes les attaques ennemies et couche devant son front plus de 200 cadavres allemands. « Mes sous-officiers, écrit ce commandant privé de cadres, mes sous-officiers qui sont commandants de compagnie, en me faisant parvenir leurs renseignements, me disent que l'honneur du bataillon est engagé et qu'ils tiendront jusqu'au dernier homme. »

Va-t-on laisser le 81e soutenir seul un tel assaut? La division et la brigade veillent. Mais les ordres sont exécutés d'avance. Automatiquement les contre-attaques se déclenchent. Elles sont menées successivement par le 2e bataillon du 122e et le bataillon Ferrant du 71e, sous le commandement du lieutenant-colonel Santini qui commande le 122e. Elles parviennent à dégager la batterie C, qui est menacée. Elles suspendent l'avance ennemie. Elles la refoulent lentement. Le soir, la droite de la ligne atteint

Thiaumont, mais ne peut progresser au delà. Il faudra s'arrêter devant l'ouvrage garni de mitrailleuses.

L'attaque du 2e bataillon (2 compagnies, les 7e et 6e) du 122e a été très meurtrière pour nous, plus encore pour l'ennemi. Dès le départ, la première vague perd trois officiers sur quatre. Bientôt la vague d'assaut n'a plus, pour la commander, que le capitaine adjudant-major Sinaïs, assisté des lieutenants Tricard et Prioux, mais quels hommes !

Un formidable tir de barrage d'artillerie lourde se déclenche, écrit le capitaine Sinaïs. Les Allemands, établis au nombre de 200 environ à hauteur du P. C. 119, déclenchent un feu de mitrailleuses et de fusils, tir mal ajusté et sans effet. Ils n'attendent pas notre arrivée, et à 50 mètres devant nous se sauvent au pas de gymnastique. Les officiers du 2e bataillon, hurlant en tête de leurs hommes, précipitent la course, talonnant les Boches qui sont en partie rejoints vers l'ouvrage C. Un corps à corps vite terminé se produit dans certains endroits. Le lieutenant Tricard se bat sur le bled avec deux Allemands et s'en débarrasse assez vite. A ce moment le tir de barrage allemand a été reculé et se fait autant sur eux que sur nous. Cinq Allemands, entourés dans un trou d'obus par quelques hommes de la 6e, sont écrasés par une marmite en même temps que leurs vainqueurs. Pendant que ce combat, qui a lieu à la gauche et au centre de l'attaque, arrête un instant la progression, la droite, forte d'une quarantaine d'hommes, entraînée par les capitaines Sinaïs, Ménard et l'adjudant Rault, avance toujours au pas gymnastique dans la direction de Thiaumont et en atteint les abords vers 15 h. 30. Elle est reçue par un violent feu de mitrail-

leuses et s'arrête essoufflée. Les Allemands poursuivis s'arrêtent aussi. A l'aide de mouchoirs nous faisons des signaux vers l'arrière ; mais la fumée et la poussière nous empêchent d'être vus...

Ainsi le 122e est-il revenu jusqu'à Thiaumont. Ainsi, dans cette guerre de masses, y a-t-il place pour des combats singuliers. Le colonel Santini se plaît lui aussi à citer quelques traits dignes d'être conservés.

Trois soldats, Bussières, Beaulieu et Conquet, spécialement chargés d'assurer la liaison avec la garnison et l'ouvrage de Thiaumont, aperçoivent une mitrailleuse du 81e dont les servants viennent d'être tués. Ils s'improvisent mitrailleurs, tirent « dans le tas », gênent la progression de l'ennemi et couvrent le flanc de leur unité. Beaulieu et Conquet sont blessés, Bussières seul regagne la section, taisant modestement son exploit, ignorant peut-être qu'il vient de se conduire en héros ; ce n'est qu'à Verdun, par ses camarades blessés, que l'on apprit sa noble conduite.

Le commandement ne peut bientôt suivre les phases de la bataille que par les coureurs : tous les autres moyens de communication sont inemployables. Mais les coureurs se multiplient, se relaient, se remplacent : on dirait qu'ils franchissent la mort comme les trous d'obus.

A 8 h. 20, un coureur venant des premières lignes rend compte qu'il a été chargé d'accompagner un de ses camarades porteur d'un pli remis par le commandant du bataillon, mais, en courant de trou d'obus

en trou d'obus, ils sont tombés sur un groupe d'Allemands. Son camarade a été pris, lui a pu s'esquiver en se jetant dans le ravin du 322e (ravin des Trois-Cornes). Il est parvenu aux Carrières en faisant un grand détour. Interrogé sur le contenu du pli, le coureur déclare que le commandant Bonne (122e) faisait connaître que l'ennemi attaquait depuis 5 heures sur tout le front; malgré la fatigue et les pertes tout le monde tenait bon. Mais l'ennemi avait tourné notre droite (par Thiaumont débordé) et menaçait de nous couper. Et il demandait du renfort.

D'autres coureurs arrivent et, après avoir risqué vingt fois leur vie, apportent le même renseignement. L'un d'eux, le soldat Lantard, cycliste du chef de bataillon (2e bataillon du 122e), ramène deux prisonniers. Lui aussi est tombé à l'improviste au milieu d'un groupe de sept ennemis. Il est aussitôt désarmé et déséquipé. Sans se troubler et sans être au courant de la situation, il fait comprendre aux Allemands qu'ils sont coupés de leur unité, qu'ils vont se faire tuer inutilement par leurs propres obus, qu'ils feraient mieux de se laisser conduire vers nos réserves. Après plusieurs heures de réflexion, le groupe finit par se laisser convaincre, mais un obus le disperse et Lantard ne peut ramener que deux prisonniers...

Ces épisodes particuliers servent à mieux présenter la physionomie générale d'une bataille livrée sur un terrain accidenté et bouleversé, où les liaisons sont difficiles, où les lignes s'enchevêtrent les unes dans les autres, où l'action s'éternise sur un point et semble presque cesser ailleurs, où les orages partiels et les accalmies se succèdent. L'artillerie embarrassée doit suspendre ou allonger son tir. Les observateurs en avions

hésitent à fixer le front. Parfois, dans les trous d'obus, presque côte à côte, des fantassins des deux camps soufflent avant de se lancer des grenades. Thiaumont et sa sortie ont été le théâtre d'une lutte sans merci. Mais, quand ils ont débordé l'ouvrage par la droite, les Allemands, barrés par les mitrailleuses du P. C. 119, hésitent, cherchent d'autres voies, s'infiltrent un à un. Ainsi nos coureurs, porteurs de plis ou d'ordres pour l'arrière, tombent-ils sur des groupes ennemis.

Le soir de cette terrible journée, nos avions survolant Thiaumont ont pu rapporter que l'ouvrage était de nouveau entre nos mains, tant les contre-attaques du 122e, puis du 71e régiment s'en étaient approchées. Mais les renforts ennemis obligèrent les assaillants à un repli. Ce serait ne pas connaître la ténacité de Nivelle et de Mangin, ni l'endurance des troupes, que de croire à un arrêt après l'attaque du 8 août. Pour réduire le saillant creusé dans nos lignes, le commandement ordonnera sans relâche les actions locales nécessaires : le 10 août, attaque par le 322e de la tranchée des Trois-Arbres à l'ouest de Thiaumont ; le 11 août, attaque de l'ouvrage de Thiaumont par deux bataillons (Champel et Legrand) du 48e. En raison de la proximité immédiate de

premières lignes françaises et allemandes, la préparation d'artillerie ne peut être qu'incomplète : on se heurte aux mitrailleuses intactes. Le bataillon Legrand perd son chef et tous ses officiers.

La 19e division (général Trouchaud) a relevé la division Cadoudal. Le 18 août, dans une attaque brillante, un bataillllon du 270e s'empare de la poche des Deux-Arbres où il cueille 4 officiers, 1 aspirant, 100 prisonniers et 3 mitrailleuses. Chaque jour, c'est un essai nouveau de progression qui finit par porter et organiser notre ligne à la crête Thiaumont-Fleury, sur la route de Fleury à Bras, devant l'ouvrage de Thiaumont neutralisé.

Le jour qui nous rendra définitivement Thiaumont sera l'un des plus grands jours de la guerre ; le clairon pourra sonner son refrain triomphal, car les captifs de Verdun seront délivrés.

VIII

La ronde de nuit dans Fleury.

18 août 1916.

Fleury-devant-Douaumont était un long village, assez disséminé, de 500 habitants, accroché légèrement à contre-pente de l'arête qui s'en va vers le bois de Nawé, coupant à Thiaumont l'arête de Froideterre. On peut en parler au passé, comme on parle des morts. La route et la voie étroite de Fleury à Vaux occupaient la crête. Comme Thiaumont, Fleury commande l'accès de plusieurs ravins, — au sud, ravin des Vignes et ravin de la Poudrière qui prend sa source à la sortie du village, au nord, ravin de Chambitoux qui se jette dans le fameux ravin du Brazil. Tous ces ravins sont des chemins naturels et défilés. La crête de Fleury forme défense devant Souville. De là l'importance de ce coin de sol qui fut si chèrement disputé.

J'ai vu ce village intact. C'était au mois d'avril ou de mai 1915. Il servait de cantonnement de repos au 44e régiment territorial où mon camarade et ami Louis Madelin

était sergent avant de devenir officier d'état-major. Verdun semblait alors si peu menacée. Verdun était alors une ville remuante, grouillante, pittoresque ; on y venait pour déjeuner au Coq-Hardi, tout rempli d'un gai tumulte guerrier, ou pour acheter chez Braquier des dragées au chocolat ; la rue Mazel était plus animée que les boulevards de Paris, les magasins y réalisaient de brillantes affaires, car, dans leur joie de trouver une ville, — une vraie ville avec des boutiques et des cafés, une ville où il n'y avait pas que des hommes, — tous les soldats des secteurs voisins, joyeux de vivre, en oubliaient de compter leur argent. Or Fleury, en aval de Verdun, et bien qu'éloigné de près de six kilomètres, faisait figure de banlieue. Les villages de la Meuse, Vaux ou Damloup, et sur la rive gauche Blercourt ou Dombasle, ont un caractère original : dans un creux de vallon, ils groupent autour d'une vieille église leurs maisons basses et tristes, précédées d'un tas de fumier. Ils ont la mélancolie d'un passé très ancien qu'il ne faut pas déranger. Ils portent le poids de longues habitudes accumulées. Sans charmer le regard, ils le retiennent par la douceur de leur couleur éteinte, par l'assemblée serrée de leurs toits de tuiles, par un aspect sévère et presque souffrant, par cette

expression humaine que finissent par prendre les choses quand elles ont longtemps participé de notre vie. Fleury, presque en balcon avec vue sur les collines et les vallonnements, prenait au contraire un air avantageux et faussement moderne : auberges et guinguettes y pullulaient, les façades s'y montraient plus prétentieuses. Mais le fumier était en place.

J'ai revu Fleury au commencement de septembre 1916, ou plutôt j'ai marché sur Fleury sans m'en douter. On m'a dit : « Vous êtes à Fleury. » J'ai cherché, non pas des maisons, mais des pans de murailles et n'en ai point trouvé. Autrefois, hier encore, lorsque les collégiens apprenaient dans leur manuel d'histoire que tel conquérant par vengeance fit raser telle ville au niveau du sol, aucune image de dévastation ne pouvait leur venir à l'esprit pour leur servir de comparaison. Ils pouvaient croire à des exagérations ou à des termes conventionnels destinés à grandir l'importance destructrice de l'homme. Ceux qui auront vu la grande guerre pourront expliquer aux nouveaux collégiens comment les villes s'en vont en morceaux et comment les villages disparaissent de la face de la terre, comment l'homme tue la végétation et renverse la nature, la bouleversant comme les grands

mouvements géologiques qui ont précédé la venue des êtres vivants. Sur la région de Verdun il a refait le chaos. De Fleury il ne reste rien. Rien qu'une tache plus blanche écrasée comme un fruit trop mûr sur la terre brune. Un plan à la main, un officier d'état-major prononce des paroles qui paraissent dépourvues de sens : « Voici la route, et voici l'église. La mairie est là... » Les yeux cherchent la mairie et l'église et la route et n'en découvrent nulle trace. Pourtant, en se penchant, on voit bien que les tranchées qui serpentent sont plus empierrées, que les matériaux des retranchements organisés sont des poutres et des murailles et que les trous creusés dans le sol ne sont pas pareils aux autres trous d'obus, et l'on finit par distinguer des fondations et des caves, tout un labyrinthe intérieur. Le village ne se dresse plus dans l'air et la lumière, il est rentré dans la terre d'où il émergeait. Le village n'est plus dehors, il est dedans.

Cet arasement ne fut pas l'œuvre d'un jour. Il a fallu six ou sept mois pour le bien achever, six ou sept mois de bombardements incessants, d'obus de tous calibres, de travaux souterrains. Tout ce qui défonce, tout ce qui supprime, tout ce qui anéantit fut employé. On peut suivre les progrès de ce lent anéantissement sur les photographies

prises en avions. A la fin de février, quand débute la bataille de Verdun, Fleury est net et se détache en relief sur la vue panoramique. Au mois de mai, il n'y a plus guère de toits et bien des maisons sont renversées. Mais les pans de murailles dressent leurs formes déchiquetées, les rues ont gardé leur dessin, l'église, bien que touchée, se distingue encore dans la suite des habitations mutilées. Puis il semble qu'une main géante se soit complue à peser en tournant sur cet amas, à le niveler, à le réduire en bouillie immobilière. Les photographies ne montrent plus que des taches de poussière, des monticules de débris, les bosses à peine sensibles de fourmilières piétinées. Ci-gît Fleury-devant-Douaumont.

Après la guerre, quand Fleury-devant-Douaumont sera rebâti, nul Français n'y passera sans un frisson d'orgueil. Comme Thiaumont, Fleury porte une gloire impérissable. Perdu le 23 juin, le village a été repris définitivement le 18 août. Mais, auparavant, plus d'un régiment français y était rentré. Sept villes se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour au chantre immortel de la guerre de Troie. Plus de sept régiments peuvent revendiquer l'honneur d'avoir repris Fleury. Cependant la palme a été donnée au régiment colonial du Maroc qui a achevé et gardé la conquête. Comme

il redescendait de son secteur, le régiment colonial du Maroc reçut, le 25 août, dans un village des environs de Verdun, du généralissime en personne, la fourragère avec cette deuxième citation (Dixmude lui avait valu la première, le 12 janvier 1915) :

Sous le commandement de son chef, le lieutenant-colonel Régnier, a conquis pied à pied, puis dans un magnifique assaut, les deux tiers d'un village ruiné très important pour la défense, où l'ennemi était formidablement retranché. Un pâté de maisons formant réduit restait encore aux mains de l'ennemi : le régiment colonial du Maroc, qui devait être relevé, a spontanément demandé à rester sur le terrain jusqu'à ce qu'il ait achevé son œuvre. A complété brillamment la conquête du village dans la nuit suivante. A remarquablement organisé la défense des ruines du village dont la conquête a été intégralement maintenue.

Le régiment colonial du Maroc est le premier de nos régiments coloniaux qui ait reçu la fourragère.

Ce superbe régiment, a écrit l'Armée coloniale, *célébrant cette juste récompense, est issu des bataillons marocains des six régiments d'infanterie coloniale du Maroc qui, au début de la guerre, ont fourni deux régiments mixtes avec l'appoint des braves tirailleurs sénégalais, dont on n'a pas oublié l'incomparable courage à la Marne et à Dixmude, où ils combattirent côte à côte avec les fusiliers marins, sous le commandement du lieutenant-colonel Frérejean. C'est donc notre vieille armée coloniale, celle d'autrefois, déjà brûlée au soleil des tropiques et illustrée*

dans cent combats lointains pour la plus grande France, qui vient de recevoir la consécration officielle de sa valeur classique, de la longue série de ses exploits, si nombreux et si beaux que nulle armée au monde n'en compte de pareils à son actif.

Un écrivain qui fut un voyant, Melchior de Vogüé, avait annoncé il y a près de trente ans, dans un article de *la Revue des Deux Mondes* qu'il avait intitulé *les Indes noires* et qui fut lu sur tous les points du globe où flottait un drapeau français, — qui fut lu et qui réjouit bien des cœurs mâles parfois attristés de l'indifférence du pays pour ceux qui le servaient au loin, — quelles ressources humaines produirait notre empire colonial et surtout quelle école d'hommes de guerre et d'organisateurs s'y formerait. Il disait que les caractères n'avaient pas fléchi depuis les temps des conquistadors et que nous avions aussi nos fondateurs de royaumes. Plus tard, il devait reprendre son idée dans *les Morts qui parlent* et montrer dans ces fondateurs *une pépinière d'hommes, les cadres du relèvement national.* Et c'est pourquoi, après avoir célébré les contingents venus des colonies, soit des races indigènes, soit des familles de colons, la pensée remonte jusqu'aux chefs qui ont formé ces troupes et organisé ces royaumes et dont les noms reparaissent dans la grande guerre.

Cependant la gloire d'avoir repris définitivement Fleury-devant-Douaumont, — en attendant d'autres exploits plus retentissants encore, — ne doit pas être attribuée uniquement au régiment colonial du Maroc. Elle doit rejaillir sur les régiments qui, tour à tour, sont rentrés dans Fleury. La reprise de Fleury est une œuvre continue que le commandement a entreprise dès le lendemain de la grande offensive allemande du 23 juin, qu'il a menée avec une méthode, un esprit de suite, une persévérance opiniâtre, par le moyen de ces troupes de Verdun rassasiées d'efforts et toujours capables d'en fournir.

***

Une légende de je ne sais plus quel pays slave, que j'ai dû lire dans Théophile Gautier ou dans Henri Heine, rapporte que les fiancées mortes avant le jour de leurs noces ne peuvent demeurer paisiblement sous la terre. A minuit elles se lèvent, se rassemblent en troupe sur la grand'route et là elles attendent qu'un jeune homme passe. Mais si, d'aventure, passe quelque jeune homme, elles reconnaissent que ce n'est pas *le leur*, ou, pis encore, qu'il les a oubliées, et au matin, fatiguées et déçues, elles se recouchent dans leurs tombeaux.

Les champs de bataille de Verdun auront plus tard leurs légendes. De tant de jeunes hommes couchés sous elle, cette terre sacrée demeurera bouillonnante comme si quelque volcan intérieur la travaillait. Tous ces morts, tombés riches de jours, et qui n'auront pas vu le grand jour, mèneront la nuit des rondes sur les collines qu'ils ont défendues ou reprises. Ils y verront passer à la lueur des étoiles la fiancée à qui ils ont dédié leur vie et dont ils n'ont fait qu'entrevoir le visage : la Victoire. Et ils se recoucheront, rassérénés.

Les nuits de Fleury, tandis que les guetteurs sont à leur poste, ils ne voient pas les morts se lever de tous les alentours où, si près du sol, ils sont ensevelis. Ces morts appartiennent à combien de régiments différents. Les zouaves, les tirailleurs et les coloniaux sont vêtus de kaki, mais pour le repos, — le repos éternel, — ils ont arboré la rouge chéchia. Les autres, casqués, portent des uniformes qui furent jadis bleu clair et sont maintenant de la couleur grise des oliviers quand la poussière de la route a flétri leurs feuillages. En voici du 3e zouaves et du 8e tirailleurs, en voilà du 56e et du 10e régiments d'infanterie, et puis encore du 207e et du 134e, et puis enfin du régiment colonial du Maroc. Les morts sont d'habitude moins agités.

Ceux-ci ne peuvent se mettre d'accord entre eux. Car ils revendiquent tous l'honneur d'avoir reconquis Fleury. Sur un amas de poutres calcinées ou sur les pierres d'un mur écroulé, ils se rassemblent et ils discutent, et dans la nuit ils ne prennent pas garde à leurs corps percés, labourés, déchiquetés, qui ne peuvent plus leur occasionner de gêne.

— J'y suis rentré le premier, a déclaré un soldat du 114e bataillon de chasseurs, trois jours après que les Boches s'y étaient installés. Ils s'y étaient installés le 23 juin, après avoir empoisonné avec leurs gaz toute la contrée. Nous n'avons pas eu besoin de leur pharmacie de sorciers, nous avons fait notre chemin à la grenade et à la baïonnette. Mais en ce temps-là il restait des morceaux de maisons, avec des pans de murs qui pouvaient servir d'abris. Nous avons occupé les dernières. La suite, je ne l'ai pas vue. Quand je suis tombé les camarades avançaient.

— Moi, c'était le lendemain de la Fête nationale...

Celui qui parle porte la chéchia. Sous la chéchia, que peut-il y avoir? Ce ne sont plus des traits humains. Mais le zouave ne s'embarrasse pas de n'avoir plus qu'une moitié de visage :

— Le 11 juillet fut un mauvais jour.

On disait : *Ils* ont pris Thiaumont, *ils* ont pris Fleury, et même *ils* ont pris Souville. Pour Souville, ce n'était pas vrai. Alors, le régiment a été amené. Quand il y a un coup de chien à donner, on va chercher les zouaves : c'est couru. On nous dit : C'est pour le 14. — Pour le 14, bonne aubaine. Mais l'attaque est remise au 15. C'est toujours un jour de gagné, pas pour tout le monde à cause des obus. J'étais du bataillon Torloting : un chic bataillon, vous pouvez m'en croire. Pour gagner Fleury, il faut monter. Ce n'est pas une montée commode. Le commandant est tué, peu à peu tous les officiers tombent, les uns morts, les autres blessés. Nous avançons quand même avec les sous-officiers. Nous avons fini par atteindre — pas tous, seulement quelques-uns, tout le monde n'avait pas pu suivre, — nous avons fini par atteindre deux ou trois îlots de maisons, dans le bas, et nous nous y sommes cramponnés. Les camarades y sont-ils restés? Je ne sais pas, j'ai reçu une grenade dans la figure. Ça doit se voir.

— Ça ne se voit pas, a déclaré un soldat du 56e régiment qui est allé ramasser sa tête emportée par un obus. Moi, c'est le 2 août que mon bataillon a attaqué Fleury. Quelques jours auparavant, les zouaves avaient enlevé la Poudrière qui est au bas des pentes.

Alors, nous avons pu remonter le ravin et gagner la crête à droite. Il faisait chaud et les pentes sont raides, surtout quand il y a des barrages. Le commandant nous avait dit : « Vous prendrez la station, les gars. » Il paraît que nous avons pris la station. Mais de station, je n'en ai point vu, ni de chemin de fer, sauf quelques rails tordus et enfoncés. Nous avons chipé 11 mitrailleuses et 350 types. Ça fait toujours plaisir. Les camarades du 10e devaient marcher sur le village. Nous avons voulu appuyer à gauche pour les rejoindre. Il m'est tombé quelque chose sur la tête ; je n'ai pas seulement eu le temps de dire : ouf...

— Les camarades du 10e, j'en étais, a repris un mort qui paraît intact. Compagnie Donaret, bataillon Tisserand-Delange. Le commandant a été tué. Le capitaine a été tué. Les mitrailleuses boches qui étaient dissimulées dans les trous d'obus ou dans les caves du village, tirant par les soupiraux, nous ont fait beaucoup de mal. J'ai reçu mon compte.

— Oui, vous autres, vous n'avez guère fait qu'entrer et sortir. Vous avez mis le nez dans le village, avec précaution, et seulement dans les maisons du bas, si l'on peut appeler ça des maisons. Tandis que nous, — nous, le 207e, — nous l'avons traversé de part en part. C'était le 3 août.

Le caporal du 207e qui a pris la parole a été, lui aussi, traversé de part en part d'un coup de baïonnette. Il est très au courant de l'opération, car il est instruit, débrouillard et il n'a été tué qu'à la seconde attaque. Mais naturellement il ne sait pas les terribles efforts accomplis par les régiments précédents. On est volontiers injuste pour ses prédécesseurs.

— Le 2 août, je ne dis pas, l'affaire avait bien marché. Vous aviez conquis la station, ramassé un joli tas de prisonniers. Mais le morceau de résistance, c'était le village, et vous l'aviez à peine abordé. Le colonel Leschères, qui menait l'attaque, a prescrit de continuer. A 5 heures du soir, nous franchissons la crête et pénétrons dans ce sacré village... Ce n'est pas dans les rues qu'on se bat, c'est sous les rues. Il est organisé comme un traquenard. Partout des abris, des redoutes, des meurtrières à mitrailleuses, surtout dans la partie est. Et voilà, par surcroît, des tirs de barrage. Il faut se replier et revenir occuper la crête. Mais, de là, qu'est-ce que nous voyons? Les camarades de Thiaumont qui chassent les Boches. Alors, n'y tenant plus, nous nous jetons en avant, nous dépassons la voie ferrée, nous redescendons la crête de l'autre côté, du côté des Allemands, face au grand Douaumont

qui nous regardait, et nous prenons la tête du ravin de Chambitoux. Personne n'avait donné d'ordres. Mais personne n'aurait pu nous retenir. Voilà que par ce ravin de Chambitoux arrive une colonne allemande. Nous étions essoufflés et nous n'avions plus de grenades. Il en venait, il en venait toujours. Mon escouade était devant, bien réduite, mais enragée. On s'est battu à la baïonnette. Je n'ai pas vu la fin. Pour moi, nous avons dû les culbuter.

— Vous avez fait comme les autres, vous n'avez pas gardé Fleury.

— Fleury était dépassé.

— Mais vous avez été refoulés jusqu'à la lisière.

— Qu'en savez-vous?

— C'est nous qui l'avons repris le lendemain, 4 août.

Celui qui vient d'entrer en scène est du 134e régiment. Il marche avec ses deux pieds à la main. Un 105 les lui a coupés à la fois. Il n'a pu résister à l'hémorragie.

— J'étais de la 10e compagnie, lieutenant Vallet. Il nous a fallu recommencer votre attaque. A 5 heures du soir, rasant en file indienne la crête qui borde au nord le ravin de la Poudrière, nous avons pu dissimuler notre marche tant bien que mal. C'est nous qui avons enlevé le village. Ma compagnie

s'y est installée avec deux sections de mitrailleuses. Cette fois, nous l'avons gardé.

— Mais vous ne l'aviez pas tout entier. Même pas la moitié. Rien que le bas et quelques îlots à droite du côté de la station.

— Qu'en sais-tu, eh ! le tirailleur? C'est une mitrailleuse qui t'a mis dans ce joli état? Combien as-tu reçu de balles? Tu es troué comme une écumoire.

— Je ne les ai pas comptées. Elles sont venues toutes à la fois.

— Où çà?

— A Fleury où ma compagnie est entrée le 8 août.

— Le 8 août, le travail était fait.

— On voit bien que tu es mort le 4. Le 8 août, ce fut terrible. Ma compagnie, c'est la 6e du 8e tirailleurs, capitaine Pister. La 7e avait échoué la veille. La mienne, tout le jour, s'est battue dans les ruines pour enlever un îlot après un îlot. Il y avait, dans la partie droite du village, une place forte avec des mitrailleuses que notre artillerie n'avait pas détruites. Nous l'avons prise tout de même, mais après celle-là c'étaient d'autres, pareilles à des bastions enfoncés dans la terre. Les caves servaient de tranchées, les soupiraux de meurtrières.

— Nous le savons.

— Qui se montrait était mitraillé. Je me suis montré. J'ai eu tort.

— Il ne faut se montrer qu'au bon moment. Vous autres, vous n'êtes pas assez malins. Vous tous qui êtes là, regardez-moi bien, c'est moi qui ai repris Fleury.

— C'est nous tous.

— Vous n'y êtes pas restés, ou vous ne l'avez pas eu tout entier. Le premier régiment colonial du Maroc s'y est accroché pour toujours. Il s'est annexé Fleury, comme une colonie.

Le sous-officier qui est intervenu a un uniforme kaki, une figure basanée et un grand trou dans la gorge.

— Il a fallu se battre au couteau, explique-t-il. Les Boches ont de mauvaises lames. Mais nous sommes allés prudemment. Notre colonel n'est jamais pressé ; colonel Régnier, tout le monde le connaît. Avant de nous amener dans le secteur, il a fait une reconnaissance. Je l'accompagnais. Et puisque ces enragés du 207e n'avaient pas réussi avec tout leur élan, il décida qu'on procéderait à la sape. Du 10 au 15 août, nous avons ainsi avancé de 50 à 60 mètres. Le 16, le colonel ordonne l'assaut pour le 17 : les parallèles pratiquées nous fournissaient une base de départ. Le bataillon Pidot, du 8e tirailleurs, devait nous appuyer sur la droite. La nuit

se passe à améliorer les travaux d'approche et terminer les préparatifs. On nous ravitaille abondamment en vivres et en munitions. Un tonneau de vin est même installé à côté du poste de commandement du colonel : il fallut le faire garder par une sentinelle, parce que, vous comprenez, les amateurs étaient impatients. Le 17, à six heures du soir, les bataillons d'attaque s'ébranlent, précédés d'une vague de grenadiers qui est fort mal accueillie. Mitrailleuses, grenades et fusils la foudroient. Comment elle passe? Miracle. J'en étais. Nous avons laissé bien des camarades en route, mais nous avons passé. Et nous voilà dans la première tranchée boche qui est bientôt nettoyée. Les autres vagues, accompagnées de mitrailleuses, nous dépassent et balaient toute la première position ennemie où se livrent de furieux corps à corps.

— Nous avons tous livré dans Fleury de furieux corps à corps.

— Oui, mais pas avec la même méthode.

— Quelle méthode?

— Eh ! bien, mais l'encerclement.

Cet Algérien est beau parleur et l'on ne peut plus l'arrêter.

— Nous entrions de tous les côtés. A droite, notre 1er bataillon qui s'était saisi de la station...

— Elle était déjà nôtre, la station...

— ... Suit la voie ferrée et se rabat sur le village. A l'extrême-gauche, le 4e bataillon devait parcourir plus de 100 mètres en terrain découvert avant d'atteindre les ruines. Il les parcourt en ordre, comme sur le champ de manœuvre, — je me suis arrêté pour le voir défiler, — et pénètre jusque dans le quartier de l'église mitraillée du côté de Thiaumont. Car le village est si démoli qu'on ne peut pas s'y cacher. Il n'y a bientôt plus que le centre qui résiste. Mais au centre sont les redoutes les plus fortifiées. Le 4e bataillon a trouvé sa liaison à la voie ferrée avec le 1er. Le village est entouré et cependant à l'intérieur des démolitions, l'ennemi tient encore. De rudes soldats, tout de même. Chaque trou d'obus, chaque cave est un petit fortin qu'il faut enlever sous le feu des mitrailleuses et de la mousqueterie...

Un murmure d'admiration ou d'ironie accueille ce morceau. *Mousqueterie* : il a dit *mousqueterie*. Décidément, il a fait ses classes.

— ... Aidé par les feux de Thiaumont. La nuit tombe sans mettre fin à la lutte. On souffle, on organise ce qu'on a pris. A 4 heures du matin, le 18, on repart à l'assaut. Le régiment devait être relevé. Il s'agit bien de relève ! Les Prussiens s'obstinent dans leurs îlots : la partie ne sera pas laissée avant qu'on les ait tous réduits.

C'est le 18 au soir que j'ai pris ce coup de couteau. Je crois bien que c'était dans la dernière ruine.

Un autre colonial entre en scène, mais c'est un Français de France, engagé dans ce régiment-là. Il a reçu des éclats d'obus dans les poumons, au cours du bombardement qui a suivi la reprise de Fleury, quand les Allemands ont dû accepter la défaite et, par vengeance, ont concentré sur le village perdu leurs tirs d'artillerie.

— Je t'ai vu tomber. Ce n'était pas dans la dernière.

Les autres morts n'en sont pas fâchés : le sous-officier avait pris vraiment un air trop avantageux. Ce marsouin-là, ce marsouin de Paris est plus sympathique.

— Nous avons continué de nous battre jusqu'à la nuit. A la nuit, les Boches qui restaient sont sortis de leurs trous de caves. Il y en avait plus de cent, dont un commandant de compagnie. La veille, j'avais eu la joie de délivrer dans un abri un camarade, le caporal Dufour, du 56e régiment. Il avait reçu aux reins une blessure qui avait déterminé une paralysie des jambes ; il était prisonnier des Allemands depuis le 3 août.

— Dufour, parbleu, je le connais bien ! approuve un mort du 56e. Ça prouve que dans

l'attaque du 3 août il n'y avait pas que ceux du 207e.

— Il y en avait aussi du 10e.

— Dufour, a repris le Parisien, n'avait pas pu être évacué sur l'arrière, rapport à la gravité de son état et à notre bombardement qui compliquait la circulation dans les boyaux boches. Pendant quatorze jours, — vous pouvez compter, — il était resté sans soins dans l'abri où nous l'avons trouvé. Quand il nous aperçut, tout épuisé qu'il était, il se redressa sur ses coudes et il poussa de grands cris : « Les marsouins ! Les marsouins ! » J'ai aidé à le transporter au poste de commandement ; là il nous a donné des détails sur les effets de notre artillerie pendant ces quatorze jours. Il paraît que c'était terrifiant. Plusieurs locataires de l'abri furent tués à côté de lui. Il ne comprenait pas qu'il fût encore vivant. « Et la nourriture? lui avons-nous demandé. — Insuffisante, nous a-t-il répondu. Les ravitaillements n'arrivaient pas. On vivait de conserves. — Ils t'en ont donné? — Ils ont partagé avec moi. » Alors il nous a montré, parmi les prisonniers allemands que nous avions faits, ceux qui avaient partagé avec lui, et nous leur avons distribué du chocolat et du tabac qui restaient. Aussitôt ceux-ci nous ont déclaré que la guerre était finie. Avant de quitter le poste de comman-

dement pour retourner à la bataille, j'ai vu apporter sur un brancard le pauvre Thioune, un grand nègre du Sénégal.

Les morts cherchèrent parmi eux s'il y avait un nègre. A cause de l'obscurité et des blessures les recherches étaient malaisées. Mais Thioune n'y était pas.

— Il avait cinq blessures. Il était taillé pour se f... des médecins-majors. Sa fureur était effroyable d'avoir été arraché à l'ivresse du combat : « Moi, retourner », vociférait-il. Et il roulait des yeux féroces en regardant les prisonniers. Comme nous le calmions et l'engagions à l'immobilité à cause de ses blessures, il nous a montré celles-ci avec joie : « Blessures pour la France ! » Le lendemain, j'ai vu le fusilier Thépaut, comme une mitrailleuse ennemie ravageait nos rangs, la prendre à partie en se mettant à découvert avec un fusil mitrailleur : il tua tous les servants et prit la mitrailleuse. La colère de Thioune, le retour de Thépaut avec son trophée, voilà mes derniers souvenirs. Le reste est un peu confus.

Et le marsouin, pour conclure, ajoute :

— C'est tout de même dommage d'être tué : on voit de belles choses dans la guerre, si l'on en voit d'horribles.

L'autre marsouin, le sous-officier, avait failli ameuter les morts. Il tirait trop Fleury

à lui. Mais celui-ci raconte si gentiment les prouesses d'autrui qu'il rallie tous les suffrages. Il faut bien d'ailleurs qu'il ait pris Fleury, — lui ou son régiment, — car personne ne se présente plus pour revendiquer une part du village. Puisque les morts s'assemblent sur les pierres et causent ainsi tranquillement, c'est que Fleury nous est resté depuis le 18 août. Quant aux morts boches qui sont nombreux, ils n'osent pas, vous comprenez, sortir de leurs fosses. Ils ont voulu venir en France : ils y resteront. Un poète les a prévenus :

Oui, notre terre, vous l'aurez,
Vous l'aurez, la terre française,
Et même, ne vous en déplaise,
Bien mieux que vous ne l'espérez.

Entrez donc : les vins sont tirés,
Les rôtis chantent sur la braise,
Vos lits même sont préparés
Où tous vous dormirez à l'aise.

Nos gentils soldats vous les font,
Et dans le trou noir et profond
Où l'un après l'autre ils vous couchent,

Pour mieux assurer votre faim
Vous aurez notre terre enfin...
Mais sur la tête et plein la bouche !... (1)

L'aube naît qui chasse les fantômes. Elle suit le bord des collines. Les morts ont gagné

(1) Emmanuel Denarié.

la crête afin de la voir avant de regagner leurs tombes. Et ils la voient qui s'arrête sur Douaumont. Elle est belle comme une fleur ou une femme. Est-ce un effet de lumière, ou leur adresse-t-elle des signes? Et les conquérants de Fleury disparaissent, rassérénés. Ils n'ont pas donné leur vie pour rien. Ils ont donné leur vie pour celle-ci qui, de son pied léger, foule le temple futur de la Victoire et annonce la revanche de Douaumont.

IX

Le 4e zouaves a la Haie-Renard.

19 août 1916.

Visite au 4e régiment de zouaves. Le capitaine de Clermont-Tonnerre (1) — un futur Albert de Mun : il avait démissionné avant la guerre pour s'occuper d'œuvres sociales ; mobilisé dans les états-majors, il a demandé le commandement d'une compagnie — me présente l'un ou l'autre des meilleurs soldats du régiment. Et voici le récit que j'ai recueilli de la bouche de l'un d'eux. Je lui laisse la parole :

***

« Du 4 au 17 août, si vous comptez bien, cela fait treize jours. Nous avons fait nos treize jours dans le secteur le plus infernal de Verdun, entre les bois de Vaux-Chapitre et le village de Fleury. Treize jours qui

(1) Voir dans *le Plessis-de-Roye* (Plon, édit.) la mort du commandant de Clermont-Tonnerre.

valent des mois : quand on sort de là, on respire à pleins poumons et l'on trouve la vie bonne. Et puis, on recommence.

« Il paraît que le 23 juin et le 11 juillet nos prédécesseurs avaient soutenu là des assauts effroyables. Le Boche voulait à tout prix passer pour arriver à Souville. Le Boche n'ayant pas pu nous enfoncer les mois précédents recommença le 5 août. Ce fut une journée que je n'oublierai de ma vie, dussé-je vivre cent ans... »

J'ouvre une parenthèse. Il faut, quand on ne l'a pas vu, s'imaginer le terrain entre le fort de Vaux qui a tenu si longtemps et le fort de Souville. Le fort de Souville ! le dessus est nettoyé. C'est comme un champ après la grêle, comme un bâtiment après le feu : le sol est jonché de débris.

Entre Vaux et Souville, il y a Vaux-Chapitre. C'était un grand bois. Maintenant c'est un plateau avec des piquets, des ronces et des trous, creusé, raviné, convulsé. La terre est comme de la cendre, et les arbres sont ébranchés, ou arrachés, ou tordus et brisés. Ce plateau confus et chaotique est coupé par un long ravin. Sur la carte, on l'appelle le ravin des Fontaines : nos hommes l'ont appelé le ravin de la Mort. Il est repéré et l'artillerie ennemie y fait constamment

des barrages. La partie ouest de Vaux-Chapitre s'en va vers le village de Fleury — ou plutôt l'ancien village, car il est rentré sous terre, les bombardements n'en ont rien laissé. La partie est s'en va vers la route qui conduisait au fort de Vaux. On est bien obligé de parler de bois, de villages, de routes pour se faire comprendre, mais tout ça ne veut plus rien dire.

« Notre régiment tenait le secteur de gauche, entre le ravin et les abords de Fleury. Mais ce n'est pas de ce côté que je me suis battu, vous allez voir. Voilà que le soir du 4 août, comme nous étions en place, notre colonel, lieutenant-colonel Richoud, un rude type ! se dit :

« — Mais qu'est-ce que j'ai donc à ma « droite, de l'autre côté du ravin? Je devrais « avoir le 56e régiment. Est-ce la nuit qui « m'empêche de le voir? »

« Et il envoie par là sa 19e compagnie. Par là, c'est ce qu'on appelle la Haie-Renard, jadis un bois. Il n'y a rien de plus difficile que les liaisons sur un sol aussi bouleversé.

« Moi, je n'ai jamais été mieux placé pour voir une bataille. J'étais avec mon groupe de pionniers, sur la gauche du ravin, un peu en retrait du poste des Carrières où se tenait le colonel.

« A 5 heures du matin, le bombardement commence. Une tempête. Des 105, des 150, des 210, surtout des 210 qui ouvrent d'immenses fosses dans la terre, des fosses où l'on descend debout : on en compte cinq, huit, dix, quinze par minute, et davantage, devant, derrière, à droite, à gauche. On a les épaules rentrées, on est tapi dans son trou, on attend : c'est alors qu'il faut être brave, car on n'a rien à faire et il est impossible de penser à autre chose.

« Et voilà l'infanterie qui avance, collée au tir de l'artillerie. Du côté de Fleury, ça tient bien. Notre 19e compagnie, engagée en flèche sur les deux côtés du ravin, est aidée par les sections de mitrailleuses du lieutenant Bonnefoy. Les mitrailleuses tirent, tirent, sans discontinuer. Mais que se passe-t-il donc sur notre droite?

« Il n'y a pas de doute : ce sont des Boches qui avancent sur nous. Je les voyais, de mon coin, admirablement, de l'autre côté du ravin des Fontaines, dans le bois de la Haie-Renard. Ils marchaient vers nous, espacés, les uns la baïonnette au canon, les autres avec des sacs de grenades. Ils avaient dû venir en masse contre nos voisins de droite, déjà mitraillés d'obus asphyxiants, et un vide s'était produit.

« J'étais à côté du lieutenant Charles qui

commandait notre section de pionniers. Le lieutenant Charles, nous l'aimons tous beaucoup, parce qu'il est très gentil dans la vie ordinaire, et très calme dans le combat. Dans la vie civile, il était employé de banque en Algérie. Il a été mobilisé comme adjudant et a bien gagné ses galons. Voilà que le lieutenant Charles qui voyait les Boches comme moi se lève à demi, et, quasi rampant, va rejoindre le colonel au poste de commandement. Ma foi, je ne fais ni une ni deux, et me glisse après lui.

« — Charles, appelle justement le colonel.

« — Je suis là.

« — Ça n'est pas notre secteur, mais si on laisse avancer ces animaux-là, ils vont nous tourner, et gare à Souville ! Le 56e n'a aucune disponibilité. Vous allez contre-attaquer avec vos pionniers sur la Haie-Renard. Combien avez-vous d'hommes?

« — Vingt-trois, mon colonel.

« — Ça n'est guère.

« — Et moi, dit une voix, ça fera vingt-quatre.

« C'était le zouave Bénit, l'agent de liaison.

« Le lieutenant nous range, et nous partons, le lieutenant Charles en tête, puis l'adjudant Perrotel, puis les vingt-quatre. Deux officiers et quelques hommes du 56e qui étaient par là se joignent à nous, et en route.

« Il fallait d'abord descendre dans le ravin des Fontaines, et remonter de l'autre côté pour atteindre le bois de la Haie-Renard où s'avançaient les Boches. Ils nous voyaient très bien pendant que nous descendions, et ils nous tiraient à la course. L'adjudant Perrotel est blessé, et nous laissons encore trois ou quatre de la troupe en arrière. Maudit ravin ! Une fois dedans, nous subissons un tir de barrage de 150 : encore deux ou trois de perdus. Ce n'était pas le moment. Enfin nous remontons sur l'autre versant.

« — Doucement, doucement, ordonne à mi-voix le lieutenant Charles.

« Il avait bien raison. Il ne fallait pas arriver tout essoufflés sur ces bandits. Chacun se calme, chacun tâche de reprendre haleine. ça n'allait pas mal : nous n'étions plus en vue, nous ne recevions ni obus ni coups de fusil. En effet : pourquoi se presser? Et nous grimpons lentement, reformant notre ligne, quelques-uns en seconde vague, et même en troisième. Des vagues bien petites : en nous espaçant, cela faisait de la longueur, et deux ou trois traînards faisaient de la profondeur.

« Paouf ! Les Boches ! Des casques en face de nous, entre les arbres ! Ils nous ont vus, ils se sauvent. Ma foi, malgré la montée, nous voulons leur courir dessus.

« — Doucement ! répète d'un ton autoritaire le lieutenant Charles.

« Nous reprenons notre marche lente. Bien nous en prend ! Car les quelques fuyards avaient été recueillis par des forces plus nombreuses, et nous sommes reçus à coups de fusil.

« Nous nous arrêtons, nous nous collons à la terre. En face de nous, à vingt ou trente mètres à peine, les Boches en font autant, et nous restons là à nous regarder, à nous observer, à nous flairer, à échanger des coups de fusil. Nous avions l'avantage du terrain. De bas en haut on voit mieux et on tire mieux. Mais sapristi ! ils avaient l'avantage du nombre. Ici, là, et là encore il en sort de partout. Il devait y en avoir au moins deux compagnies. Et nous? avec ceux du 56e, nous devions rester vingt-cinq, pas davantage.

« Cela dure un bon quart d'heure, ou peut-être quelques minutes. On ne sait pas. On ne sait plus. Le lieutenant Charles à côté de qui j'étais me glisse :

« — On va charger. Faites passer.

« Je fais passer. Et tout à coup, mon lieutenant se dresse et crie :

« — En avant !

« D'un bond nous nous ruons à la montée, baïonnette haute, et poussant des cris.

Les Boches, sans hésiter, se sauvent ou jettent leur équipement et lèvent les bras. Ceux qui veulent se défendre sont bientôt tués. Nous n'étions que vingt-cinq au plus et nous faisons quarante prisonniers que le lieutenant renvoie à l'arrière sous la conduite d'un seul homme. Vous comprenez bien qu'il voulait perdre le moins de monde possible. Un seul pour conduire quarante, ce n'est guère, mais les quarante paraissaient bien sages. Ils ne sont pas tous arrivés. L'artillerie ennemie leur fiche un barrage qui simplifie la tâche du gardien.

« Cependant nous avançons dans la Haie-Renard. Nous nettoyons toute la partie située en deçà de la crête du bois. Parvenus au sommet, voilà que nous apercevons des renforts ennemis qui rallient les fuyards. Il est vrai que, nous aussi, nous avions reçu des renforts, trois zouaves égarés de la 19e compagnie et un homme d'un régiment voisin. Ça valait la peine, quatre hommes, même sans caporal, car nous n'étions plus que douze. De douze nous passons à seize. Justement, les Boches cherchent à nous tourner. Nos renforts nous permettent un petit crochet défensif sur la droite.

« Et cela a duré tout le jour. Ce qui nous a beaucoup aidés, c'est l'artillerie ennemie. Nous nous sommes tous trouvés, nos adver-

saires et nous, sous une voûte de fer franco-boche. Nos artilleurs faisaient sur la Haie-Renard un tir de barrage, et les artilleurs boches pareillement. Les deux barrages se rejoignaient, et ils se rejoignaient sur nos voisins d'en face qui, plus nombreux et couvrant plus d'espace, recevaient presque tous les projectiles. Nous les voyions sauter en l'air : le spectacle en valait la peine. Et le soir, patrouille d'un homme à gauche, patrouille d'un homme à droite. Chacune trouve sa liaison : à gauche notre régiment, à droite le 56e. La ligne était rétablie. Le Boche était battu. Un bataillon nous a relevés dans la nuit. Parfaitement, un bataillon. Nous avions fait l'office d'un bataillon.

« Le 8 août, autre musique. Nous avons pris la tranchée de Montbrison. C'est du côté de Fleury. Sommes-nous un beau régiment? On manquait de sacs à terre pour garnir la tranchée prise. Alors on a utilisé les cadavres et ça nous a fait un bon barrage.

« C'est un autre régiment de la division, le régiment colonial du Maroc, qui a repris le 17 août le village de Fleury, et pour ce succès il a reçu la fourragère. Mais la fourragère, un jour ou l'autre, nous l'aurons. Les pionniers du 4e zouaves ont fait de la belle besogne à la Haie-Renard. Quant au régiment, il a été félicité par le maréchal

French lors de la bataille de l'Yser, il a été félicité par le général Putz en mai 1915 pour la reprise de Steenstraete et de Lizerne, il a été félicité par le général de Maud'huy au mois de juin (1916) pour sa défense de la cote 304. Alors, vous pouvez saluer bien bas son drapeau.

« Mais attendez encore. Ce n'est pas fini. Ce n'est jamais fini. Nous devions être relevés le 17 août. Notre colonel, lui, ne devait être relevé que le lendemain afin de bien passer toutes les consignes à son successeur. Eh bien ! les mitrailleurs qui étaient auprès de son poste de commandement sont allés le trouver pour lui dire qu'ils ne partiraient qu'avec lui !

« — C'est vingt-quatre heures de rabiot, mes amis.

« — Nous les ferons.

« — Je n'ai pas le droit de vous garder.

« — Demandez-le, mon colonel.

« Le colonel l'a demandé. On lui a laissé cette garde d'honneur. Et voilà comment nos camarades sont restés un jour de plus exposés, pour garder notre colonel, aux dangers d'une position dépourvue d'abris et sans cesse battue par l'artillerie ennemie. Deux ou trois d'entre eux ont été blessés, et il y a eu un mort. C'était un nommé Blanc, un grand type qui venait des bataillons d'Afrique. Il avait dit au colonel :

« — Mon colonel, j'ai bien des choses à me « reprocher, mais tout ça sera effacé par la « médaille militaire que vous serez forcé de me « donner un jour. »

« Il a eu les deux jambes coupées. Il est bien « mort. Il était digne du 4e zouaves... »

X

SOUVILLE MENACÉ POUR LA DERNIÈRE FOIS.

3-8 septembre 1916.

Douaumont et Vaux sont toujours captifs. Mais c'est en vain que l'ennemi forge les chaînes de Souville. En vain s'est-il hypnotisé sur cette impossible conquête qui lui donnerait des vues dominantes sur la place de Verdun et ses abords, et qui ferait tomber la barrière principale de la forteresse invaincue. Le 23 juin, le 11 juillet, le 1er août, il visait Souville qu'il pensait déborder à l'ouest par Thiaumont, Fleury et la chapelle Sainte-Fine, à l'est par les bois de Vaux-Chapitre, le Chênois et la Laufée. Chaque fois nos offensives locales lui ont ravi la plupart de ses gains passagers. L'heure approche où le commandement français, ayant assuré ses bases de départ, va poursuivre un but plus éclatant et plus significatif.

Cependant la puissance d'attaque allemande se ralentit. L'ennemi avait espacé ses opérations de trois semaines en trois semaines. Après celle du 1er août il devra attendre,

pour monter la suivante, jusqu'au 3 septembre. La bataille de la Somme l'atteint dans son armée de Verdun. Dès le commencement d'août, elle le contraint à prélever des batteries et des escadrilles d'avions pour les envoyer sur la Somme. Il ne touchera aux troupes qu'à la fin d'août et ne se décidera à retirer trois divisions du front de Verdun qu'à son corps défendant, en ayant soin de maintenir ses forces intactes entre la Meuse et la Laufée. Son offensive du 3 septembre, bien que menée avec acharnement, n'aura pas l'ampleur des précédentes.

La bataille de Verdun est comme un long récitatif douloureux et grave, jamais interrompu, que viennent colorer des scènes violentes et tragiques, d'abord extrêmement rapprochées, puis de plus en plus distantes. Elle ne cesse jamais, elle n'a jamais cessé depuis le premier coup de canon qui l'annonça le 21 février à 7 heures du matin. Les hommes qui tour à tour y furent jetés, à quelque moment que ce fût, y ont connu toutes les affres physiques et toutes les angoisses morales : de la neige glacée ils ont passé à la boue et à l'inondation, puis à la brusque chaleur et à la soif ; ils ont supporté la pluie de fer, l'ensevelissement sous les abris crevés, l'empoisonnement des gaz, les chocs, les assauts, les corps à corps. Aucune troupe

ne devrait être oubliée. Et pourtant il est impossible d'énumérer tant de souffrances et de mérites. Les oublis, ce seront les beautés invisibles ou méconnues de la cathédrale, celles que la lumière — mauvais hasard ou mauvaise heure — n'a pas caressées, les détails perdus où des artistes dont nul ne sait le nom avaient mis leur cœur et leur âme. Tous les soldats de Verdun peuvent entendre et répéter les paroles du capitaine Vigier, du 66e bataillon de chasseurs à pied, ancien élève de l'École Normale, qu'a citées M. Lavisse : « Nous sommes les moines de couvents nomades dont la règle est l'honneur, et notre honneur à nous, c'est de souffrir et d'être perpétuellement vainqueurs de notre souffrance. » Les épisodes qui se détachent en relief permettent de tirer de l'ombre telle unité : dans son endurance, dans sa force de résistance, dans sa volonté de tenir ou de reprendre le terrain perdu, les autres se reconnaîtront.

***

Le 3 septembre était le jour fixé par le commandement pour une attaque que devaient exécuter le 4e bataillon du 212e et une compagnie du 5e bataillon (68e division, général Prax) sur la tranchée de Bavière et

l'ouvrage de Munich. Ces défenses allemandes commandaient la crête de Fleury, face à la station que nous avions prise. Elles gênaient toute progression ultérieure. Le plan des opérations à venir, déjà élaboré par le général Nivelle et le général Mangin, comportait, avant tout départ, l'élargissement des positions conquises à Fleury les 17 et 18 août.

Or, le 3 septembre, les Allemands attaquent dans la région de Vaux-Chapitre : trois bataillons en première ligne soutenus immédiatement en arrière par trois autres bataillons (4e et 8e régiments bavarois). Comme dispositif une première ligne de tirailleurs appuyée par de petites colonnes. Vaux-Chapitre et la Haie-Renard, c'est encore le chemin de Souville qu'il s'agit d'ouvrir. L'ennemi essaie encore une fois de se rapprocher du fort à distance d'assaut. Il a devant lui la tranchée de Montbrison et la tranchée du zouave Pénit, plus en arrière le poste de commandement de la Carrière. Une redoute qui lui appartient et dont il a perfectionné les défenses, le Triangle, lui permet d'appuyer sa gauche. Dans une première attaque il ne réussit qu'à prendre pied dans un élément de la tranchée de Montbrison. Mais il renouvelle, il multiplie les assauts. Le 6e bataillon du 206e régiment qui a résisté victorieusement

aux trois premiers est contraint de replier légèrement sa gauche. De même le 4e bataillon du 212e doit reculer. La tranchée de Montbrison et celle du zouave Pénit sont perdues. Et voici que les éclaireurs allemands arrivent jusqu'à la Carrière. Le peloton de pionniers du 212e et une mitrailleuse heureusement transportée à ce poste le 2 septembre par ordre du colonel commandant la 136e brigade les accueillent et les dispersent. Le commandant Pouech a coordonné et dirigé ces éléments qui ont arrêté la dangereuse avancée ennemie. La Carrière est bien près de Souville. La Carrière perdue, c'est Souville menacé. Il était temps.

Va-t-on exécuter néanmoins l'attaque projetée devant Fleury, sur la tranchée de Bavière et l'ouvrage de Munich? Le danger créé brusquement par l'offensive allemande ne doit-il pas mobiliser toutes nos forces sur Vaux-Chapitre? Le général Prax qui commande la division n'hésite pas : il maintient ses ordres. Tandis qu'il prépare immédiatement une contre-offensive pour reprendre la tranchée de Montbrison, à sa gauche, dans le secteur de Fleury, les troupes d'attaque sortent brillamment de leurs abris, atteignent, dépassent le but fixé. L'ennemi, complètement surpris par la brusquerie de l'élan, abandonne entre nos mains 400 pri-

sonniers et 4 mitrailleuses. Confiant dans sa propre opération, il ne se doutait point de la nôtre. Comment aurions-nous l'audace de l'attaquer devant Fleury quand il nous attaquait sur la Carrière? Ainsi fut dégagée la crête de Fleury à Thiaumont.

Le général Prax qui a eu la présence d'esprit de ne rien changer à son plan primitif organise en même temps le dégagement de la Carrière où il fait diriger les renforts du dépôt divisionnaire, soit par l'itinéraire de la Chapelle Sainte-Fine, soit en descendant de la batterie est de Souville. Mais les barrages sont si violents qu'ils contrarient ou ralentissent cette manœuvre. Deux compagnies du 344e ont pu traverser la zone battue avant l'ouragan de feu, mais une troisième est clouée sur place et ne peut reprendre sa marche qu'à la tombée de la nuit. Les forces en ligne sont néanmoins suffisantes pour assurer la défense de la Carrière. L'ennemi ne progressera plus.

Le 36e bataillon de tirailleurs sénégalais, commandé par le chef de bataillon Goigoux, a été mis à la disposition du général Prax pour sa contre-attaque sur Vaux-Chapitre. Il se porte, le soir du 3 septembre, par la Poudrière et la Chapelle Sainte-Fine, sur la Carrière où il arrive en pleine nuit. Il est composé de jeunes soldats indigènes de races

courageuses, mais pour qui cette guerre est nouvelle. Pendant la marche nocturne, superstitieux et crédules aux enchantements et aux sortilèges, les noirs s'arrêtent à chaque pas, figés d'admiration, pour regarder les fusées éclairantes qui montent dans l'espace comme des astres inconnus et retombent en globes de couleur. Comme le cortège du roi mage Gaspard, ils se remplissent les yeux de la clarté d'une étoile. Ils imaginent de mystérieuses interventions et ils n'obéissent pas aux ordres transmis à voix basse de se coucher et s'aplatir à terre : leurs silhouettes dressées découpent leurs ombres sur le sol passagèrement illuminé. Ils appellent sur eux, en se dévoilant, les barrages de 210. Déjà, quand ils prennent leur poste de combat, leurs effectifs sont réduits et leurs cadres européens, si importants, sont décimés.

La contre-attaque doit se déclencher le 4 septembre à 7 heures du matin. Elle n'a pu être exécutée la veille à cause de la venue tardive des renforts. Un bataillon du 344e, un autre du 206e et le 36e bataillon sénégalais doivent y prendre part. Au dernier moment elle est retardée. Mais deux compagnies sénégalaises n'ont pas reçu contre-ordre à temps, et les voici engagées. Elles s'ébranlent comme à l'exercice : les chefs indiquent la cadence, des soldats en faute

changent de pas. Les tirailleurs abordent ainsi l'ennemi, et quand ils l'aperçoivent c'est une ruée, le rire aux dents. Devant eux les Allemands fuient épouvantés. Mais deux ou trois mitrailleuses continuent d'être servies. Elles creusent des vides dans les rangs des tirailleurs qui ne comprennent pas d'où partent les projectiles et qui, au lieu de s'égailler, se réunissent, au lieu de se coucher se dressent et se resserrent, offrant ainsi une cible trop aisée. Les trous d'obus leur offriraient de sûres retraites : ils ne songent pas à s'y dissimuler. Les officiers du cadre européen se multiplient pour leur faire entendre raison : ce faisant, ils s'exposent trop, et bientôt il n'y en a plus. Ils avaient mis en fuite toutes les troupes ennemies et il a suffi d'une poignée de mitrailleurs à leur poste pour briser leur élan. Ils n'ont pas conscience du danger et le combat les grise : le cœur et le corps sont bons, la difficulté est de les dresser. Dans le plus grand désordre ils se réfugient au poste de la Carrière, laissant sur la ligne un intervalle vide qu'il faut se hâter de combler.

Le mauvais temps retarde les relèves. Le 4 et le 5 septembre, il faut remettre l'opération sur la tranchée de Montbrison. Le 6, elle se fait en liaison avec une attaque de trois bataillons de la division voisine (73e divi-

sion, général Lebocq) sur le Triangle et la tranchée Blücher. Trois bataillons du 288e en sont chargés et n'obtiennent qu'un résultat partiel. L'attaque est reprise le 12, par le 5e bataillon du 220e qui atteint le nœud de la tranchée de Montbrison et du zouave Pénit et qui fait 220 prisonniers, dont 6 officiers. Enfin le 13 septembre, une compagnie du 220e, soutenue par une fraction du 283e, achève la reprise de la tranchée de Montbrison.



Pendant que la division Prax mène le combat de Fleury et soutient celui de la Carrière, à sa droite la division Lebocq va, dans le secteur de Retegnebois et du Chênois, face au fort de Vaux, dégager le fort de Souville menacé au nord-est. Son triple objectif vise un ouvrage fortifié, le Triangle, et les tranchées Blücher et Hohenlohe dont l'ensemble fait un saillant dans nos lignes. C'est une division qui a livré en 1915 une série ininterrompue de combats au bois le Prêtre, à l'ouest de la Moselle et de Pont-à-Mousson. Elle a l'habitude de la guerre des bois, lente, patiente, méthodique. A peine installé dans ce secteur, son chef utilise les procédés qui, en Lorraine, lui ont valu les

succès de la Fontaine du père Hilarion et du Quart en Réserve. Il neutralise avec les feux de son artillerie les batteries ennemies du massif d'Hardaumont et de la Woëvre, il organise minutieusement ses liaisons et son plan d'attaque. Prévenu par l'ennemi le 4 septembre, il ne lui cède pas un pouce de terrain. Le 6, à son jour, il riposte. Les tirs de réglage sont favorisés par le beau temps et aisément terminés ; la préparation commence à 11 heures dans les meilleures conditions. Elle est si précise que les fantassins, sur certains points de la ligne, à demi sortis des tranchées, la suivent accoudés sur les parapets. Ils jugent les coups, ils applaudissent les dégâts. « Il n'en restera plus ! » dit avec regret un soldat à son voisin qui n'est autre que le commandant Rozier, du 5e bataillon du 346e. « Cette supposition, ajoute le rapport, était excessive. » Il en restera. Vers 5 heures du soir, les guetteurs signalent un flottement chez l'ennemi. Ils voient fuir des Boches. Un soldat du 346e ne peut supporter cette vue. Il se hisse sur le parapet, court à la tranchée allemande et se fait suivre d'une théorie de 33 prisonniers, dont 3 officiers. Trois officiers, trente hommes, c'est un beau tableau pour notre poilu.

Les trois bataillons Rozier, Plousey et

Carcanade la 146e brigade, lieutenant-colonel Duriez, qui doivent donner l'assaut, frémissent d'impatience. Mais l'heure fixée est 17 h. 40 : il faut attendre. Le tir s'allonge sans s'accélérer, c'est le moment : nos hommes bondissent dans les tranchées ennemies. Il y restait assez d'Allemands pour nécessiter une terrible mais courte lutte à la grenade. Le principal objectif est atteint et submergé. Seuls, subsistent des îlots de résistance constitués par des fractions qui se groupent autour de mitrailleuses. La journée a été bonne : quatre bataillons allemands ont été presque entièrement anéantis ; sur la gauche seulement quelques hommes ont pu s'enfuir dans la direction du ravin de la Haie-Renard. Le chiffre des prisonniers atteint 250. Nos pertes ont été légères.

L'action continue le 7 sur la tranchée Hohenlohe. Mais le 8, l'ennemi, après un intense bombardement, attaque à son tour sur tout le front de Retegnebois et du Chênois. Il s'est avancé à la faveur d'une brume épaisse. Il pénètre dans nos lignes et reprend la tranchée Hohenlohe. Le lieutenant-colonel Duriez qui commande la brigade fait renforcer par des sections de mitrailleuses le bataillon Rozier et le bataillon Plousey ; le général Lebocq fait renforcer sa brigade par deux compagnies prises au

bataillon de réserve de division. Les commandants de bataillon se rendent compte sur place que des flottements semblent se produire dans les lignes ennemies très éprouvées par le tir de notre artillerie. Une contre-attaque se monte immédiatement. Entre deux rafales de notre artillerie, le commandant Rozier saute avec ses hommes dans la tranchée ennemie où il cueille plus de 100 prisonniers et 2 mitrailleuses. La journée a été chaude, mais nos conquêtes de la veille et de l'avant-veille ont été intégralement maintenues. Les jours suivants se passent à les organiser. De moins en moins l'ennemi réagit.

***

Le 3 septembre est le jour de la dernière grande offensive allemande contre Souville. Souville a résisté. Souville ne sera jamais un captif. Mais Douaumont et Vaux prisonniers attendent toujours qu'on les délivre. Il ne suffit pas que l'ennemi ait échoué dans une bataille de huit mois contre Verdun. Verdun est devenu le centre de la grande guerre. Le monde entier a suivi comme les péripéties d'un duel la bataille qui a mis aux prises, devant la vieille forteresse au passé chargé d'histoire, la force française

et la force allemande. Verdun exige la revanche des journées tragiques qui ont marqué la fin de février et que symbolise la perte de Douaumont. Verdun exige la punition de l'orgueil allemand qui a cru briser le mur de poitrines humaines opposé à sa volonté de domination, et Vaux a représenté cette lutte de résistance et d'usure. Douaumont et Vaux délivrés, c'est la tâche qui reste à accomplir (1).

(1) Voir *Les Captifs délivrés :* Douaumont-Vaux (23 octobre-4 novembre 1916). Plon, édit.

HISTORIQUE GÉNÉRAL DE LA BATAILLE DE VERDUN [1]

(1) Cet historique, rédigé pour les états-majors américains, fut écrit en décembre 1917. Il emprunte de nombreux détails à la brochure *La Victoire de Verdun, une bataille de 131 jours* (du 21 février au 1er juillet 1916), publiée hors commerce en juillet 1916 pour les ambassades, les missions françaises et les états-majors. Il m'est permis d'y faire ces emprunts sans mettre de guillemets.

Une bataille de près de deux ans, engagée le 21 février 1916 par les Allemands et qui, au 26 novembre 1917, se solde par la perte à peu près complète de tous leurs premiers gains ; une bataille qui a usé plus de cent de leurs divisions sur ce seul secteur et qui leur a coûté, au bas mot, plus de 400 000 hommes ; une bataille où s'est brisé leur plus grand effort offensif depuis la Marne et les Flandres : tel est le bilan de Verdun dont le nom est à juste titre honoré dans le monde entier.

Pour tracer l'historique de la bataille dans ses grandes lignes, le plan suivant sera adopté :

I. — Préliminaires de la bataille.

II. — Opérations offensives allemandes (21 février-11 juillet 1916).

III. — Opérations offensives françaises (24 octobre 1916-25 novembre 1917).

IV. — Conclusion.

I

PRÉLIMINAIRES.

Après la bataille de la Marne et celle des Flandres, le front occidental s'était stabilisé, de la mer à la frontière suisse. L'Allemagne, pendant toute l'année 1915, n'entreprend contre la France que des attaques locales. Elle se tourne vers son front oriental et mène de mai à septembre, de concert avec l'Autriche, une offensive de grande envergure contre la Russie, délivre la Galicie, conquiert la Pologne et la Courlande, mais ne peut atteindre son but principal qui est la destruction de l'armée russe.

La campagne d'octobre-novembre 1915 des Empires centraux contre la Serbie aboutit à l'écrasement momentané de ce petit peuple dont les forces étaient trop disproportionnées et qui parvient néanmoins à sauver son armée, depuis lors reprise en main par la France et engagée ensuite devant Salonique.

Mais ces succès n'amènent pas la solution de la guerre qui ne paraît pouvoir s'obtenir que sur le front occidental. D'autre part, les Empires du Centre se doutent bien que les Alliés concertent une offensive sur le front occidental. Prévenir cette offensive, l'empêcher, provoquer soi-même la rupture du front adverse par la surprise d'une attaque brusquée extrêmement violente, pour laquelle un matériel exceptionnel aura été rassemblé, tel est le plan de l'Allemagne dès la fin de 1915.

I. *Le choix du lieu et de l'heure.*

Elle choisit le lieu : Verdun. Quelles sont les raisons de ce choix ? Dans la ligne de tranchées opposées qui va de la mer aux Vosges, la région fortifiée de Verdun forme un saillant. Un saillant est un terrain d'attaque spécialement favorable. L'artillerie peut le battre plus aisément. Il peut être attaqué, soit de face, soit par l'un ou l'autre flanc, soit sur tous ces points à la fois. Il autorise une plus grande liberté de manœuvres, un plus grand choix des moyens à employer. Enfin, ce saillant est coupé en deux par le cours de la Meuse, ce qui gêne la défensive dans la jonction de ses opérations et crée un avantage au profit de l'assaillant. A l'encoche que la région de Verdun fait sur le front allemand, succède l'enclave que forme la région de Saint-Mihiel dans les lignes françaises. En passant sur la rive droite pour la défense de Verdun, les troupes françaises devaient se trouver menacées sur leur flanc droit et se battraient avec une rivière à dos. En février 1916, la Meuse devait, par surcroît, être débordée et couvrir de ses eaux une vaste plaine. Nul doute que le plan allemand n'ait envisagé la possibilité d'un nouveau Sedan en attaquant d'abord sur la rive droite, en y attirant le gros de l'armée française, et en forçant ensuite le passage sur la rive gauche.

En second lieu, pour donner à son offensive le caractère de surprise qu'il désirait, il fallait que l'ennemi amenât à pied d'œuvre les troupes d'attaque et l'artillerie de renforcement, qu'il déployât cette artillerie, qu'il aménageât le terrain d'attaque. Or, la région de Verdun lui offrait des avantages qu'il ne pouvait rencontrer ni en Artois, ni en Champagne, où le terrain dénudé et plat se prête mal aux dissimulations. Les vallonnements et les bois sont particulièrement précieux pour masquer

les transports et les déploiements d'artillerie et pour dérober les troupes aux vues. Il les trouvait à foison sur les deux rives de la Meuse. Tout un régime de voies ferrées et le voisinage de la place de Metz favorisaient les transports et les approvisionnements.

En troisième lieu, le saillant de Verdun menaçait les communications allemandes du côté de Metz, pouvait servir de base de départ à une offensive française sur ce bassin de Briey-Conflans dont le minerai est si riche que sa convoitise fut peut-être une des causes secondes de la guerre.

Enfin, Verdun a été fréquemment, dans le passé, le point de rencontre de l'histoire de France et de l'histoire de l'Allemagne. Il est hors de doute que son nom excitait l'imagination allemande et qu'ainsi l'attrait historique vint s'ajouter aux raisons géographiques et stratégiques.

Malgré toutes ces raisons, le choix de Verdun peut paraître bien discutable. L'Allemagne ne pouvait guère ignorer qu'un nouveau régime, fruit de l'expérience de la guerre, avait été imposé aux places fortes et qu'elle ne trouverait à Verdun ni magasins, ni matériel. Verdun était dans les lignes françaises un point excentrique. Sa conquête n'avançait guère une offensive sur Paris, quand Soissons et Noyon étaient si proches de la capitale, l'un distant de 100 kilomètres et l'autre de 80. Sans lien avec l'armée anglaise, cette conquête n'avantagerait nullement l'Allemagne à l'endroit de son second adversaire, quand une offensive au nord, ou même au centre, aurait pu atteindre celui-ci. D'autres points du front présentaient aisément plus d'avantages stratégiques ou tactiques, conduisaient plus directement à un dénouement de la guerre que la prise même de Verdun était impuissante à décider.

Mais, d'abord, Verdun était un but en soi, indépendamment de tout autre résultat : Verdun prise rapidement et sans payer sa conquête un prix

exorbitant, c'était l'opinion publique mise en confiance, c'était le prestige allemand agrandi. L'exploitation de la rupture du front pourrait suivre le désarroi provoqué par sa chute. Il fallait, pour obtenir ce résultat, faire vite. L'Allemagne employa toute sa méthode à préparer un résultat foudroyant. L'hiver ne l'arrêta pas : il contribuerait au contraire à l'effet de surprise.

II. *Préparation de l'attaque.*

Le secteur de Verdun était devenu l'un des plus calmes de tout le front occidental. Ce calme fut entretenu avec soin, tandis que l'ennemi donnait de violents coups de sonde sur les autres points du front, comme s'il voulait y mener de puissantes offensives.

Au début de 1916, on peut relever de nombreuses manifestations d'activité allemande : bombardement de Nieuport (24 janvier) ; tentative de passage de l'Yser (22 janvier) ; affaire de Frise (29 janvier) ; tentative sur Vic-sur-Aisne et Crouy (13 février) ; affaire de Wissembach (est de Saint-Dié) le 22 février ; coups de main dans la zone sud de la région fortifiée de Belfort (13-24 février) ; attaque sur le Bonnet-d'Evêque (saillant entre Navarin et Saint-Soupplet) le 12 février, etc.

Ainsi, l'ennemi multipliait-il les simulacres à l'abri desquels il accumulait de formidables préparatifs.

Un réseau, dès longtemps existant ou aménagé, lui facilitait ses transports de troupes et d'artillerie. Il avait à sa disposition :

1° Le réseau de la rive gauche :

a) Ligne Stenay-Dun-Vilosnes (qui, de nuit, pouvait fonctionner jusqu'au bois de Forges) ;

b) Ligne Brieulles-Nantillois-Cierges ;

c) Ligne Dannevoux-Drillancourt.

2° Le réseau meusien :

a) Ligne Montmédy-Damvillers (avec embranchements de voies de 0 m. 60) ;

b) Embranchement Lissey-Peuvillers-bois de Damvillers-bois de Romagne-Romagne.

3° Le réseau Longuyon-Spincourt-Baroncourt :

a) Ancienne ligne française ;

b) Voie Spincourt-Muzeray-Billy sous Mangiennes-bois de Ville ;

c) Spincourt-bois de Muzeray.

d) De Baroncourt, embranchements de voies de 0 m. 60.

Cet ensemble de voies ferrées était relié directement avec l'Allemagne : 1° par Conflans-Metz ; 2° par Briey-Thionville ; 3° par Longwy-Luxembourg ; 4° par Charleville-Namur. Il offrait toutes facilités pour amener directement, jusqu'à une distance de 500 mètres des tranchées de première ligne, et avec un seul transbordement, les approvisionnements nécessaires à une grande offensive.

A l'abri des vallonnements et des couverts, sous les masques de fausses haies, l'ennemi édifiait des casemates bétonnées, des blockhaus, préparait des emplacements de minenwerfer, d'engins de tranchées, de batteries, amenait ses pièces sur tracteur. Cependant, s'il multipliait et renforçait les abris, par mesure de précaution il renonçait aux sapes d'approche, aux parallèles de départ qui auraient dénoncé trop ouvertement ses projets. Sur le front du secteur de Verdun, les seuls points où le contact fût immédiat étaient : sur la rive gauche, Béthincourt et le bois de Forges ; sur la rive droite, le bois de Consenvoye, le bois des Caures, le moulin d'Ornes. Partout ailleurs, les lignes étaient à une certaine distance, et cette distance atteignait aisément six à huit cents mètres, parfois un kilomètre. En supprimant les parallèles de départ, on rendait sans doute plus difficile l'assaut de l'infanterie qui devrait attaquer à découvert ; mais d'une part, on espérait lui préparer la voie par le travail de l'artillerie, la plus puissante qu'on ait encore

rassemblée sur un champ de bataille, au point que cet inconvénient serait atténué, sinon détruit et, d'autre part, on comptait tromper l'adversaire sur l'imminence du danger que le menaçait.

L'Allemagne, en outre, ne négligeait rien pour enflammer le moral des futurs soldats de Verdun. L'Empereur promettait la victoire immédiate et la paix prochaine. — Prenez Verdun et vos maux seront finis : c'était le marché proposé.

« Nous allons prendre Verdun, écrit le 20 février, un soldat H..., du 80e fusiliers (21e D. I.) — la plus grande forteresse des Français ; après, ce sera la paix. Il va y avoir une lutte comme le monde n'en a pas encore vue. » Cette lutte allait dépasser toutes les prévisions allemandes.

Tel fut l'ensemble de la préparation allemande pendant les mois de décembre 1915, janvier et février 1916, pour organiser une offensive que notre ennemi voulait formidable, qu'il attendait décisive, à laquelle il n'estimait pas qu'il fût possible de résister. Le 21 février, il attaqua.

III. *Dispositif allemand.*

L'ordre de bataille allemand sur les deux rives de la Meuse, d'Avocourt à Etain, était, au mois de janvier 1916, le suivant :

Rive gauche de la Meuse. (entre Avocourt et la Meuse)	VIe C. R. 2e D. Lw.
Rive droite de la Meuse (entre Consenvoye et Fromezey)	Ve C. R.
Entre Fromezey et Lamorville	5e D. Lw. et 33e D. R.
Entre Lamorville et Saint Mihiel	IIIe C. A. bavarois.

Mais en janvier et février l'Allemagne amène sur le front de Verdun : les VIIe C. R., IIIe C. A. (retour de Serbie), XVIIIe C. A. (venu de la région de Saint-Quentin), XVe C. A. (venu du secteur d'Ypres).

Ces quatre corps seront les corps d'attaque. Ils sont massés sur la rive droite de la Meuse. Leur zone d'action sera la suivante :

VIIe C. R. . . .	Limite ouest : la Meuse. Limite est : lisières ouest du bois des Caures et des bois à l'ouest de Louvemont.
XVIIIe C. A.	Limite ouest : ci-dessus. Limite est : lisières ouest de l'Herbebois, du bois le Chaume-Douaumont.
IIIe C. A.....	Limite ouest : ci-dessus. Limite est : pentes est des côtes de Meuse-Douaumont.
XVe C. A.....	Limite nord-ouest : Maucourt. Limite sud : ligne Waruq-Verdun.

Le Ve C. R. qui, tout l'hiver, avait tenu le front de la Meuse à Etain-Warcq, avait eu ses régiments relevés avant les attaques de février par les VIIe C. R. et XVe C. A., reportés en arrière dans leurs secteurs respectifs et mis à la disposition de ces corps d'armée. Chaque régiment forma, avec ses éléments les plus solides, au moins un bataillon d'attaque. C'est ainsi qu'on trouve à partir du 24 des bataillons des 37e et 98e régiment avec les XVIIIe et IIIe C. A., des bataillons des 6e et 19e régiment avec le XVe C. A.

Le VIIe C. R. fut engagé par divisions successives : la 14e D. dut relever la 13e dans la nuit du 28 au 29 février.

Les autres C. A. ont été uniformément disposés par divisions accolées, chaque division ayant deux régiments accolés en première ligne et un régiment en réserve.

IV. *Situation de l'armée française de Verdun et mesures prises par le commandement.*

Dès le mois de décembre 1915, le haut commandement français, d'accord avec le haut commandement anglais, arrêtait le plan d'une offensive pour l'année 1916, qui devait être l'offensive de la Somme. Mais il fallait être prêt à parer une offensive ennemie au cas où elle se produirait auparavant et en conséquence surveiller les agissements adverses avec la volonté de les arrêter, non de subir leur loi. Les préparatifs allemands contre Verdun furent éventés et l'attaque ne prit pas le commandement au dépourvu.

Dès le mois de décembre 1915, il commença d'être averti par ses agents, par l'interrogatoire des prisonniers et des déserteurs, par le service de l'aviation, par tous les moyens d'information dont il dispose.

A partir de janvier, les renseignements se confirment et se précisent : débarquements successifs de pièces de gros calibre ; travaux pour leur installation, destruction des points de repère dans la région nord-est de Verdun (notamment, du 6 au 14 janvier, les clochers de Rouvres, Billy-sous-Mangiennes, Grémilly, Foameix, Mangiennes) ; installations de dépôts de munitions ; arrivée de troupes retirées du front serbe ; suppression des permissions ; encombrement des cantonnements par des troupes fraîches ; multiplication des boyaux et abris à proximité des tranchées et augmentation considérable des approvisionnements en munitions. Proclamation du Kronprinz, qui aurait dit à ses hommes (déclarations de prisonniers du 98e régiment d'infanterie) : « Mes amis, il nous faut prendre Verdun. Il faut qu'à la fin de février tout soit terminé. L'empereur viendra passer une grande revue sur la place de Verdun et la paix sera signée. » Evacuation des hôpitaux de Metz. Le 12 février,

le commandant du IIe bataillon a dit aux troupes réunies : « Des jours difficiles se préparent » et le médecin, constatant l'affluence toute récente des hommes à la visite : « Ils sentent venir l'orage, ils se défilent ». Les permissions sont suspendues depuis une dizaine de jours. L'impression générale des soldats allemands est « qu'il va se passer quelque chose de terrible ».

Le 15 février, trois déserteurs du 172e régiment d'infanterie confirment la composition et les mouvements du XVe C. A. auquel ils appartiennent. Ils affirment que l'offensive allemande n'a été retardée que par le mauvais temps. Le 14 au soir, on a lu aux troupes l'ordre suivant : « *Ich, Wilhelm, sehe das deutsche Vaterland gezwungen zur Offensive überzugehen* (je vois la patrie allemande contrainte de passer à l'offensive) ». D'autres prisonniers et des déserteurs fournissent les mêmes indications.

Cependant, le temps, effroyable les jours précédents, avec tempêtes et bourrasques rendant impossibles les reconnaissances d'avions, s'éclaircit dans la journée du 20.

Aucun doute ne subsiste donc dans l'esprit du haut commandement sur l'imminence d'une attaque sur Verdun. Le travail qui s'est accompli sur les voies ferrées de l'ennemi, l'activité considérable relevée aux gares de Conflans, Chambley, Baroncourt, Muzeray, Romagne, Vilosnes, Nantillois, l'apport continuel de matériel d'artillerie et d'approvisionnements en munitions, les travaux d'installation pour l'artillerie lourde ; le resserrement des quartiers généraux des états-majors au nord de Verdun pour laisser de la place aux états-majors des troupes attendues, l'arrivée dans la région de Montmédy du XVe et du IIe C., le texte de la proclamation récitée par les prisonniers, tout dénonce la prochaine offensive allemande.

Mais ces renseignements laissent subsister une hypothèse qu'accrédite la multiplicité des attaques allemandes sur d'autres points du front. L'offensive

sur Verdun sera-t-elle unique? Elle peut n'être qu'une feinte, et d'autres témoignages, nombreux eux aussi et dignes de retenir l'attention, l'assurent. Sera-t-elle immédiate? L'absence de parallèles de départ sur un front où la distance des lignes atteint jusqu'à 800 mètres et davantage, permet, sur ce point encore, des réserves. Enfin, la concentration même des troupes n'atteint pas encore le chiffre qu'on pourrait attendre d'une offensive allemande unique : l'ampleur que prendra la bataille contraindra sans retard l'Allemagne à mettre en ligne d'autres unités. Le commandement ne peut lui-même se démunir de ses réserves sans être certain que l'Allemagne n'attaquera pas sur d'autres points.

Au mois d'août 1915, une armée avait été spécialement constituée, sous le commandement du général Herr, pour protéger la région fortifiée de Verdun (R. F. V.). L'expérience de la guerre avait fait ressortir que les places fortes, intimement liées aux opérations des armées, ont perdu de leur importance en tant qu'organes indépendants. La place de Verdun n'était donc plus qu'un point d'appui pour le secteur de Verdun : ses magasins avaient été vidés, son matériel utilisé, sa garnison fondue avec les troupes de campagne.

Au 21 février 1916, la composition de la R. F. V. était la suivante :

Rive gauche, entre Avocourt et la Meuse de l'ouest à l'est.	29e D. 67e D.
Rive droite, de la Meuse à Eix.	72e D. 51e D.
En Woëvre.	2e C. A.

En réserve une partie du 7e C. A. dont une division est en ligne..

Au point où l'attaque allemande allait se produire, c'est-à-dire rive droite, entre la Meuse et Fromezey, notre première ligne s'appuyait sur les centres de Brabant, Consenvoye, Haumont, les Cau-

res, le bois de la Ville, l'Herbebois, Ornes, Maucourt, Mogeville, l'Etang de Braux, le bois des Hautes-Charrières et Fromezey.

Nos secondes lignes avaient pour point d'appui Samogneux, la cote 344, la ferme Mormont, Beaumont, la Wavrille, les Fosses, le Chaume, les Caurières, Bezonvaux, le Grand-Chena, Dieppe-Abaucourt.

En arrière de ces premières lignes la ligne des forts était ainsi jalonnée : village de Bras, Douaumont, Hardaumont, village de Vaux, la Laufée, Eix.

Entre notre deuxième position et cette ligne des forts, une organisation intermédiaire à contre-pentes avait été organisée de Douaumont à Louvemont sur la côte du Poivre et la côte du Talou.

En prévision de l'attaque allemande sur Verdun, des mesures avaient été prises pour mettre les renforts nécessaires à la disposition de la R. F. V. Le 20e C. A. et le 1er C. A. avaient été mis au repos, rapprochés de la région de Bar-le-Duc et devaient se tenir prêts à entrer en secteur.

Le service des transports avait été assuré de la manière suivante :

Afin de suppléer soit à la rupture éventuelle de la voie normale de Sainte-Menehould à Verdun, exposée sur certains points au feu de l'ennemi, soit à l'insuffisance du réseau meusien, dont le débit a cependant été quintuplé depuis le début de la campagne, il avait été décidé de recourir, le cas échéant, l'utilisation des convois automobiles, pour assurer en tout état de cause le transport et le ravitaillement des effectifs qui seraient engagés dans la région de Verdun.

C'est dans cette prévision que, dès le mois de mars 1915, on avait entrepris la réfection et l'élargissement de la grande route de Bar-le-Duc à Verdun, afin de lui permettre de recevoir une circulation intense. La route avait été portée à une largeur de 7 mètres, permettant le passage de trois voitures de front. De cette façon, on assurait la circula-

tion aisée de deux files de voitures marchant en sens contraire.

L'organisation du ravitaillement par le service automobile était prévue. Ce service de transports automobiles a été créé pour être utilisé sur tous les points du front où pourrait se faire sentir la nécessité d'intensifier les courants de transport. Il est comme une voie ferrée mobile qui apporte avec elle son personnel, sa force motrice et ses quais d'embarquement et de débarquement.

Au fur et à mesure que les symptômes de l'offensive allemande sur Verdun se précisaient, les moyens d'action étaient réunis et acheminés dans cette région.

II

Les opérations offensives allemandes.

Le haut commandement allemand qui, en choisissant Verdun pour une opération décisive, avait recherché un saillant de notre ligne afin de disposer d'une plus grande liberté de manœuvres, voulut, tout d'abord, renouvelant la tactique du maréchal Mackensen sur le front russe en avril 1915, briser cette ligne par une attaque frontale. N'ayant réussi qu'à obtenir un fléchissement, non une rupture, pendant la première phase de la lutte, il utilisera, pour une attaque d'aile, la rive gauche de la Meuse. On le verra ensuite essayer de l'attaque en masse, puis de la succession méthodique des attaques sur la rive gauche et sur la rive droite, engageant tour à tour l'une ou l'autre épaule pour faire pression et obtenir la rupture.

I. *Attaque brusquée du 21 au 26 février.*

a) *Préparation par l'artillerie.* — Le 21 février, à 7 h. 15, par un temps clair, sec et froid, l'artillerie allemande ouvre le feu sur tout le front de la R. F. V. d'Avocourt aux Eparges, mais spécialement sur la rive droite, battant les deuxièmes positions autant que les premières, afin de les détruire dans le même temps.

Malgré toutes les prévisions, il était malaisé

d'imaginer le degré de puissance que devait atteindre la préparation par l'artillerie allemande. Dans le plan allemand, l'artillerie devait jouer le rôle décisif, réduire à néant nos organisations, les rendre *mûres pour l'assaut*. Renonçant à la finesse du tir et se contentant de réglages très discrets pour ne pas laisser deviner l'emplacement de ses batteries avant qu'elles soient entrées en action, l'ennemi lance une véritable trombe massive sur nos positions. Il exécute des tirs sur zone avec une fourchette étroite, plutôt que des tirs réglés avec précision. Le travail de l'artillerie achevé, il lancera son infanterie qui, certaine de ne plus rencontrer un obstacle humain après un tel déluge de projectiles, pourra s'avancer l'arme à la bretelle. Pour une conception aussi simple et brutale, l'essentiel est d'avoir des bouches à feu et des munitions en quantité suffisante.

L'ennemi commence par un tir d'arrosage sur une zone étendue ; puis il resserre son tir pour bouleverser à fond la partie de cette zone dont il veut s'emparer.

Il y ajoute des barrages très puissants en arrière et sur les flancs, avec emploi d'obus asphyxiants et lacrymogènes pour encadrer, isoler la position qu'il veut prendre, gêner l'entrée en ligne des réserves, rendre les ravitaillements difficiles, supprimer les communications.

Il emploie rarement, les premiers jours de la bataille, le 77 qu'il n'utilisera qu'un peu plus tard, et lorsque son effroyable consommation d'artillerie lourde l'y contraindra. Il se sert presque uniquement du 150 et du 210, auxquels il ajoute de plus gros calibres : le 280, le 305, et encore le 380 et le 420, mais en les réservant aux tirs sur les observatoires, forts et ouvrages.

Les observateurs par avions qui avaient pour mission de repérer les batteries allemandes au cours de cette première journée du 21 février, durent renoncer à pointer sur leurs cartes les batteries

qu'ils voyaient en action. « On ne peut les repérer toutes, ont-ils déclaré, c'est un feu d'artifice. » Les bois de Consenvoye, Etrayes, Crépion, Moirey, Hingry, le Breuil, le petit bois de Gremilly, les forêts de Mangiennes et de Spincourt, les côtes de Romagne, de Mormont, les bois du Tilla, le Baty, paraissent souffler de la flamme sans interruption.

A l'effet de destruction, cet emploi de l'artillerie veut joindre un effet moral par la concentration sur un front d'attaque peu étendu. Pour réaliser cet effet moral, notre adversaire a accumulé le matériel, les munitions, appliquant en somme au front français, pour la première fois depuis 1914, les méthodes que nous lui avions déjà appliquées par deux fois et l'expérience que nous lui avions donnée.

Cependant, la réponse de notre artillerie a été immédiate. Notre artillerie lourde à longue portée prend à partie les batteries qui lui sont signalées par les avions ou qui avaient été auparavant repérées, spécialement dans la forêt de Spincourt et dans tous les bois au nord-est.

A partir de 13 heures, comme le tir allemand augmente d'intensité, ce qui fait prévoir la proximité de l'attaque, notre artillerie de campagne tire sur les tranchées allemandes à une cadence d'abord lente, puis croissant de rapidité.

Ce bombardement sans précédent apportera-t-il à l'ennemi l'effet désiré et pourra-t-il occuper sans résistance les centres qu'il a écrasés?

b) *Attaque de l'infanterie.* — Après la préparation d'artillerie, l'attaque de l'infanterie allemande, le 21 février, s'exécute par tranches, avec des objectifs rapprochés.

Le mécanisme de l'assaut peut être ainsi décomposé :

1° Chaque ligne d'attaque reçoit toujours un objectif exactement défini et limité (largeur égale au front d'attaque et profondeur ne dépassant pas le plus souvent celle de deux tranchées successives) ;

2° L'assaut n'est déclenché que lorsque l'artillerie

a complètement bouleversé les tranchées, détruit les obstacles et mis les défenseurs hors d'état de se servir de leurs armes ;

3° L'assaut proprement dit est précédé d'une première vague lancée sur l'objectif avec mission de constater si l'artillerie y a réalisé les résultats désirés. Les autres vagues ne doivent sortir que si celle-ci progresse.

La ligne d'attaque débouche par plusieurs vagues successives, habituellement dans l'ordre suivant :

Trois vagues se succédant à vingt ou trente pas de distance :

1re vague : un ou deux « gruppen » par zug, accompagnés de quelques pionniers et grenadiers déployés en tirailleurs à très larges intervalles ;

2e vague : ligne dense de tirailleurs formée par le gros de chaque zug. Elle prend possession des tranchées ;

3e vague comprenant le reliquat de chaque zug. C'est un échelon qui vient combler les vides et apporter un renfort de munitions et de matériel (outils, sacs à terre, etc.) permettant de retourner les tranchées conquises.

La deuxième ligne d'attaque est réservée en principe pour un deuxième assaut au delà de l'objectif conquis par la première ligne. Exceptionnellement, elle renforce la première ligne d'attaque ou la recueille en cas d'insuccès.

La première ligne enlevée, l'attaque est poursuivie par les bois en évitant avec soin les terrains découverts et en débordant les centres de résistance.

Parfois les flammenwerfer précèdent la première vague. Les compagnies de réserve apportent immédiatement à pied d'œuvre le gros matériel de travail, les mitrailleuses et même les canons-revolvers.

Le front mouvant de l'attaque est continuellement jalonné de fusées qui indiquent à l'artillerie la marche exacte de l'infanterie.

Enfin l'infanterie a l'ordre de ne pas s'acharner à vaincre les résistances non brisées par l'artillerie. Toute troupe arrêtée devra attendre une nouvelle intervention du canon avant de continuer l'attaque.

En résumé, l'ennemi paraît ne pas s'écarter de ce principe général : dépenser au minimum l'infanterie et agir au maximum avec l'artillerie.

L'infanterie allemande ne veut avancer qu'à coup sûr.

c) *Du 21 au 26 février.* — Elle croyait avancer à coup sûr, le 21 février, à 16 h. 45, lorsque l'ordre lui fut donné de marcher, après un bombardement sans exemple, sur des tranchées détruites et des ouvrages écrasés. Les premières positions qu'elle devait occuper étaient : Brabant, le bois d'Haumont, le bois des Caures, le bois de Ville et l'Herbebois. Partout l'ennemi rencontra une résistance. Ainsi l'événement prouvait que les défenseurs battus avec une telle puissance d'artillerie étaient encore en mesure, au moment de l'assaut, d'occuper les débris des tranchées et d'y arrêter l'ennemi. Ce que l'artillerie réalise, c'est la diminution des moyens de la défense et son usure morale, non pas sa destruction.

Le bois d'Haumont finit par être cerné. Au bois des Caures, le groupement de bataillons de chasseurs commandé par le lieutenant-colonel Driant se maintient dans la partie sud. Le premier jour, le bois d'Haumont, seul, est perdu en totalité.

Le 22 février, au matin, l'ennemi reprend sa préparation d'artillerie. Le bois d'Haumont ayant cédé, il accentuera sa poussée sur ce point. Le village d'Haumont est réduit en poussière et nous devons nous replier sur Samogneux. Le bois des Caures, débordé sur son flanc gauche par la perte d'Haumont, est perdu. Il en est de même du bois de Ville et de la première ligne de l'Herbebois.

Le troisième jour de la bataille (23 février) l'ennemi s'empare du bois de la Wavrille et de l'Her-

bebois. Brabant, débordé sur sa droite, est évacué et la troupe qui l'occupe reçoit l'ordre de se replier sur Samogneux. En fin de journée, sur la rive droite de la Meuse le front est le suivant : Samogneux — ferme d'Anglemont — Beaumont — lisières nord-est des bois des Fosses et le Chaume — Ornes et l'ancienne ligne Ornes à la Tavanne.

Sur la rive gauche, le bombardement s'est maintenu si violent sur le Mort-Homme, Régnéville, le bois des Caurettes, l'ouvrage d'Haucourt, les villages de Cumières, Béthincourt, Chattancourt, Esnes, que l'on pouvait s'attendre à une attaque. Doté d'une artillerie puissante, le groupement de la rive gauche, portant secours au secteur de droite, prendra l'ennemi de flanc dans ses attaques et lui infligera des pertes considérables. A mesure qu'il avancera davantage sur la rive droite, l'ennemi prêtera davantage le flanc aux feux de la rive gauche. Son infanterie, lorsqu'elle voudra gravir la cote 344, la côte du Talou, sera écrasée. Elle se verra interdire la sortie de Samogneux et l'utilisation de la vallée de la Meuse. Elle devra reporter ses attaques plus à l'est et chercher sa voie d'accès du côté de Douaumont. Dans le plan allemand, l'appui du fleuve devait couvrir sur leur droite les troupes d'attaque : il ne les couvre pas contre l'artillerie. Le défaut du plan allemand commence d'apparaître, qui n'a pas su utiliser à temps la rive gauche.

Jusqu'au 24, l'attaque allemande a été menée par deux C. A. et une division : le XVIIIe et le IIIe C. A., et la 13e division du VIIe C. R. Ses avantages n'ont pas été décisifs. Aussi l'ennemi va-t-il, les jours suivants, redoubler d'efforts, accumuler tous les moyens d'action. Le 24, il renforce les troupes de la 13e D. R. et des XVIIIe et IIIe C. A. avec des prélèvements opérés sur le Ve C. R. En même temps, le XVe C., qui n'a pas encore été engagé, poussera une offensive sur le front Maucourt-Warcq à l'est.

Les deux divisions qui occupent notre front nord (rive droite), la 72e et la 51e, ont eu à supporter,

du 21 au 24 février, le choc de deux corps d'armée. Elles vont être relevées, la première par la 37e division, la deuxième par les 308e et 31e brigades. Les 20e et 1er C. A. sont rapprochés en hâte.

La journée du 24 marque un grave recul : la perte de nos secondes lignes; Samogneux, la cote 344, le bois des Fosses, le bois de la Chaume, Ornes tombent aux mains de l'ennemi, mais après une lutte acharnée. Beaumont et le bois des Fosses ont opposé une résistance que la perte du bois de la Chaume a rendue inutile en les découvrant. L'ennemi progresse dans la région boisée et ravinée qui précède les pentes de Douaumont.

Par suite de la poussée allemande sur notre front nord, nos positions dans la Woëvre peuvent être compromises. Les Hauts-de-Meuse constituant une barrière plus solide, l'évacuation de la Woëvre est ordonnée.

Le 25, l'ennemi, encouragé par son avance des quatre premiers jours, précipite les assauts dans la région de Louvemont et dans celle de Douaumont. De Samogneux perdu il marche sur la côte du Talou et sur la côte du Poivre où il est arrêté. Du bois des Fosses il s'avance sur Louvemont qui résistera jusqu'au lendemain. Par le bois de la Vauche, il gravit les pentes qui le mènent au plateau de Douaumont. Il échoue devant le village de Douaumont, mais il s'empare du fort par surprise.

L'ordre d'évacuation de la Woëvre, donné le 24, a commencé à s'exécuter dans la nuit du 24 au 25. L'ennemi ne s'est aperçu du mouvement que dans la journée du 25. Maintenu par nos avant-postes qui se replient lentement, il ne se hasarde que très prudemment dans la plaine et n'occupe Hennemont et les ouvrages de la Malacore qu'à la fin du jour. Notre première position s'est rectifiée ainsi : plateau des Eparges (inclus), Bauzée, Haudiomont, les villages du bas des côtes, avec des avancées sur Fresnes et sur Manheulles.

Ces deux journées du 24 et du 25 février ont

apporté à l'ennemi son gain le plus important : il s'est avancé jusqu'à la côte du Poivre et il tient le fort de Douaumont. Il croit avoir trouvé notre point faible, il se croit maître de Verdun.

.II *Le commandement du général Pétain.*

L'offensive allemande n'a pas rompu notre front en quatre jours, mais le fléchissement grave qu'elle a obtenu est une menace de rupture.

La constitution de la région fortifiée de Verdun correspondait à un plan défensif. Elle ne répond plus aux nécessités créées en quelques jours par une situation nouvelle. Le général de Castelnau, chef d'état-major général, qui s'est rendu sur les lieux pour examiner la situation au nom du généralissime et chercher les moyens de parer à la menace allemande, confie au général Pétain le commandement des troupes de la R. F. V. et des forces disponibles sur la rive gauche de la Meuse. Ce groupement de forces forme la IIe armée. La mission de la IIe Armée, telle que la définit le général Pétain dans son ordre no 9, est d' « enrayer les efforts que prononce l'ennemi sur le front de Verdun. Toute parcelle de terrain qui nous serait arrachée par l'ennemi donnera lieu à une contre-attaque immédiate. » Le général Pétain entre en fonctions le 25 février à minuit. La première nouvelle qu'il a reçue à son arrivée au quartier général de l'armée de Verdun le 25 au soir a été celle de la perte du fort de Douaumont. Or Douaumont domine tout le champ de bataille : de ses observatoires il voit les deux rives. La première œuvre du nouveau chef est de rétablir l'ordre compromis par le fléchissement de la ligne, de fixer sur la rive droite la ligne sur laquelle on tiendra et de préparer la défense de la rive gauche sur laquelle on s'attend d'heure en heure à une attaque qui compléterait le plan allemand. La ligne fixée pour

tenir, tendue à se rompre au début de la poussée allemande, peu à peu se renforce, se consolide, s'établit. La bataille de Verdun va changer d'aspect. D'une ruée elle deviendra un siège. L'offensive allemande va être enrayée.

Derrière l'armée qui combat, et jusqu'aux premières lignes qu'il faut remettre en état, le commandement organise ou complète les transports, les relèves, les cantonnements, les dépôts, les abris, les travaux de défense.

La ligne ferrée à double voie normale Revigny-Sainte-Menehould-Verdun a été coupée dès le 21 février au coude d'Aubréville, et la gare de Verdun a été soumise à un bombardement des pièces de 380 qui désorganisait les voies, détruisait les aiguillages. Cette ligne devenait donc en partie inutilisable, comme il était prévu. Or, les besoins des transports allaient croître dans la proportion du simple au quadruple, par suite de l'arrivée de corps nouveaux et de l'importance que devait prendre le ravitaillement en vivres et en munitions au cours de la bataille qui s'engageait.

Deux lignes à double voie normale vont de l'arrière sur le front de l'armée : 1° la ligne Saint-Dizier Revigny-Clermont-en-Argonne ; 2° la ligne Saint-Dizier-Revigny-Ligny-en-Barrois. Mais, sauf Clermont-en-Argonne, les gares de ces deux lignes sont trop éloignées du front pour être atteintes facilement par les équipages ou les convois des corps d'armée. En revanche, elles peuvent être utilisées en faisant appel à des organes intermédiaires de transports sur route (C. V. A. D. d'armée et camions automobiles) et desservir aisément les C. A. au repos et en réserve.

Le réseau du Meusien, dont un projet d'exploitation intensive a été préparé, travaille à plein. Pour accroître la longueur des rames et le nombre des marches disponibles, la Direction de l'Arrière fait, selon ses plans antérieurs, allonger les croisements, améliorer les prises d'eau, renforcer la voie

et constituer les magasins dans les gares meusiennes où les corps viennent s'approvisionner.

Une ligne à voie normale est construite de Sommeilles-Nettancourt sur Dugny. Son projet avait été étudié et son tracé arrêté dès le mois d'octobre 1915. Cette construction devait avoir pour principal avantage de permettre, au fur et à mesure qu'elle serait mise en exploitation, la libération des services automobiles, pour permettre au commandement, le cas échéant, de les utiliser sur d'autres points.

Tandis que les voies ferrées sont réservées aux ravitaillements en vivres, le service automobile assure le transport des troupes, des munitions et du matériel du génie. Les effectifs de ce service représentent 175 sections automobiles, avec 300 officiers, 3 500 hommes et plus de 3 900 voitures. La mise en application de l'organisation des transports intensifs a été déclenchée le 22 février à midi.

La route de Verdun est entièrement réservée à la traction automobile. Pour ne pas perdre de temps pendant les opérations de déchargement, les camions automobiles laissent leur chargement dans des dépôts de vivres ou de munitions qui sont organisés sur certains points. Un service de surveillance et de pilotage est établi pour assurer l'écoulement régulier des convois sur la route. La route est divisée en tronçons où le service est organisé d'une manière analogue à celui des chemins de fer. La circulation automobile, sur le circuit réservé à ces transports, a atteint en moyenne 1 700 camions par jour dans chaque sens, soit environ une voiture toutes les 25 secondes.

Malgré cette intensité, et bien que les transports se soient poursuivis dans des conditions atmosphériques souvent très mauvaises (neige et verglas), la régularité de la circulation n'a pas cessé d'être maintenue, et il a été possible d'assurer en même temps l'entretien normal de la route et même l'exécution des travaux spéciaux de voirie

(garages, bouches, renforcements, etc.). Une organisation du service routier a été faite, qui a réussi non seulement à maintenir à tout instant la circulation, mais à constituer une chaussée parfaitement propre et douce au roulage. Le tonnage moyen transporté par 24 heures a été de 2000 tonnes et il a atteint certains jours 2 600.

A l'organisation d'un régime routier s'ajoutent un régime des eaux, un régime forestier, la création ou l'agrandissement et le perfectionnement des gares, dépôts de munitions et de vivres, centres médicaux ou chirurgicaux, parcs d'aviation, etc.

Les relèves sont faites en tenant compte, d'une part, de l'effort exigé des troupes sur des secteurs particulièrement pénibles — le bombardement continu dépassant celui de toutes les précédentes attaques — effort augmenté par la température devenue subitement glaciale avec des tempêtes de neige ; d'autre part, de la volonté du commandement de récupérer les unités susceptibles d'être utilisées ailleurs sans retard ou d'être reconstituées immédiatement. Une troupe ne doit être ni épuisée, ni, par suite de ses pertes, noyée sous des éléments nouveaux. La permanence de ses cadres assure le maintien de son esprit. Il importe de la relever quand elle est encore en bon état.

Le champ de bataille est divisé en quatre secteurs correspondant à quatre groupements de forces ainsi réparties :

1° Groupement de Bazelaire, entre Avocourt à l'ouest et la Meuse à l'est : 29e D., 67e D.

2° Groupement Guillaumat, entre la Meuse et le village de Douaumont inclus : 39e D., 2e D.

3° Groupement Balfourier, entre le village de Douaumont et Hautecourt-Eix : 153e D., une brigade de la 48e D., une brigade de la 16e, 14e D., 1re D., 212e brigade territoriale.

4° Groupement Duchesne, entre Hautecourt et les Paroches : 138e D., 3e, 4e D., une brigade de la 16e D., 211e brigade territoriale.

III. *Les attaques allemandes du 26 février au 1er mai (1916).*

a) *Du 26 février au 5 mars.* — L'ennemi s'obstine à vouloir forcer le passage au point où il a le mieux réussi : entre Louvemont et Douaumont. Il échoue devant le village de Douaumont le 27. Le 28, on s'y bat corps à corps, mais le village reste en notre possession. Le 2 mars, nouvel assaut, nouvel échec. Mais dans la nuit du 2 au 3, il se glisse entre le fort et le village qu'il occupe. Nous le reprenons le lendemain. Le 4, l'ennemi y rentre, et la ligne est reportée à 200 mètres au sud.

Cette série de combats peut donner une idée de l'acharnement déployé dans la bataille de Verdun, où de semblables épisodes sont innombrables. L'ennemi ne réalise plus l'avance des premiers jours : en une semaine il n'a réussi qu'à enlever au prix de pertes considérables un village détruit dont il tenait les abords au nord et à l'est.

En Woëvre, où nous ne devions laisser que des éléments de couverture sur le front avancé et organiser fortement la ligne des Hauts-de-Meuse, l'ennemi ose à peine réaliser une avance. Le 26 février il est arrêté devant Watronville, devant Manheulles qu'il déborde le lendemain. Fresnes, qui se trouve en flèche et ne peut évidemment être conservé, Fresnes dont l'abandon est prévu dès le 29 au profit d'une rectification du front sur Haudiomont-Bauzée-Trésauvaux, le tient en respect jusqu'au 7 mars. Tous les jours Fresnes est effroyablement bombardé. Deux régiments s'y précipitent le 7 mars au matin, le débordent par l'ouest. La petite garnison leur tient tête, se maintient dans la partie sud-ouest du village jusqu'à la nuit, et, la nuit, rentre dans nos lignes.

Dès lors, le bombardement ennemi continuera sur les villages du pied des côtes, sur les collines des Hures et des Eparges, sur le Bois-Haut. Mais

les lignes que nous avons de nous-mêmes rectifiées ne paraîtront pas à l'ennemi un favorable terrain d'attaque.

L'offensive allemande, déclenchée le 21 février contre le front nord de la région fortifiée de Verdun avec un déploiement inusité d'artillerie et un acharnement inouï, n'a pu donner, malgré ses avantages des premiers jours, le résultat attendu. L'ennemi va combiner ses opérations sur la rive droite avec des opérations nouvelles sur la rive gauche.

b) *L'attaque sur les deux rives : 6 mars-12 mars.* — Le 4 mars, un ordre du jour du Kronprinz, lu aux troupes, leur demandait un suprême effort destiné à enlever Verdun « le cœur de la France » et faisait appel à leur valeur éprouvée.

L'avance obtenue sur la rive droite, par l'ennemi, créait une situation paradoxale à nos positions de Forges et de Régnéville sur la rive gauche. Il tenait Samogneux et Louvemont et les pentes nord-est de la côte du Poivre, débordant de plusieurs kilomètres notre flanc droit sur la rive gauche. La Meuse qui décrit une courbe entre Vacherauville et Samogneux, se dirige ensuite vers le nord, en sorte que Régnéville et Forges sur la rive gauche sont pris dans une boucle du fleuve, comme Champneuville l'est sur la rive droite. Ce saillant battu des deux côtés représentait une proie facile. L'ennemi l'attaque le 6 mars. Couvert sur sa gauche par la Meuse et par le terrain qu'il a gagné sur la rive droite, il s'avance entre Béthincourt et Forges, franchit le ruisseau de Forges entre le moulin de Raffécourt et le moulin de Haut et progresse dans la direction du bois des Bouleaux, entre la côte de l'Oie et Forges. La côte de l'Oie, qui est son principal objectif, résiste, mais Forges et Régnéville, où l'on n'avait d'ailleurs maintenu qu'une faible garnison en raison de la difficulté de les conserver, tombent aux mains de l'ennemi.

La côte de l'Oie devenait notre position la plus

avancée. Une ligne de défense part ensuite du fleuve au-devant de Cumières et prend des points d'appui au Mort-Homme, colline allongée dont le plateau est contenu entre deux levées (à l'est, 265 ; à l'ouest, 295), à Béthincourt, à l'ouvrage d'Haucourt, au village de Malancourt, pour s'infléchir ensuite sur les bois de Malancourt et d'Avocourt.

Un peu en avant de la face nord-est du Mort-Homme, les bois des Corbeaux et de Cumières sont séparés de ses pentes par un ravin.

Entre le Mort-Homme et Haucourt, se présente e ressaut formé par la cote 304.

Le Mort-Homme et 304 offrent, en seconde ligne, une barrière puissante sur la rive gauche qui va être assiégée sans relâche. Plus en arrière, les massifs d'Esnes et du Bois-Bourru font une barrière plus puissante encore qui ne sera jamais atteinte.

Les gains obtenus le 6 mars ont fourni à l'ennemi une base de départ. Il va essayer de forcer d'un seul coup notre première barrière en s'emparant de Cumières, du bois des Corbeaux, du Mort-Homme, de Béthincourt, et d'obtenir sur la rive gauche l'équivalent de ce qu'il a obtenu sur la rive droite. Le 7 mars, après un bombardement intense, il déborde en effet la côte de l'Oie, s'empare du bois des Corbeaux et du bois de Cumières, mais quand il veut en déboucher pour s'engager sur les pentes du Mort-Homme, il est arrêté par nos feux.

Le lendemain, 8 mars, l'ennemi attaque sur la rive droite, de la côte du Poivre aux abords du fort de Vaux. Le fort de Vaux est bâti sur une falaise qui domine la plaine de la Woëvre, entre les villages de Vaux plus au nord et de Damloup plus au sud. Un ravin boisé le sépare du village de Vaux qui est bâti en longueur et orienté de l'ouest à l'est. Au nord de ce ravin, les pentes se redressent vers Douaumont et vers Hardaumont. Ces pentes sont creusées de nombreux ravins favorables aux préparations d'attaques. Malgré les bombardements

effroyables qu'il a subis, si les murs extérieurs ont des brèches, le fort de Vaux est intact à l'intérieur.

Le 8 mars, après avoir arrosé d'obus asphyxiants le ravin de la Caillette et la vallon de Vaux, l'ennemi exécute sur le village de Vaux une double attaque, l'une débouchant du ravin sud-est du fort de Douaumont, l'autre de la lisière sud du bois d'Hardaumont, Le village reste partagé. Le 9, il assiège à la fois le village et le fort. Les pentes est, qui de la plaine de la Woëvre conduisent au fort, sont d'abord abruptes et font un angle mort. Il a pu occuper ces pentes, qui le mettent à l'abri et le rendent invisible. Ensuite, les pentes montent en inclinaison plus douce jusqu'au fossé. Quand il veut les aborder, il est arrêté. Cependant, le communiqué allemand du 9 mars annonce la prise du fort de Vaux. Le 10 et le 11, il renouvelle vainement ses tentatives. Notre 21e corps (général Maistre), qui tient le secteur, ne lui a pas permis d'avancer.

Le jour même de sa nouvelle attaque sur la rive droite (8 mars), nous contre-attaquons sur la rive gauche et reprenons le bois des Corbeaux. Mais, le 10, le bois est reperdu et nous nous maintenons sur la ligne Béthincourt-Mort-Homme-pentes sud de la lisière des bois des Corbeaux et de Cumières-village de Cumières. La ligne principale Mort-Homme-Béthincourt a été maintenue. L'ennemi, sentant qu'il est contenu, va préparer, par une série d'attaques locales, une grande action combinée sur les deux rives.

c) *L'attaque des 9 et 10 avril.* — Rive droite, cette série d'attaques locales vise le fort et le village de Vaux, et le bois de la Caillette à l'ouest de Douaumont. L'ennemi échoue encore devant le fort, mais finit par occuper le village et progresse dans le bois de la Caillette jusqu'au ravin du Brazil.

Rive gauche, il gravit les pentes du Mort-Homme et les deux adversaires sont en contact à la crête. Plus à l'ouest, il opère une sorte de mouvement

tournant en attaquant les bois de Malancourt et d'Avocourt, afin de se rapprocher de la cote 304 dont les rampes, de ce côté, sont aisées; il s'empare de cet objectif le 20 mars. Seul, le réduit d'Avocourt est repris (29 mars). De plus, après trois jours de bombardement et d'assauts, Béthincourt est évacué (8 avril).

L'ennemi, ayant laborieusement préparé ses voies d'accès, va engager une attaque d'ensemble, le 9 avril, sur tout le front de la rive gauche, d'Avocourt à Cumières et, rive droite, sur la côte du Poivre. Il met en ligne des forces considérables. Onze régiments et un bataillon de chasseurs (22e D. R. du Xe C. R., la 12e D. R. du VIe C. R., 43e D. R. (2 régiments identifiés), 10e D. (un régiment identifié), 11e D. R. du VIe C. R. (2 régiments) appartenant à cinq divisions différentes, dont deux engagées pour la première fois, vont être identifiés entre Haucourt et la Meuse. Rive droite, ce sont des éléments du VIIe C. R. qui attaqueront la côte du Poivre.

La préparation d'artillerie égale celle des premiers jours de la bataille : 210 percutants, 105 fusants, 150 à obus suffocants écraseront nos positions depuis l'ouvrage des Rieux, qui est à l'ouest du réduit d'Avocourt, jusqu'à la région de Douaumont et de Vaux. Ce déluge atteint cependant plus généralement certains points : l'ouvrage des Rieux, le bois Camard (à l'ouest de la cote 304), le bois des Caurettes, Cumières et, sur la rive droite, la bande boisée dite « Bois franco-boche », à l'est de Vacherauville et au nord du ravin du Monument.

A midi, l'attaque se déclenche sur tout notre front de la rive gauche, de l'ouvrage des Rieux à Cumières et, rive droite, sur la côte du Poivre.

Au centre (région du Mort-Homme), où l'assaut est mené avec les plus importants effectifs, il a été arrêté au bois Camard (ouest de 304), par notre artillerie qui a pris sous son feu des rassemblements ennemis, mais il a pu, sortant du bois des Corbeaux, atteindre nos tranchées de première ligne sur les

pentes nord-est, et il a obligé leurs défenseurs à se replier sur les tranchées de soutien, après une lutte corps à corps.

Sur la rive droite, assiégeant la côte du Poivre, l'ennemi a pu s'emparer du « Bois franco-boche ».

Après les premiers résultats connus de l'attaque allemande, le général commandant la IIe armée prévient les commandants de groupements que les Allemands profiteront vraisemblablement de la nuit pour essayer des attaques partielles, amener des renforts, faire des relèves. En conséquence, l'artillerie de tous calibres se montre particulièrement vigilante, prépare minutieusement des barrages et exécute des tirs lents et continus sur les tranchées, boyaux, cheminements, bivouacs et fait des concentrations de feux sur des points particulièrement sensibles du front.

La journée du lendemain est aussi violente. A l'ouest, c'est une attaque du bois Carré. Le Mort-Homme est, comme la veille, le centre de la bataille. L'ouvrage des Serbes (entre Béthincourt et le Mort-Homme) est perdu. Le sommet du Mort-Homme (295) n'est plus à nous. Sur les pentes nord-est, les cadavres ennemis se sont accumulés. Au bord de la Meuse, Cumières et son cimetière nous sont restés.

Le 11, sur la rive droite, nous reprenons la lisière sud du Bois franco-boche et sa partie nord-est.

En deux jours, l'ennemi, pour aboutir enfin, a accumulé tous les moyens d'action en artillerie et infanterie. Il a lancé les troupes de trois divisions fraîches. Son effort a été brisé, et le général Pétain, commandant la IIe armée, peut adresser à ses troupes cet ordre du jour :

« Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos armes. Les assauts furieux des soldats du Kronprinz ont été partout brisés. Fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs, de la IIe armée ont rivalisé d'héroïsme. Honneur à tous !

« Les Allemands attaqueront sans doute encore.

Que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier. Courage ! On les aura. »

d) *Nos contre-attaques dans les secteurs Vaux-Douaumont et du Mort-Homme.* — Ses lignes de défense mieux assurées, l'armée de Verdun ne va pas s'en tenir à une attitude passive. Une défense vraiment active ne cause pas plus de pertes et procure de grands avantages : le moral des troupes en est exalté, les intentions de l'adversaire en sont déjouées. Il se sent menacé au point le plus sensible, où il doit porter des forces dont il aurait souhaité disposer ailleurs. Tout un programme d'offensives partielles s'élabore sur l'une et l'autre rive.

Rive droite, le 3e corps (général Nivelle) fait remonter à l'ennemi les pentes du bois de la Caillette, étaie sa gauche par la reprise de la tranchée de Morchée (ouest du fort du Douaumont), tend à l'est vers la croupe de la Fausse-Côte (avril). Cependant, plus à l'ouest du fort de Douaumont, entre les carrières d'Haudromont et la ferme de Thiaumont, l'ennemi a pu s'avancer, par la série de ravins qui coupent les pentes du massif d'Haudromont, ravin du Helly, ravin de la Couleuvre, ravin de la Dame, jusque dans le bois Nawé (17 et 28 avril).

Rive gauche, le 32e corps (général Berthelot) reprend l'offensive dans le secteur du Mort-Homme. L'ennemi, les 9 et 10 avril, s'était emparé de la cote 295. Le 20, une attaque menée par trois bataillons dépasse la cote 295 et s'établit sur les pentes nord. L'ennemi ne peut se résoudre à cette perte. Il revient à la charge, avec une ténacité inouïe, sans souci des pertes. Le 22, le 24, le 30 avril et le 1er mai, ce sont des assauts réitérés qui ne lui font regagner que peu de terrain. Le 3 mai, nous nous consolidons au nord-est du Mort-Homme. Les pertes de l'ennemi sont si graves, notamment du fait de l'artillerie, que, sur un point du combat, deux hommes viennent se rendre, derniers survivants

de tous les occupants d'une tranchée. Dans cette série d'engagements, le courage et l'endurance des troupes tiennent du prodige. On cite, parmi tant d'autres, ce trait : pour poser un cheval de frise en avant de nos lignes, un homme sort de la tranchée, il est tué ; un second, il est tué ; un troisième, il est tué ; un quatrième, il réussit enfin à mettre la défense en place. Aucun n'avait hésité à prendre la place du mort.

D'ores et déjà, au 1er mai, après soixante-dix jours de bataille, des résultats sont acquis. L'ennemi poursuivait un double but :

1° S'emparer de Verdun par une attaque brusquée d'une violence encore inconnue, et obtenir la rupture du front.

2° Se jeter au travers du plan des alliés et briser à l'avance leur offensive.

Après soixante-dix jours de lutte ininterrompue, il n'est guère plus avancé qu'au cinquième jour. Sur la rive gauche, il n'a pu forcer ni la cote 304, ni le Mort-Homme, derrière lesquels se présente la barrière plus forte des collines d'Esnes et du massif du Bois-Bourru. Sur la rive droite, il a gagné le fort de Douaumont, il y est resserré et contenu. Il a échoué devant le fort de Vaux, n'a pu aborder encore la ligne de résistance la plus solide, Froideterre-Souville-Tavannes. La rapidité était un des éléments de son succès. Verdun l'arrête. Il se heurte en vain contre cette barrière.

Le général Pétain, appelé à prendre le commandement du groupe des armées du Centre, remet au général Nivelle le commandement de la IIe armée.

IV. *Période du 1er mai au 11 juillet 1917.*

a) *L'ordre de bataille allemand au 1er mai.* — L'ordre de bataille allemand, malgré la proximité des dépôts qui permet de reconstituer sur place les unités éprouvées, accuse de plus en plus l'obli-

gation de recourir à de nouvelles troupes, spécialement pour tenter une nouvelle offensive.

Au 1er mai, il se présente ainsi :

Rive gauche.	2e D. Lw. 192e Br. IIe D. Bav. VIe C. R. XXIIe C. R. (venant des Balkans).
Rive droite (de la Meuse à Damloup).	Eléments de la 22e D. R. VIIe C. R. Eléments de la 19e D. R. 5e D. / 6e D. } IIIe Corps. 1re D. (venant de Russie et au repos au nord de Metz). XVe C.
(D'Eix à Lamorville).	Div. Ersatz-Bav. 1/2 de la 5e D. I. Ve C. 33e D. R.

b) *L'offensive allemande sur la rive gauche du 1er au 28 mai.* — Pendant tout un mois, sans arrêt, l'ennemi va pousser ses opérations sur la rive gauche. Depuis que le bois des Corbeaux, les villages de Béthincourt et de Malancourt et l'ouvrage d'Haucourt sont en sa possession, il se heurte à la ligne de défense formée par le Mort-Homme, ligne que prolonge à l'ouest la cote 304. Le Mort-Homme dont il a emporté un moment le sommet dans son attaque générale des 9 et 10 avril, et dont il a été chassé en partie le 20 avril, présente trop de difficultés pour être abordé de front ou pour être attaqué sans une action de flanc combinée avec l'attaque frontale. S'il peut s'assurer de la cote 304, l'ennemi se procurera des vues latérales et un point d'appui.

La cote 304 a la forme d'un cône tronqué dont le sommet est dénudé et dont les pentes sont entourées de bois : sur les pentes nord-ouest, c'est le bois

Camard, puis le bois Carré et le bois Eponge. L'ennemi, depuis la prise de Malancourt et d'Haucourt, bat les pentes nord-ouest et les pentes nord de la colline.

Le 3 mai, l'ennemi commence sa préparation d'artillerie : 75 batteries concentrent leur feu sur la cote 304.

Mais l'attaque n'a lieu que le lendemain, 4 mai. La cote 304 est perdue ; elle est reprise le lendemain. Le 6, il nous faut borner la ligne de résistance aux pentes sud. Le 7, la pression s'accentue et l'ennemi s'empare du bois Camard. Ses attaques continuent sans répit sur la cote 304 et sur le Mort-Homme. En un mois de combats, au prix de sacrifices sanglants, l'ennemi a pu tenir la crête du Mort-Homme (cote 295) et descendre sur Cumières en passant à la lisière du bois des Caurettes. A la cote 304, il occupe le bois Camard à l'ouest et le Crochet, à l'est.

c) *L'offensive française sur le fort de Douaumont* (*22 mai*). — Sur la rive gauche, l'ennemi attaque ainsi sans arrêt. S'il parvient à rompre le front de ce côté, il mettra dans une situation dangereuse toutes les troupes françaises engagées sur la rive droite. Pour dégager la rive gauche, le commandement français attaque sur la rive droite et il attaque sur l'objectif le plus important : le fort de Douaumont.

Le fort de Douaumont, perdu le 25 février, couronne la cime (388 mètres) d'un massif dénudé dont les pentes descendent au sud-ouest vers la ferme, puis vers l'ouvrage de Thiaumont et la côte de Froideterre, s'infléchissant au sud vers le bois de la Caillette que longe, au bas, le ravin du Brazil, tandis qu'à l'ouest, elles sont coupées de toute une série de ravins orientés de l'est à l'ouest vers la Meuse : ravin du Helly, ravin de la Couleuvre, ravin de la Dame. A l'est, nous sommes à pied d'œuvre pour l'attaque du fort, ayant repris

le bois de la Caillette. Mais à l'ouest, nous avons perdu les ravins et tranchées qui y accèdent (tranchée Rivalain et tranchée Morchée, ravin de la Couleuvre). Il faut donc, par une série d'attaques locales, nous rapprocher du fort à l'ouest avant d'en entreprendre le siège. Ce n'est que le 22 mai que nous pouvons nous installer à distance d'assaut.

Encore la base de départ est-elle assez resserrée. Le but de l'opération sera donc réduit à la prise d'un saillant de 500 à 600 mètres sur les lignes ennemies. Une intense préparation d'artillerie compensera, dans une certaine mesure, les difficultés extrêmes de l'opération. Cette préparation commence le 19 mai. Le 20, à la suite d'un éclatement d'un obus de 400, un incendie formidable se déclare : un dépôt de munitions, en explosant, aurait, au dire des prisonniers faits plus tard, anéanti un bataillon. L'offensive a lieu le 22 à midi, par trois attaques (5e division : général Mangin) : une centrale, ayant le fort pour objectif, une à l'est visant la tranchée des Hongrois, entre le ravin de la Fausse-Côte et le ravin de la Caillette, une à l'ouest sur la tranchée de Morchée et le Bonnet d'Evêque (entre la ferme de Thiaumont et le fort), les deux attaques d'ailes devant dégager les abords du fort.

L'attaque se présente bien. Le matin, sur les huit drachen chargés de renseigner l'ennemi, six sont détruits par nos avions, les deux autres descendent. Les deux attaques d'ailes échouent, mais l'attaque centrale réussit à forcer l'entrée du fort par la gorge et s'empare de la superstructure, sauf les cornes nord et nord-est. L'ennemi résiste dans les casemates. Maître des abords du fort, il dispose de renforts nombreux, et le surlendemain, 24 mai, il parvient à nous déloger.

Cependant, la rive gauche a été momentanément dégagée et l'ennemi a dû employer le Ier corps bavarois nouvellement arrivé sur le front et qu'il réservait pour sa propre offensive.

d) *L'attaque allemande sur le fort de Vaux.* — Dès lors, l'ennemi que pressent les préparatifs de l'offensive franco-britannique sur la Somme, veut en finir avec Verdun. Il précipite ses attaques sur l'une et l'autre rive, tantôt en les reliant, tantôt en les isolant.

Le fort de Vaux n'occupe pas une situation dominante comme le fort de Douaumont ou celui de Souville. Dressé en promontoire sur la plaine de la Woëvre, il s'oppose spécialement à une offensive venant du nord-est. Il est relié à Souville par le bois de Vaux-Chapitre, que coupe le ravin des Fontaines. Le ravin des Fontaines vient s'embrancher au ravin du Brazil qui reçoit, du côté opposé, les ravins de la Caillette et de la Fausse-Côte, descendant des hauteurs de Douaumont. Cette configuration topographique explique l'importance de ces voies d'accès qui semblent se continuer les unes les autres. L'ouverture du ravin du Brazil est commandée par le village et par l'étang de Vaux qui ont été perdus : nous avons dû nous replier derrière la digue. Le plan de l'ennemi sera de déborder le fort à l'ouest par le ravin du Brazil et le bois Fumin (Vaux-Chapitre) et au sud-est par le village de Damloup dont il occupe les abords. Le 1er juin, il atteint le ravin du Brazil, et va se heurter aux retranchements R^3, R^2 et R^1 qui barrent le bois Fumin, entre le ravin et le fort. Deux des retranchements sont perdus, ainsi que Damloup. Le fort est donc menacé de trois côtés. Dès le 2, l'ennemi en occupe la superstructure, mais à l'intérieur, le commandant Raynal, qui commande la garnison, refuse de rendre l'ouvrage. Le 3, l'ennemi s'empare des coffres nord-est et nord-ouest et la lutte se poursuit dans les gaines. Résolue à tenir jusqu'au bout, la garnison élève des barricades et, bien que bombardée à coups de grenades par les ouvertures, à demi asphyxiée par la fumée ou brûlée par les flammewerfer, défend pied à pied les gaines et les couloirs.

Le 4, une contre-attaque nous ramène jusqu'aux abords du fort : arrivera-t-on à temps pour secourir la garnison qui adresse des signaux désespérés, car elle manque d'eau et de ravitaillement? Mais l'ennemi emploie toutes ses forces à resserrer son étreinte. La 50e division est engagée contre le fort de Vaux : il la renforce avec une division combinée, comprenant le 3e grenadiers de la 1re division, les 126e et 105e du XVe C. Le 6 juin, il la renforcera encore avec le 143e régiment du XVe C. On peut juger aux effectifs engagés de l'importance attachée par l'ennemi à la possession du fort de Vaux. Dans la soirée du 4 juin, il attaque très violemment sur le front du ravin des Fontaines à Damloup. Le 6, une contre-attaque que nous lançons est arrêtée par des barrages d'artillerie et de mitrailleuses. Le 7 au matin, le fort est perdu.

Le fort de Vaux ouvre le chemin de Souville. De Douaumont, l'ennemi tente en même temps de s'avancer vers Froideterre. Souville, Froideterre, la plus forte barrière qui s'oppose encore à sa marche sur Verdun. Cette barrière tombée, Verdun ne semblerait plus défendable. Froideterre est protégé par l'ouvrage et la ferme de Thiaumont. Le 9, la ferme est prise, mais l'ouvrage tient encore.

e) *Attaques sur la rive gauche.* — Contrarié dans sa progression au Mort-Homme et sur la cote 304 par la diversion que nous avons opérée sur la rive droite, l'ennemi reprend ses attaques dès le 29 mai. Le 31, il cherche à forcer le passage au sud de Cumières pour prendre à revers le Mort-Homme. Nous sommes d'abord refoulés sur la station de Chattancourt, mais une contre-attaque immédiate ramène jusqu'aux abords du village de Cumières les éléments ennemis qui avaient réussi à progresser. Arrêté au Mort-Homme, l'ennemi se retourne contre la cote 304 dont il tient le sommet et dont il ne peut conquérir les pentes sud (9 juin), puis il revient au Mort-Homme dont les pentes sud lui résistent pareillement.

La cote 304 et le Mort-Homme où il a pu s'installer malaisément, s'ils constituent des positions de première importance, ne sont néanmoins que le premier plan de nos barrières sur la rive gauche. Les collines d'Esnes et du Bois Bourru resteraient à forcer. Tandis que, sur la rive droite, Douaumont et Vaux perdus, facilitent à l'ennemi sa tâche. Il ne lui faut plus percer que la barrière de Fleury-Thiaumont et celle de Souville pour tenir sous ses vues la cuvette de Verdun. C'est là qu'il va, deux fois encore, chercher la solution de son offensive contre Verdun, dans les batailles des 23 juin et 11 juillet.

f) *La bataille devant Souville* : 1° *le 23 juin.* — Le temps presse. La tempête s'amasse ailleurs, sur le front oriental menacé par les Russes, sur le front de la Somme menacé par les Anglais et les Français. L'Allemagne veut emporter Verdun. De là la violence de l'offensive du 23 juin, la plus redoutable depuis celle des derniers jours de février et des 9 et 10 avril. Par la série des attaques menées les derniers jours de mai et la première quinzaine de juin, l'ennemi s'est rapproché du but. Il bat l'ouvrage de Thiaumont, il atteint le bois de Vaux-Chapitre. Il va poursuivre un triple objectif : l'ouvrage de Froideterre à l'ouest, le village de Fleury au centre, le fort de Souville à l'est. Le plan des lieux et les ordres ont été retrouvés sur les prisonniers. Une carte assez curieuse donnait même les divers mouvements géographiques jusqu'à Verdun, puis, en raccourci, comme pour escamoter les distances, la route de Verdun à Paris.

Le 22 juin, dans l'après-midi, l'ennemi tente une première opération qui a pour but de le rapprocher de son objectif le plus difficile, le fort de Souville. Il attaque devant Vaux, du bois Fumin au ravin de la Horgne. Et il obtient, en effet, une avance assez sérieuse sur cette partie du front.

Cependant, le bombardement augmente. Les plus gros calibres, le 380, même le 420, sont employés

pour détruire nos ouvrages. Le 22 juin au soir, à partir de 21 h. 30, l'ennemi recouvre le plateau de Souville, Fleury, Froideterre et les ravins qui sont en arrière, d'une nappe de près de 200 000 obus asphyxiants. Cette préparation a été telle que l'ennemi s'attendait à ne plus rencontrer aucune résistance lorsqu'il attaquerait. Il escomptait ses effets sur l'artillerie, sur les relèves d'infanterie, sur les ravitaillements, sur les postes d'observation et de commandement.

Pour l'attaque, des forces considérables avaient été réunies. Parmi les unités engagées, des régiments des Ier et IIIe C. Bavarois, du XVe C., du corps alpin, de la 19e D. R., de la 1re et de la 103e D. ont été identifiés. Cette dernière n'avait jamais été engagée, non plus qu'une brigade du corps alpin.

L'attaque principale fut accompagnée de deux attaques sur les ailes : aile droite par le bois Nawé (19e D. R.) aile gauche, par le bois Fumin (1re et 39e D.). Mais ces deux attaques sur les deux ailes échouèrent devant nos feux. Elles eurent néanmoins pour effet de retenir une partie de nos forces.

Tout avait été mis en œuvre pour le succès de l'attaque centrale sur Froideterre, Fleury et Souville. Le corps bavarois, composé de 5 régiments des Ier et IIIe C., avait pour objectif, d'abord l'ouvrage de Thiaumont (en ruines), puis celui de Froideterre. Le corps alpin (4 régiments) devait s'emparer du village de Fleury. La 103e D. enfin (3 régiments) devait marcher sur Souville.

Les bataillons de première ligne partirent à 6 heures du matin des tranchées de départ, disposés en deux lignes d'attaque fortes chacune de deux compagnies. Les bataillons de renfort avaient été amenés à portée de la première ligne avant l'attaque, de façon à l'étayer immédiatement, et dissimulés dans le ravin de la Dame, dans les abris de la ferme de Thiaumont, dans le ravin de la Caillette et dans le ravin du Brazil. Les régiments en

réserve avaient été rassemblés à peu de distance dans les abris du ravin de la Couleuvre, du fort de Douaumont et du ravin de la Fausse-Côte. Il est aisé de préjuger, d'après ce rapprochement exceptionnel des renforts et des réserves, l'importance de l'opération concertée : on voulait que l'effort tenté fût non seulement puissant, mais continu. Ces rassemblements, nécessaires au but poursuivi par l'ennemi, lui occasionnèrent des pertes considérables.

Sur notre gauche, les régiments de tête des Ier et IIIe C. bavarois réussirent à s'emparer de l'ouvrage de Thiaumont. Des éléments audacieux s'aventurèrent même jusqu'à battre les murs de l'ouvrage de Froideterre (deux compagnies du 10e bavarois et des fractions des 20e et 24e). Une contre-attaque immédiate balaya, nettoya le plateau et ramena les rares survivants jusqu'à l'ouvrage de Thiaumont.

Au centre, le village de Fleury fut débordé par les côtés. La perte de l'ouvrage de Thiaumont le découvrait à l'ouest ; notre ligne, forcée au ravin de Chambitoux, le découvrait au nord-est.

Les deux régiments de tête du corps alpin furent arrêtés par nos feux d'artillerie et de mitrailleuses au sud de la voie ferrée Fleury-Vaux qui suit le ravin du Brazil ; tout ce ravin fut jalonné de cadavres. Un bataillon, qui avait pu s'avancer avant les rafales, s'était jeté sur Fleury, avait réussi à gagner les premières maisons, puis à s'y infiltrer et, rejoint par un autre bataillon, s'y accrocha. La lutte devait s'y prolonger plusieurs jours, soit dans le village même, soit aux abords de la station.

Enfin, sur notre droite, la 103e D. qui avait la mission de s'emparer de Souville échoua complètement. Les 71e et 32e régiments qui formèrent les premières vagues, parvinrent bien à franchir notre première ligne, mais se firent anéantir devant nos deuxièmes tranchées.

Une véritable masse d'attaque a été rompue sur la ligne de l'ouvrage de Thiaumont au ravin des

Fontaines. Par les interrogatoires de prisonniers on a pu savoir que les attaques devaient être poursuivies sans interruption les 23, 24 et 25 juin, alimentées sans cesse par des renforts journaliers de troupes fraîches. La prise de Verdun était escomptée dans un délai de quatre jours. Il fallait en finir avec Verdun avant la fin du mois, pour faire face aux Russes et à l'offensive franco-britannique que l'on prévoyait.

Un détail fera mesurer les espérances et les déceptions allemandes : les drapeaux des régiments avaient été envoyés des dépôts à l'avant pour être déployés lors de la prise de Verdun. Ordre fut donné de les renvoyer à l'arrière.

2° *Le 11 juillet.* — Le 1er juillet, les armées française et britannique ont passé à l'offensive sur les plateaux des deux rives de la Somme. Du 1er au 5, au prix de pertes légères, elles se sont emparé, sur un front de 10 kilomètres, d'une zone de terrain d'une profondeur de 4 à 5. Plus de 10 000 prisonniers, 80 canons et plusieurs centaines de mitrailleuses complètent le gain de ces journées. Certes, l'armée ennemie, concentrée dans la région de Péronne, appuyée aux villages changés en redoutes, est en état d'opposer une furieuse résistance. Mais, pour soutenir le combat, elle devra faire appel à des renforts. Verdun est donc dégagée. Verdun, assiégée depuis plus de quatre mois, est sauvée.

Pas encore, l'ennemi ne veut pas renoncer. La prise de Verdun, même après tant de pertes subies et un si long délai, même sans avantages matériels, sans aucun espoir d'en tirer profit et de rompre notre ligne, serait encore un succès moral qu'il pourrait opposer à l'avance des Alliés sur la Somme et à la marche russe en Galicie. Cependant le Kronprinz, qui commande l'armée d'attaque, ne peut plus puiser que dans sa propre armée. Sans doute pourra-t-il opérer des prélèvements dans les secteurs défensifs entre Argonne et Moselle. Alors, il restreindra encore le cadre de ses assauts. Il a déjà abandonné

la progression par la rive gauche. Sur la rive droite, il réduira le secteur d'attaque au front Froideterre-Damloup qui est le plus menacé. Ce qu'il gagne par ce resserrement, il tentera de l'employer en violence de choc, et ce sera la bataille du 11 juillet.

Elle s'étendit de Fleury-devant-Douaumont à la batterie de Damloup. Les forces engagées comprenaient : quatre régiments du corps alpin et de la 4e division, trois de la 103e division, deux de la 1re division et trois du XVe C. A. Il y eut une attaque principale de l'aile droite sur Souville, appuyée par une attaque secondaire de l'aile gauche à l'Est de la Laufée. La préparation d'artillerie commença dès le 9 par un bombardement sur tout le front, du bois Nawé au bois Fumin. Le 10 et le 11, l'artillerie concentre la plus grande part de son activité sur le secteur de Souville.

Le 11 au matin, l'attaque principale s'étend de Fleury au bois de Vaux-Chapitre, les bataillons dans leur dispositif habituel : deux lignes d'atttaque fortes chacune de deux compagnies, les compagnies de tête formant trois vagues. Au centre un régiment de la 4e D. dépasse le village de Fleury, le 12, et se précipite sur la chapelle Sainte-Fine. Quelques éléments atteignent même le fort de Souville où ils sont exterminés ou capturés. Les pentes sud de Fleury, les ravins des Vignes et de la Poudrière sont aux mains de l'ennemi ; mais Souville est inviolé.

L'attaque de l'aile gauche part du fort de Vaux, s'empare de la batterie de Damloup et de l'abri de Combat. L'abri de Combat est repris, mais l'ennemi conserve la batterie de Damloup.

L'ennemi, s'il a gagné encore un peu de terrain, a été contenu. Ce sera sa dernière grande offensive.

V. *Conséquences de cette première partie de Verdun.*

L'Allemagne, par son offensive du 21 février sur Verdun, poursuivait un double but :

1° Obtenir sur son front occidental un avantage immédiat et retentissant qui, après ses campagnes de 1915 contre la Russie et la Serbie, assurerait définitivement sa suprématie, raffermirait le moral de la nation ébranlé par les difficultés économiques, imposerait aux neutres le prestige allemand, découragerait les Alliés et spécialement la France, et les réduirait à accepter la paix.

2° Prévenir l'offensive des Alliés, la disjoindre, leur rendre impossible la réalisation de leurs plans, leur imposer le choix du lieu et la date de sa propre offensive, au lieu de subir les leurs.

Les jours, les semaines, les mois ont passé, soulignant, à mesure qu'ils se succédaient, l'échec du plan allemand.

Verdun qui devait être enlevée en huit jours, ose encore tenir tête à l'ennemi après cinq mois d'une bataille dont la violence et l'acharnement ont été sans pareils.

Ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, le but de l'Allemagne n'a pu être atteint. A l'intérieur, les grandes espérances suscitées par son offensive et par des succès trop bruyamment exploités qui furent sans lendemain ont abouti à la plus lamentable déception. Il suffit, pour s'en rendre compte, de suivre l'attitude des journaux allemands au cours de la bataille. Au début ce sont des cris de triomphe. Verdun est comparée à Liége et Anvers et sa chute est escomptée à brève échéance. Peu à peu, le ton change, et la presse en arrive à dire que Verdun n'est pas le but de cette grande offensive. A l'extérieur, un résultat contraire à celui que l'Allemagne attendait, s'est produit. Le nom de Verdun a fixé, comme elle le souhaitait, l'attention du monde

entier, mais ce que le monde entier a admiré, c'est la puissance de résistance de la France qui a tenu tête à son redoutable ennemi. La bataille de Verdun sera dans l'avenir une des gloires de la France qui, de nouveau, arrêta le flot de l'invasion comme elle l'avait arrêté sur la Marne et sur l'Yser.

Le second but de l'Allemagne n'a pas été moins manqué que le premier, Elle voulait empêcher les Alliés de coordonner et d'exécuter leur plan d'offensive générale. Elle voulait les contraindre à subir sa loi. Le commandement ne s'est pas laissé prendre à cette manœuvre. La violence du choc avait été telle, durant les premiers jours, que l'opinion paraissait prête à s'émouvoir. Or, une guerre comme celle-ci exige, pour aboutir au succès, de lointaines prévisions et de patientes préparations. Après la retraite russe, après l'arrêt de l'offensive de nos troupes en Champagne, après la réorganisation de l'armée anglaise, il s'agissait d'élaborer entre les Alliés un plan d'offensive générale dont l'exécution, subordonnée à telles ou telles nécessités, aurait lieu à telle époque, sur telles ou telles parties du front. Allait-on se laisser gagner par l'inquiétude, abandonner pour le but immédiat la préparation à longue échéance?

Le Haut Commandement n'hésita pas. Il décida qu'il ne subirait pas le choix du lieu et de l'heure que prétendait lui imposer l'Allemagne et qu'il la contraindrait à subir l'offensive des Alliés où et quand il lui conviendrait, c'est-à-dire lorsque toutes les chances de succès seraient réunies.

Là est le nœud de la bataille de Verdun. L'Allemagne s'est butée devant nos lignes pendant que s'élaborait et s'achevait la préparation des offensives des Alliés.

La IIe armée avait pour mision de contenir l'effort ennemi pendant que notre plan achèverait sa mise en œuvre. Elle a entièrement rempli la mission dont elle était chargée.

La première offensive russe au sud du Pripet s'est

déclenchée le 4 juin. Elle a contraint l'Autriche à abandonner sa propre offensive contre le Trentin.

L'offensive italienne s'est déclenchée le 25 juin.

L'offensive franco-anglaise s'est déclenchée le 1er juillet sur la Somme.

L'offensive russe centrale s'est déclenchée le 2 juillet.

Ainsi l'initiative des opérations passe aux mains des Alliés et c'est l'œuvre de Verdun, à la date du 1er juillet 1916.

III

Les offensives françaises de Verdun.

Verdun, au 1er juillet 1916, est un échec allemand. Verdun va devenir une victoire française.

I. *La recherche d'une base de départ : juillet-septembre 1916.*

Dès le mois d'avril, dès que les arrières sont assurés, la défense de Verdun ne s'est pas contentée de rèsister aux assauts, elle a répondu par des contre-attaques. Cette défense active se manifeste presque automatiquement après les grandes offensives allemandes des 23 juin et 11 juillet. Le secteur menacé de la rive droite de la Meuse, tout d'abord jusqu'à Vaux-Chapitre, puis jusqu'à Damloup, a été confié au général Mangin. La méthode de la riposte immédiate est appliquée en attendant les grandes opérations préparées avec patience, pour lesquelles il est nécessaire de s'assurer au préalable des bases de départ.

La perte de Thiaumont et de Fleury (23 juin) risque de compromettre Froideterre et Souville. Dès le 24, une série d'opérations locales est entreprise pour dégager les abords de Souville. Les pentes sud de Fleury sont défendues par des ouvrages, le Dépôt, la Poudrière, tombés aux mains des Allemands et repris par nous; de même le P. C. 119 est aménagé devant l'ouvrage de Thiaumont. S'il est pour ainsi dire impossible d'énuuérer tant de combats et d'assauts

perdus dans l'immense épopée de Verdun, il serait injuste d'oublier les âpres actions qui, en juillet et en août, préparèrent, en organisant notre première ligne, les futures grandes offensives : reprise du P. C. 119 (12 juillet); de la chapelle Sainte-Fine (le 18); de la Poudrière (le 20). Une nouvelle offensive allemande à objectif limité (1er août) nous reprend le P. C. 119 et le Dépôt, mais est barrée sur la crête de Vaux-Chapitre. Le 2 août, le P. C. 119 est dégagé; le 3, l'ouvrage de Thiaumont est repris; le 4, nous rentrons dans Fleury mais ne pouvons nous y maintenir. Les deux journées des 3 et 4 août nous ont valu 1 400 prisonniers. Elles sont le véritable prélude de nos succès futurs. Si nous reperdons l'ouvrage de Thiaumont le 8 août pour demeurer d'ailleurs à ses abords immédiats, le régiment colonial du Maroc achève le 18 août la conquête de Fleury. Le 3 septembre enfin, l'ennemi attaque pour la dernière fois dans la région de Souville, et nous lui prenons un ouvrage, le Triangle, face au fort de Vaux

Ces flux et reflux qui montrent l'âpreté de la bataille, sont comme les oscillations de deux lutteurs de force égale avant que s'affirme nettement la supériorité de l'un d'eux. Cette supériorité va s'affirmer avec notre offensive du 24 octobre.

II. *L'offensive du 24 octobre 1916.*

A partir du commencement de septembre, il semble que la bataille se meurt. Elle ne tient presque plus aucune place dans les communiqués. Cependant cette stagnation, succédant à l'effroyable duel de plus de six mois, ne peut être qu'apparente. La ligne ne peut se fixer où elle est. Pour l'ennemi, les positions qu'il occupe, sur la rive droite spécialement, maintiennent sa menace et en réservent la réalisation. Pour nous, nos dernières attaques ont bien donné de l'air à Souville menacé, mais il faut consolider la barrière établie et, pour cela, la porter

plus avant. Chacun des deux adversaires est donc contraint de reprendre la lutte, mais à quelle date?

Dès le commencement d'août, l'ennemi doit opérer des prélèvements d'artillerie et d'aviation pour les envoyer sur la Somme. Il ne touchera aux troupes qu'à la fin d'août et ne se décidera à retirer trois divisions du front de Verdun qu'à son corps défendant, et en ayant bien soin de maintenir ses forces intactes entre la carrière d'Haudromont et la Laufée. Au 24 octobre, le front Avocourt-Les Eparges est occupé par 15 divisions, dont 8 sur le front d'attaque, disposées de l'ouest à l'est dans l'ordre suivant :

14e D. R., 13e D. R., 25e D. R., 34e D., 54e D., 9e D., 33e D. R., 50e D.

Ainsi les deux adversaires restent-ils en présence, l'un rivé à Verdun devant lequel il s'use, ne pouvant, au point où il est parvenu au prix de tant de pertes et de huit mois d'efforts, renoncer à son but sans humiliation, l'autre préparant lentement l'opération qui va soudainement devenir la victoire de Douaumont-Vaux.

La méthode des offensives de détail, qui a donné en juillet et en août de bons résultats puisqu'elle nous a permis de réduire la poche que la position allemande formait dans nos lignes à la suite des offensives ennemies des 23 juin, 11 juillet et 1er août, est abandonnée. Notre ligne actuelle, pour être reportée en avant et au delà de l'ancienne barrière des forts, exige une action à grande envergure. Toute progression nous mettant en vue de l'ennemi, la position nouvelle serait immédiatement rendue intenable ; par conséquent toute action de détail réussie serait à reprendre fatalement ; seule, la vaste opération projetée peut ôter à l'ennemi ses observatoires, nous restituer la supériorité du terrain, libérer définitivement Verdun.

L'attaque frontale d'un adversaire posté à travers un terrain découvert est, à la guerre, une des manœuvres les plus hardies. Où l'assaillant trouvera-t-il le secret de sa supériorité? Le commande-

ment ne le rechercha pas dans le nombre, mais dans la qualité des troupes et dans leur instruction. Les divisions Guyot de Salins, Passaga et de Lardemelle furent spécialement préparées à la tâche à accomplir. Un terrain fut aménagé qui figurait le terrain de combat. Un plan du fort de Douaumont y était dessiné si exactement que, lorsque le bataillon chargé de prendre le fort y parvint, chaque homme gagna presque machinalement le poste qui lui avait été assigné.

La préparation d'artillerie fut tout spécialement importante. Dès avant la date de l'opération, elle empêcha l'ennemi de s'installer sur le terrain bouleversé par les combats de juillet et d'août, en sorte qu'il ne possédait que de rares boyaux pour atteindre sa première ligne. Plus de 600 bouches à feu furent mises en batterie. L'accumulation des moyens matériels ne vaut que par la rigueur de l'organisation qui les met en œuvre. Cette organisation fut poussée dans son agencement et sa régularité jusqu'à la perfection.

Le commandement (général Nivelle commandant la IIe armée ; général Mangin commandant le groupement des forces d'attaque) avait décidé d'atteindre un objectif qui, sur un front de 6 kilomètres, constituerait un gain de 3 kilomètres de profondeur en moyenne, des carrières d'Haudromont à l'ouest à la batterie de Damloup à l'est, en y comprenant le fort de Douaumont : ainsi la barrière dressée devant Verdun serait rétablie. Or le terrain à parcourir, battu depuis tant de mois, creusé de trous d'obus qui, souvent remplis d'eau, formaient fondrières, ajoutait des obstacles naturels aux obstacles dressés par l'ennemi. Ces derniers, l'artillerie les réduirait, tout au moins dans leurs parties essentielles. Pour les autres, la qualité des troupes et leur connaissance du secteur en répondaient. Cependant, afin de ne pas excéder les forces humaines, l'opération fut coupée en deux phases. Dans une première phase, le groupement des divisions d'attaque devait s'emparer de la ligne générale sui-

vante : carrières d'Haudromont, ligne à contre-pente sur la croupe nord du ravin de la Dame, retranchement au nord de la ferme de Thiaumont, batterie de la Fausse-Côte, éperon nord-est du bois de Vaux-Chapitre, et, devant le fort de Vaux, tranchée Viala au bois Fumin, petit dépôt à droite de la route du fort, tranchées de Steinmetz et Werder, face à la batterie de Damloup. Maîtresses de cette position, les troupes d'attaque devaient la consolider immédiatement, sans répit, en la reliant aux organisations de départ, et en faire assurer l'occupation par des unités spécialement désignées, tandis que des reconnaissances seraient poussées en avant au contact de l'ennemi. L'objectif de la deuxième phase était ensuite celui-ci : ligne à contre-pente sur la croupe nord du ravin de la Couleuvre, village de Douaumont, fort de Douaumont, pentes nord et est du ravin de la Fausse-Côte, digue de l'étang de Vaux, tranchée de Siegen face au ravin de Fumin, enfin batterie de Damloup. Cette deuxième position conquise devait être occupée et organisée dans les mêmes conditions que la première.

Entre ces deux objectifs, un arrêt devait permettre aux troupes de s'organiser et de reprendre leur dispositif de combat. La liaison, si délicate et importante, entre l'infanterie et l'artillerie, fut réglée dans le temps, selon un horaire fixé. Les tirs s'allongeraient selon le rythme fixé à la marche, et cette marche s'accomplirait collée aux barrages successifs.

L'installation sur les positions était réglée de façon à éviter le désordre qui souvent suit l'assaut, la crise de détente et d'incertitude qui peut fournir à l'ennemi l'occasion de contre-attaquer et réoccuper le terrain perdu. Chaque chef de section était muni d'un plan à grande échelle et savait où il devait se porter et ce qu'il devait faire ; les compagnies de mitrailleuses connaissaient d'avance l'emplacement de leurs pièces et leur mission.

Ainsi la manœuvre était-elle articulée et prête à prendre vie sur le terrain. Le 21 octobre, le temps

s'éleva, facilitant les observations par ballons et avions, et l'artillerie entra en jeu par ses centaines de bouches à feu. C'était la revanche des journées de février où l'artillerie ennemie avait écrasé la région de Verdun.

Jour par jour, le commandement suivait les destructions. Le 23, un incendie se déclara dans le fort de Douaumont à la suite de l'éclatement d'un obus de 400. Les abris des carrières d'Haudromont à droite, de la batterie de Damloup à gauche étaient bouleversés. Les ravins étaient fouillés et martelés. Enfin, une fausse attaque invitait l'ennemi à dévoiler toutes ses batteries qui furent reconnues au nombre de plus de 130 et dont plus de 60 furent heureusement contre-battues. C'est ce qu'il appela dans son communiqué : briser les attaques françaises.

Le soir du 23, un pigeon allemand capturé révélait le désarroi des troupes de première ligne dont les chefs demandaient instamment la relève. Une centaine de fantassins venaient se constituer prisonniers et parmi eux un officier qui déclarait avec certitude : « Nous ne prendrons pas plus Verdun que vous ne reprendrez Douaumont. »

L'attaque se déclenche le 24 à 11 h. 40. Les trois divisions se dressent à l'heure dite et marchent sur leur objectif. Cependant une brume épaisse couvre l'horizon. Le départ se fait dans le brouillard intense qui recouvre les vallonnements de la Meuse et la série des crêtes. On marche à la boussole sans hâte, en ordre, avec certitude, sur ce terrain de boue et de trous où il ne faut ni trébucher ni s'enlizer. Les observatoires ne peuvent tout d'abord être utilisés, mais plusieurs avions sortent : maîtres des airs et volant très bas, ils parviennent à suivre la progression des troupes et à en informer le commandement. Les liaisons par fils téléphoniques sans cesse réparés, par coureurs, et, plus tard, quand la brume s'éleva, par postes optiques, permettent de connaître au fur et à mesure les phases de la bataille.

Vers 14 h. 30, le vent déchira les nuages, le

brouillard se dissipa, et des observatoires l'on put voir, dans l'horizon clair, nos soldats monter vers Douaumont qu'ils atteignirent vers 15 heures. Le principal objectif était atteint.

De tout le front, les nouvelles de victoire affluaient : Haudromont, ravins de la Dame et de la Couleuvre, Thiaumont, village de Douaumont, bois de la Caillette, ravin de la Fausse-Côte, bois Fumin, batterie de Damloup, tous ces coins de sol si chèrement disputés depuis huit mois, tombaient entre nos mains d'un seul coup.

Cependant, entre le bois Fumin et Damloup, devant le fort de Vaux, la division de Lardemelle rencontrait des obstacles qui, pour elle, devaient prolonger le combat sans interruption dans des conditions particulièrement dures. De ces obstacles, quelques-uns furent emportés dès le 24, la Sablière, le petit Dépôt, la batterie de Damloup. D'autres nécessitèrent plus de temps, une nouvelle préparation d'artillerie, des manœuvres nouvelles. Ils tombèrent peu à peu, entre le 24 octobre et le 1er novembre, entre les mains de la division de Lardemelle, puis de la division Andlauer qui, le 28, acheva de relever celle-ci. Le 2 novembre au matin, l'ennemi, débordé à l'est où nous avions conquis la croupe de Fumin, et à l'ouest où nous tenions la batterie de Damloup dès le 24 et les pentes du fond de la Horgne, se décida à évacuer le fort de Vaux qu'il ne pouvait plus défendre, où nous entrâmes dans la nuit du 2 au 3 novembre. Vaux avait résisté un peu plus de temps que Douaumont, mais sa chute inglorieuse pour l'ennemi qui l'abandonna, pour n'avoir pas été foudroyante comme celle de Douaumont, n'est pas moins significative de la grandeur de l'échec adverse.

Le chiffre total des prisonniers faits sur le front de Verdun entre le 24 octobre et le 2 novembre, au cours de la bataille Douaumont-Vaux, a dépassé 6 000 soldats et 140 officiers, dont 8 commandant de bataillon. Dans la seule journée du 24 octobres

nous avions pris 15 canons dont 3 de gros calibre. 51 canons de tranchée, 140 mitrailleuses et un important matériel de guerre comprenant fusils, munitions, outils et deux postes de T. S. F.

La victoire était complète. Elle devait avoir un retentissement considérable en raison même de l'importance des objectifs et de leur renom mondial. Elle rétablissait intégralement, en avant de Verdun, la barrière des forts.

III. *L'offensive du 15 décembre 1916.*

Il fallait maintenant songer à garantir cette ligne reconquise. Elle passait trop près des ouvrages si ardemment disputés ; l'ennemi les avait encore à portée de la main et pouvait, un jour ou l'autre, être tenté de les reprendre. Sa presse avait beau affecter une indifférence de commande et protester que l'Allemagne ne perdait que ce qu'elle voulait bien perdre, il était prudent de se méfier et de mettre Douaumont à l'abri d'une surprise. De plus, si les Allemands, en perdant Douaumont, perdaient le principal de leurs observatoires, il leur en restait d'autres sur les hauteurs environnantes, de la côte du Poivre aux ouvrages d'Hardaumont, d'où ils avaient encore des vues obliques sur l'arrière de nos lignes. De la cote 329, de la cote 342, et surtout de la cote 378, qui n'est inférieure que de dix mètres à Douaumont, ils conservaient sur les ravins, sur les cheminements, sur les accès du fort, un réseau d'observatoires gênants. Maîtres de Douaumont et de la ligne des forts, il nous restait à nous barricader pour assurer notre conquête.

L'offensive du 15 décembre dérive logiquement de celle du 24 octobre. L'une et l'autre ne sont que les deux parties d'un plan d'ensemble. La seconde a donc pour objet de dégager le fort de Douaumont au centre en portant notre ligne nouvelle de Vacherauville au bord de la Meuse au village de Bezonvaux et au delà de la crête d'Hardaumont. Cette ligne

passera au delà de la côte du Poivre, du village de Louvemont, de la ferme des Chambrettes et du bois des Caurières. Elle comporte la prise de deux véritables massifs, celui de Louvemont et celui d'Hardaumont. C'est une région difficile, creusée de ravins, obstruée de bois, et que les Allemands ont organisée à loisir : tranchées, abris, blockhaus, galeries souterraines, réseaux de fils de fer, chevaux de frise, ruines de villages fortifiées. Les pentes des ravins portent des camps, des cavernes, des dépôts placés à angle mort et difficiles à atteindre par notre feu.

De plus, la victoire du 24 octobre nous avait livré un terrain que notre artillerie avait défoncé. Or il fallait y pousser l'artillerie, refaire les routes, établir des pistes, rétablir la circulation. Travail obscur et gigantesque qui était la condition de toute nouvelle avance. Sans ce labeur préliminaire, toute attaque au départ était vouée à l'échec et faisait naufrage dans la boue. En cinq semaines on rendait ce chaos praticable, on y jetait 25 kilomètres de routes, 10 kilomètres de voie étroite. On créait aux points terminus des dépôts de matériel du génie, de vivres, de munitions. On aménageait des sources, des puits, des conduites d'eau. Une future bataille commence par être un immense chantier.

L'ennemi de son côté travaille et met en état les massifs de Louvemont et d'Hardaumont dont il compte bien rester maître.

De Vacherauville à Bezonvaux le front de bataille mesure 10 kilomètres environ. Il était tenu par cinq divisions allemandes : la 14e D. R., la 39e D., la 10e D., la 14e D. et la 39e D. R. Quinze bataillons formant une force de 9 à 10 000 hommes occupaient la première ligne ; il y en avait autant dans les camps, en soutien immédiat ; le dernier tiers était au repos dans les camps proches du front. En outre, quatre divisions (G. ers., 30e et 5e D., 21e D. R.) étaient groupées un peu plus à l'arrière, et pourraient arriver à la rescousse dans l'espace d'une nuit.

De notre côté, comme au 24 octobre, on comptait

moins sur le nombre que sur la qualité. Cinq divisions devaient entrer en ligne : de la gauche à la droite, de la Meuse au massif d'Hardaumont les divisions Muteau, Guyot de Salins, Garnier du Plessis, Passaga, Mordrelle.

De même que le 24 octobre, tout était prévu, agencé pour un effort commun. Travail des artilleurs, bonds de l'infanterie, service de l'aviation étaient réglés d'avance comme un mécanisme d'horlogerie. Une semaine de mauvais temps, avec pluie et bourrasques de neige, contraignit à ajourner l'attaque. Enfin le ciel, sans se mettre au beau, parut promettre de s'apaiser. Le commandement résolut de profiter de l'éclaircie. Il eut l'audace de jouer la partie entre deux tempêtes. Les bataillons d'assaut viennent occuper les parallèles de départ. Le 11, au petit jour, les avions ayant pu déterminer les réglages, l'œuvre de l'artillerie avait commencé.

Bien que ce travail de l'aviation et de l'artillerie fût constamment gêné par la brume, il produit l'effet recherché. Les tranchées s'éboulent, se comblent l'une après l'autre, ensevelissent guetteurs et mitrailleuses. Les mortiers, les puissants canons de 220, de 270, de 370 écrasent les ouvrages d'Hardaumont, les villages de Vacherauville, de Louvemont, de Bezonvaux, guêpiers que nous savions armés en forteresses. Un mur de feu barre les routes, les boyaux en arrière, interdit les ravitaillements, coupe à l'ennemi l'eau et les vivres, détruit ses téléphones, le retranche de l'univers et du monde des vivants. Son artillerie, privée d'yeux par la vigilance de nos avions, ensevelie par nos tirs, ne sait à qui répondre et se borne à riposter comme elle peut, principalement pour maintenir le moral de la troupe. Celle-ci, terrée dans ses trous, abattue, presque affamée, attendait, sous le glas des obus, le moment du combat. Les documents trouvés sur les morts et les interrogatoires de prisonniers permettent aisément de reconstituer l'état de l'ennemi.

L'attaque se déclenche le 15 décembre à 10 heures.

Les objectifs fixés étaient les suivants, de l'ouest à l'est : de la Meuse à la cote 342-ferme des Chambrettes-village et ouvrage de Bezonvaux-bois d'Hardaumont. La division de gauche n'avait guère qu'un bond de 500 à 600 mètres à faire, pendant que celles de droite parcouraient trois kilomètres. L'ensemble du mouvement opérait une conversion avec la gauche pour pivot.

A gauche, la division Muteau s'empare de Vacherauville et de la côte du Poivre, sauf une poche qui ne sera réduite que dans la nuit. Louvemont, l'ouvrage de Bernardi, le ravin du Helly, les Chambrettes sont la conquête de la division Guyot de Salins. Mais une résistance violente dans le bois de la Vauche ne permet pas de garder les Chambrettes. En fin de journée, la situation est la suivante : de Vacherauville à Louvemont toute la côte du Poivre nous appartient, sauf cette poche de 200 mètres de côté qui sera réduite dans la nuit. A l'est de Louvemont nous bordons la crête du plateau en avant de la cote 378, la route de Louvemont à Étain. La ligne passe à 100 mètres au sud des Chambrettes évacuées. A cet endroit, elle fait un coude brusque au sud-est et, à travers les bois de la Vauche et d'Hardaumont, va se raccorder en pointe à l'ouvrage de Bezonvaux.

L'opération est à reprendre de ce côté ; ce sera l'œuvre du lendemain 16. Les divisions Garnier du Plessis et Passaga s'emparent du bois de la Vauche, du bois des Caurières, de Bezonvaux. Les ouvrages d'Hardaumont sont tombés dès la veille entre les mains de la division Mordrelle. La ferme des Chambrettes fut reprise enfin, le 18, par le 4e zouaves.

11 387 prisonniers, dont 284 officiers, 115 canons pris ou détruits, 44 minenwerfer, 107 mitrailleuses, du matériel de toute nature, d'innombrables lignes de tranchées, 4 villages, 5 ouvrages fortifiés, plusieurs redoutes, 6 divisions ennemies presque détruites, un nouveau coup terrible porté au prestige allemand, notre ligne enfin assurée contre toute velléité de

l'ennemi de reprendre à son compte une offensive contre Douaumont, tel est le bilan de cette victoire.

IV. *L'offensive du 20 août 1917 (période de juin à novembre 1917).*

Après la victoire de Louvemont-Bezonvaux le commandement de la IIe armée passe au général Guillaumat. Le général Nivelle est nommé généralissime. En mai 1917, le général Pétain lui succède et le général Fayolle prend le commandement du groupe des armées du centre dont fait partie l'armée de Verdun.

Cette victoire de Louvemont-Bezonvaux, si elle avait avancé notre ligne sur la rive droite en dégageant complètement Douaumont et en nous donnant les points d'appui de la côte du Poivre, de Louvemont, des Chambrettes et du massif d'Hardaumont, avait laissé néanmoins à l'ennemi quelques observatoires : la côte du Talou, la cote 344, qui lui procuraient encore des vues sur nos arrières. De plus, ses positions de la rive gauche, le Mort-Homme et la cote 304, continuaient d'être menaçantes, soit pour la continuation de ses attaques sur la rive gauche, soit dans le cas où nous voudrions étendre nos gains sur la rive droite. L'ennemi paraissait avoir accepté sa défaite du 15 décembre et pendant près de six mois le front de la région de Verdun fut, de part et d'autre, relativement calme.

De notre côté, l'offensive qui devait être exécutée à la date du 20 août 1917, se préparait d'ores et déjà, plus spécialement en ce qui concernait la rive gauche : « Le secteur de la rive gauche, disait une des notes préparatoires du commandement en date du 6 mai 1917, a toujours été et se trouve encore un de nos points faibles... Si l'avance réalisée en décembre dernier au nord de Douaumont a amélioré d'une façon très sensible notre situation sur la rive droite, nos installations sont toujours restées

précaires du côté de la cote 304 et du Mort-Homme. Là nos lignes sont accrochées aux pentes du terrain et immédiatement dominées par l'ennemi : la moindre avance sur le plateau de Favry serait une menace pour nos communications. Il est urgent de se donner un peu d'air de ce côté. De même, laisser à l'ennemi ses observatoires sur la rive gauche, c'est lui permettre, dans le cas d'une attaque française sur la rive droite, de coopérer à la défense de la rive droite ; c'est augmenter les difficultés de l'opération et rendre précaire l'occupation des positions. »

Prévision exacte, car c'est sur la rive gauche que l'ennemi, profitant de l'avantage de ses positions, va tenter de rouvrir la bataille de Verdun. Le 1er juin 1917, après un court mais très violent bombardement, il attaque nos positions à contre-pente de la cote 304 et pénètre en deux points dans notre tranchée de première ligne d'où nous parvenons à le chasser. A cette attaque succèdent des coups de main sur le front du Mort-Homme, sur Cumières. Enfin, le 29 juin, l'ennemi lance une attaque plus importante sur nos positions de 304 et du Bec, et presque en même temps sur le saillant Favereau au sud du bois d'Avocourt, que nous devons évacuer. Dans la soirée, il poursuivait son avantage entre le bois d'Avocourt et la tranchée de Fontenoy à l'ouest du Mort-Homme. Nos contre-attaques immédiates ne lui reprenaient qu'en partie son gain.

Le 2, le 4 juillet il continue la série de ses offensives locales sur nos positions du Bec et au sud-ouest de 304. Le 7 et le 8 nous lui reprenons la croix de Fontenoy sur les pentes ouest du Mort-Homme et améliorons nos positions au sud-ouest de 304. Le 17 enfin, nous attaquons à notre tour entre le bois d'Avocourt et la cote 304, sur un front de 2 500 mètres et sur une profondeur de 300 à 1 000 mètres. Nous reconquérons non seulement les tranchées perdues le 30 juin, mais les 1re et

2e lignes des anciennes positions allemandes. Nous faisons en outre 425 prisonniers dont 8 officiers. Le 1er août, nouvelle attaque des Allemands sur le même point et perte de la plus grande partie des positions reprises le 17 juillet. Ces fluctuations ne peuvent se prolonger indéfiniment. Il faut que l'un des deux adversaires accepte la défaite. Cependant l'opération de grande envergure qui doit dégager à la fois la rive gauche et la rive droite des observatoires ennemis et viser en même temps la cote 304 et le Mort-Homme d'une part, la côte du Talou et la cote 344 de l'autre, achève de se préparer. Les Allemands la sentent venir. Ils multiplient les coups de main sur l'une ou l'autre rive (10, 13, 15 août) afin d'obtenir des prisonniers et de se faire renseigner. Leur inquiétude grandit. De leurs observatoires, même lointains, ils avaient pu suivre nos préparatifs. Dès la deuxième quinzaine de juillet, ils avaient accru la densité de leurs troupes, rapproché leurs réserves, augmenté leur dispositif d'artillerie. A la date du 20 août, leur ordre de bataille sur les deux rives de la Meuse est le suivant:

Rive gauche, entre Avocourt et la Meuse, de l'ouest à l'est.	2e D. Lw. 206e D. 213e D. 6e D. R.
Rive droite entre la Meuse et Etain de l'ouest à l'est.	28e D. R. 25e D. R. 228e D. 28e D. 192e D.

En réserve, les 48e D. R., 29e et 56e D., plus à l'ouest, les 80e et 46e D. R. En outre les Allemands avaient durant tout le mois d'août renforcé leur artillerie qui, de 150, avait été portée à 400 batteries à la date du 20 août.

Leurs organisations défensives leur inspiraient toute confiance et, toujours pourvus d'une forte

artillerie, attentifs à nos préparatifs, ils se croyaient certains de ne pas voir se renouveler les cruelles journées des 24 octobre et 15 décembre et ils étaient décidés à résister coûte que coûte sur leurs premières positions.

Ces organisations étaient particulièrement poussées sur la rive gauche. En arrière de 304, dans la plaine progressivement descendante jusqu'au ruisseau de Forges, l'ennemi disposait d'une série de points d'appui fermés, constitués par d'anciens ouvrages de la défense avncée de Verdun, l'ouvrage de Peyrou, de Palavas, de Lorraine. A l'est du ravin de la Hayette, derrière le Mort-Homme, il avait construit deux tunnels : l'un, tunnel du Kronprinz, partait du ravin de Cumont qu'il reliait à la tranchée de Silésie ; l'autre, tunnel de Bismarck, faisait communiquer la tranchée de Silésie avec la tranchée de Fay et comptait 17 ouvertures. Vers le bois des Corbeaux, s'ouvrait un troisième tunnel, dit tunnel Gallwitz, du nom du commandant de la Ve armée.

La côte du Talou et la cote 344 étaient défendues par de nombreuses tranchées, des ouvrages fermés, des réseaux de fils de fer. Les villages de Vacherauville, Samogneux et Beaumont étaient de véritables redoutes.

De notre côté, le terrain avait été aménagé pour la bataille : un réseau routier d'une réalisation presque invraisemblable sur ce sol que tant de mois de bataille avaient creusé d'entonnoirs, permettait aux convois d'accéder au bord des lignes. Les liaisons de tous genres avaient été assurées dans le détail et doublées ; les ravitaillements avaient été longement étudiés. L'artillerie était pourvue de 2 500 pièces. Enfin le commandement avait choisi, pour l'exécution, des troupes ayant déjà passé par les différents secteurs de Verdun, s'y étant distinguées et prêtes à s'y distinguer de nouveau après un temps de repos fécond : les corps d'armée Linder (13e), Corvisart (16e), de

Fontclare (15e) et Passaga (32e). Ces troupes comprenaient 8 divisions en première ligne et 2 en réserve d'armée. Les 8 premières furent seules engagées le 20 août.

La préparation, commencée le 13 août, est gênée par le mauvais temps : l'attaque, primitivement fixée au 17, puis au 19, est finalement remise au 20 août, mais l'excellence de la préparation portera ses fruits au moment de l'exécution. L'artillerie ennemie réagit spécialement par ses obus toxiques vésicants pour neutraliser nos batteries.

L'attaque débouche à 4 h. 40. Dans la matinée même tous les objectifs sont atteints, sauf la cote 304 qui reste aux mains des Allemands. Les objectifs sont même dépassés sur le front du 16e C. A. qui, le 20 au soir, occupe la côte de l'Oie. La rapidité de notre attaque a submergé d'un seul élan les troupes ennemies de 1re ligne et n'a pas laissé aux contre-attaques locales le temps de se déclencher.

Dans la soirée et dans la nuit, l'ennemi tente plusieurs contre-attaques avec des troupes amenées de l'arrière : un régiment de la 39e D., venu pendans la nuit de la région de Montfaucon, attaque au bois de Malancourt ; il est rejeté en désordre ; un autre régiment contre-attaque sur la tranchée de Tacul, mais il est arrêté par nos barrages ; une contre-attaque d'ensemble de la 80e D. est organisée pour la nuit ; démoralisé, le commandement local l'ajourne, puis renonce à la faire.

Les prisonniers et le matériel affluent à l'arrière ; dans les tunnels du Mort-Homme, nous ramassons plus de 1 000 prisonniers et un commandant-major de régiment. Dans la nuit l'ennemi se venge de son échec en bombardant avec ses avions nos hôpitaux de l'arrière (Vadelaincourt, les Monthairons), faisant des victimes (10 tués, 40 blessés).

La bataille continue le 21. Le village de Samogneux est pris, ainsi que les tranchées qui relient ce village à la cote 344. Dans l'après-midi, le vil-

tage de Régnéville est enlevé sur la rive gauche, ainsi que la partie de la côte de l'Oie qui restait à conquérir. L'attaque de la cote 304, reprise méthodiquement, aboutit complètement le 24, et nous poussons nos lignes jusqu'au ruisseau de Forges. Désormais, sur la rive gauche, notre ligne est assurée et l'ennemi, après quelques vaines réactions, devra prendre son parti de sa défaite. Mais, sur la rive droite, il va continuer de lutter les jours suivants et même chercher à reprendre le terrain perdu. Il faudra pour le mater les journées du 26 août (combats de Beaumont), du 3 septembre (trois tentatives d'attaques ennemies dans la région des Caurières), du 8 septembre (attaque française, à l'effectif de deux divisions, sur le bois des Fosses, bois le Chaume et les Caurières, qui nous donne le bois des Fosses et la crête des Caurières), du 9 septembre (attaque de l'ennemi sur la cote 344, avec des bataillons appartenant à sept divisions différentes : l'ennemi enlève la cote 344, puis est ramené dans ses tranchées de départ par nos contre-attaques), du 14 septembre (attaque ennemie aux Caurières), du 24 septembre (attaque ennemie au bois le Chaume sur la cote 353 par quatre bataillons de la 13e D., avec deux attaques secondaires sur Bezonvaux et le bois de Beaumont sans résultat), du 2 et du 10 octobre (attaques ennemies entre 344 et Samogneux et au nord du bois le Chaume). Cette continuité de l'effort de l'ennemi pendant près de deux mois pour rétablir sa situation sur la rive droite de la Meuse prouve l'importance qu'il y attachait et souligne par son échec son infériorité.

Les résultats tactiques obtenus sont : l'achèvement du dégagement de Verdun, nos premières lignes sont portées à 11 kilomètres au nord de Verdun ; la conquête d'observatoires importants (rive gauche : 304 et le Mort-Homme ; rive droite : la côte du Talou et 344) ; la stabilisation obtenue sur la rive gauche plaçait désormais l'ennemi dans

une situation défavorable pour toute action nouvelle dans cette région. Du 20 août au 8 septembre les prisonniers et le matériel obtenus atteignent les chiffres suivants : 10 300 prisonniers, 30 canons, 250 mitrailleuses.

A un point de vue plus général, l'offensive du 20 août à Verdun, conjuguée avec nos efforts sur le Chemin des Dames, détourne l'ennemi de la bataille des Flandres qui est entrée, depuis le 11 juillet, dans sa phase la plus active et qui, depuis le 16 août, se heurte à de grandes difficultés. En attirant sur l'armée de Verdun une part de l'effort allemand, elle permet à l'armée anglaise de préparer la deuxième phase de la bataille pour les futures opérations offensives (26 septembre, 4 octobre, 9 octobre) en direction de Passchendaele, Poelcapelle, forêt d'Houthulst. L'usure de l'armée allemande, pendant la période de nos opérations offensives à Verdun, atteint 15 divisions du 20 au 30 août. Du 20 août au 20 octobre, 24 à 25 divisions ont été identifiées sur le front nord de Verdun.

Au mois de novembre, l'ennemi a continué ses infructueux essais pour nous reprendre la cote 344, le bois le Chaume et le bois des Caurières (attaques des 3, 9, 19, 21 novembre). Le 25 novembre il est encore repoussé et ce même jour, malgré une violente tempête de vent et de pluie, nous exécutons, après une courte préparation d'artillerie, une opération de détail destinée à dégager au nord nos positions de la cote 344, sur un front de 3 500 mètres de Samogneux à l'ouvrage du Buffle. Les 1re et 2e lignes allemandes, ainsi que les abris profonds organisés par l'ennemi sur les pentes sud du ravin du bois des Caures, sont enlevés par nos troupes qui font plus de 800 prisonniers. Cette dernière action dégage enfin nos positions avancées de ces retours incessants d'un ennemi tenace qui ne pouvait se résoudre à la défaite de Verdun.

IV

Conclusions.

Verdun restera l'un des plus grands noms de l'histoire. Cette bataille qui a duré plus de vingt mois représente le plus grand effort de l'Allemagne sur le front occidental, depuis sa ruée du début de la guerre qui fut arrêtée sur la Marne et dans les Flandres. L'Allemagne s'y était préparée pendant plus d'un an. Tandis qu'elle menait sur son front oriental ses campagnes de 1915, elle ne cessait pas d'attribuer à notre front l'importance principale et d'accumuler du matériel et des réserves en vue de sa rupture. Après avoir demandé la victoire à la surprise, elle l'a demandée à l'acharnement, à la ténacité, à l'opiniâtreté. Elle a cru lasser la résistance française après avoir cru la forcer. Verdun, bataille livrée dans un but tactique immédiat qui permettait d'entrevoir une large exploitation stratégique, est devenue Verdun bataille d'opinion, champ clos où se mesuraient sous les yeux du monde attentif la puissance germanique et la puissance française.

Dans une première phase, l'ennemi conduit ses offensives presque sans arrêt : offensives sur la rive droite, sur la rive gauche, sur les deux rives à la fois, offensives d'ensemble, offensives locales. Après ses rapides progrès des premiers jours qui mirent la place forte en danger, il n'avance plus qu'au prix de pertes considérables et il met des jours, des semaines, des mois, pour porter sa ligne de quelques centaines de mètres en avant. A la fin

de juin, il menace Souville, barrière solide, rempart qui excite sa convoitise et qu'il ne peut atteindre. Mais pendant ces quatre premiers mois de la plus effroyable lutte, Verdun joue un rôle qui dépasse la bataille elle-même. Elle retient les forces allemandes, tandis que les Alliés préparent et exécutent leur plan d'une offensive générale. L'Allemagne poursuivait comme l'un de ses buts principaux l'empêchement de cette offensive générale qu'elle prévoyait. La bataille de la Somme va lui montrer son complet échec. Au 1er juillet, date de l'offensive sur la Somme, Verdun est donc pour l'ennemi, qui n'a pu atteindre ni son but tactique ni son but général, un insuccès.

Dès que la bataille de la Somme le lui permet, le commandement français va transformer cet insuccès en défaite. Il ne procède pas, comme le commandement allemand, par la série sans arrêt des offensives. Trois opérations, à intervalles plus ou moins rapprochés, préparées avec le plus grand soin, exécutées avec la plus grande vigueur, vont chasser l'ennemi des positions qu'il a occupées, lui arracher un butin de nombreux prisonniers et d'important matériel. Ce sont les trois victoires du 24 octobre 1916 (Douaumont-Vaux), du 15 décembre 1916 (Louvemont-Bezonvaux), du 20 août 1917 enfin, la plus importante des trois, puisqu'elle enlève à l'ennemi sur les deux rives ses défenses et ses observatoires de la cote 304, du Mort-Homme, de la côte du Talou et de la cote 344. Dès lors, la rive gauche est complètement dégagée et notre ligne, portée au ruisseau de Forges, est à l'abri de toute surprise. Notre défense nouvelle de la rive droite s'appuie sur les deux massifs recouvrés de Louvemont et d'Hardaumont. L'ennemi a perdu ses meilleures vues et ses plus fortes positions. Le résultat tactique est acquis.

D'autres résultats viennent se joindre au résultat tactique. Plus de cent divisions allemandes ont pris part à la bataille de Verdun. Elles s'y sont en partie

usées. Le système des relèves allemandes est différent du nôtre. Il consiste à alimenter les corps sur place. A une distance assez rapprochée du front, vingt à trente kilomètres, sont installés des dépôts de divisions, de brigades, même de régiments, échelons avancés des dépôts de l'intérieur. Les hommes y attendent leur tour de départ en complétant leur instruction militaire. Les demandes de renfort sont envoyées du front à ces dépôts qui comblent immédiatement les vides creusés dans les unités. Par exemple, le XVe C. avait ses dépôts dans la région d'Etain d'où il recevait directement ses renforts. Ces dépôts de la zone des armées sont constamment alimentés par les dépôts de l'intérieur. C'est ce qui a permis à un grand nombre des divisions qui ont paru sur le front de Verdun d'y reparaître à des intervalles rapprochés. Elles pouvaient se refaire sur place. Dans ces conditions, c'est prendre les chiffres les plus bas que d'attribuer à l'ensemble des unités allemandes ayant pris part à la bataille de Verdun une perte de 4 à 500 000 hommes.

A l'usure des divisions, aux pertes subies, il faut ajouter, parmi les résultats de Verdun, l'atteinte portée au prestige allemand. L'Allemagne dans ses communiqués officiels avait escamoté notre victoire de la Marne et transformé sa défaite des Flandres, où elle fut contrainte d'abandonner tout espoir de marcher sur Calais, en une bataille indécise. Ses victoires d'Orient lui avaient permis de jeter un voile sur ses échecs occidentaux. Elle se donnait comme la puissance invincible aux yeux de l'univers. Or, Verdun a solennellement donné la preuve qu'elle pouvait être vaincue sur le terrain même qu'elle avait choisi. L'éclat même qu'elle avait donné aux premières journées de la bataille, à la prise de Douaumont, s'est projeté sur son arrêt, puis sur son recul, et son échec est apparu dans une fulgurante lumière.

Au contraire, Verdun a mis en évidence l'effort

français dans la guerre. Car, Verdun, dans sa première phase, a révélé les qualités d'endurance, de ténacité et d'organisation des soldats, de l'état-major, du commandement français. Les installations de l'arrière ont permis de soutenir aisément la longue durée de la bataille, le système des relèves a permis de l'alimenter sans usure, le développement d'artillerie a montré la puissance de notre industrie et de notre armement. La seconde phase a révélé les qualités de préparation et d'élan de ce même commandement et de ces mêmes troupes.

Ces doubles qualités n'étaient pas nouvelles. Les premières s'étaient déjà prouvées dans le redressement de la Marne et dans la campagne des Flandres ainsi que dans la longue et opiniâtre lutte des tranchées. Les autres avaient trouvé l'occasion de faire leurs preuves dans les offensives de l'Artois, de la Champagne. Mais Verdun les a toutes réunies. Dans ce sens, elle est devenue le symbole de la force française, de l'effort français, et l'on peut dire que la bataille a été gagnée parce que chacun y a fait son devoir, avec cette volonté qui dépasse le devoir lui-même, depuis le commandement qui préparait chaque action sans rien laisser au hasard que ce qui lui demeure toujours, jusqu'au moindre territorial qui cassait des cailloux sous les roues mêmes des camions automobiles afin de maintenir en état les routes qui portaient les hommes et les munitions.

TABLE DES MATIÈRES

247

Corbeil. Imprimerie Crété. — Janvier 1921.